

LE ROMAN COMPLET

GUSTAVE GAILHARD

1 Fr. 25

LE VOLUME

POUR LE CŒUR DE GRACIEUSE



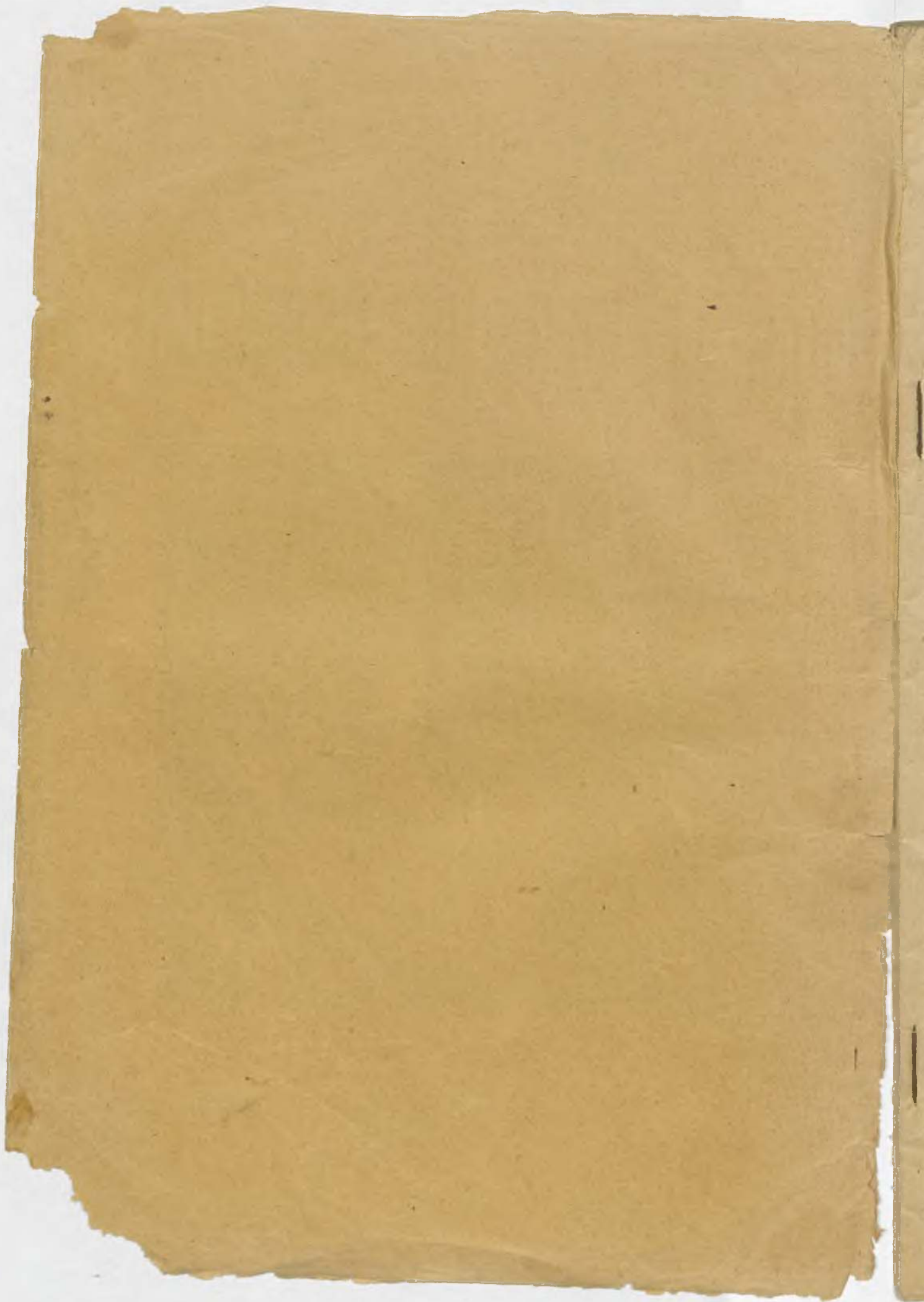
LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Éditeurs

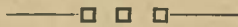
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

408



GUSTAVE GAILHARD

C20742



POUR LE CŒUR DE GRACIEUSE



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Copyright by A. FAYARD et C^{ie}, 1931.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.

10

Faites pencher
la balance
du bon côté.



Depuis quelque temps, vous êtes fatigué, déprimé, affaibli, vous n'avez guère d'appétit, vos digestions sont souvent bien pénibles et vos forces déclinant peu à peu, l'on ne sait trop si, finalement, ce n'est pas la maladie qui l'emportera sur la résistance de votre organisme. Il faut donc que votre volonté intervienne pour faire pencher la balance du bon côté.

Les symptômes que vous accusez révèlent, sans aucun doute, l'appauvrissement de votre sang et un profond affaiblissement de votre système nerveux. Ne cherchez donc pas ailleurs que dans les Pilules Pink le remède capable de provoquer en vous la réaction énergique qui rétablira l'état de votre santé.

Les Pilules Pink, incomparable régénérateur du sang et des forces nerveuses, sont un puissant rénovateur de l'organisme, un remède d'une exceptionnelle efficacité dans tous les cas d'anémie, neurasthénie, affaiblissement général, troubles de la croissance et du retour d'âge, maux d'estomac, maux de tête, épuisement nerveux.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Ph^o P. Barret, 23, rue Ballu, Paris.

GUSTAVE GAILHARD

Pour le cœur de Gracieuse

PREMIÈRE PARTIE

LE CRIME

CHAPITRE PREMIER

Ce dimanche-là, dans le village basque d'Etchobar, accroché, gracieux et un peu farouchement lointain, à une arête rocheuse, au cœur des Pyrénées navarraises, le jour pointait à peine sur les hautes crêtes voisines, nacrant les glaciers et les neiges, que déjà, devant l'église, sur la terrasse qui domine les vallées environnantes, quelques groupes étaient réunis.

Dans la pâle clarté naissante, ces gens, des femmes et quelques hommes, scrutaient d'un regard un peu inquiet les sentes et les pistes des divers horizons. Ils attendaient quelques-uns des leurs, qui auraient dû depuis la veille au soir avoir regagné le village et dont le retard anormal ne laissait pas de provoquer de l'appréhension, appréhension d'autant plus explicable que ceux qui n'étaient pas encore de retour ne laissaient pas de courir divers dangers.

Outre en effet les dangers de la montagne, à cette époque où les cols sont traitres et les gaves périlleux à franchir, non moindres étaient pour eux les balles des carabines des gendarmes espagnols et des Lebels de nos douaniers.

Ceux que ces groupes étaient venus « espérer » là, dans le petit jour, sur cette haute terrasse, c'étaient des jeunes gars du pays qui appartenaient à une « équipe de porte-sacs » — en termes clairs : à un groupe de contrebande. — Ils avaient charge d'aller relayer l'équipe navarraise espa-

gnole, qui montait de Roncevaux ou d'Ustarroz, et qu'ils allaient rejoindre derrière les gaves d'en haut de la forêt d'Iraty, par de dangereuses passes accessibles seulement aux isards et aux Basques. Il y fallait des pieds sûrs et des cœurs non moins sûrs. Les passées étaient dures et doublement périlleuses.

Si l'on considère quo, dans ce particulier métier en partie double, les relais sont combinés et fixés, on comprendra tout ce qu'un retard qui se prolonge ainsi peut avoir d'anormal et peut laisser à redouter. On comprendra aussi la présence et l'inquiétude, dans ce petit matin et sur cette terrasse qui dominait les divers lointains, de quelque mère, de quelque épouse, de quelque frère, de quelques amis.

Parmi ces derniers, le jeune Minuto Laburu, un presque encore adolescent, d'un an trop jeune « pour se mettre d'une équipe », un gars maigre et nerveux, aux yeux de braise et aux détentes d'acier, était venu se percher sur le parapet même, qui surplombait un gavo qui mugissait à quelque cent cinquante pieds au-dessous de lui. Ignorant du vertige, souplement ramassé sur cette étroite corniche comme un chat de gouttière accroupi à l'extrême bord d'un toit, il surveillait de là trois horizons, faisant virer tour à tour ses prunelles de charbon mal éteint du col d'Orgambidesca à la forêt d'Iraty, ou de la forêt d'Orion aux sentes de Béhérobie ou aux pistes rocailleuses du col encore brumeux des trois croix.

Il y venait attendre, lui, outre le retour des autres gars d'Etchobar, celui de son ami Ramur'

cho Ybar, de quelque deux ans plus âgé que lui, aussi brave porteur de sac que joueur réputé de pejote, recherché de toutes les équipes, de travail ou de jeu, brave vaillant gars franc sonnante comme l'or, qu'il aimait comme un grand frère.

Le jour maintenant était tout à fait levé. Dans un limpide ciel bleu, les cimes blanches et les glaciers commençaient à miroiter. Tout là-haut, le sommet du pic Occabé peu à peu s'irisait. Et soudain, dans l'échancrure du col d'Orgambidesca, le soleil apparut, dorant le clocher d'Etchobar, puis les vieilles pierres du porche et ses trois saints mutilés, rendant aux antiques peintures du portail leurs pâles teintes décolorées, faisant flamboyer des parties du glaive d'or d'un archange.

Au pied d'Etchobar, les vallées s'éclairèrent, se colorèrent, les gaves s'argentèrent. Et certaine cloche lointaine, une cloche « des Espagnes », qu'on entendait quelquefois ici et qui venait on ne sait d'où, les uns disaient de Roncevaux, les autres de plus loin encore, de Burguete ou d'El Espinal, apporta à travers les cols, répercutées par les résonances rocheuses, les bribes d'un angelus distinct, qui devait tinter à des dizaines de lieues, au delà des Pyrénées, on ne sait dans quelle direction.

Et, tout à coup, au-dessus des têtes, au-dessus des cimes des pins de la terrasse, la cloche d'Etchobar s'ébranla à son tour, sous la main vigoureuse de Chiquitou, le sonneur-perruquier-menuisier du village, lançant allégrement aux vallées éveillées son limpide bonjour d'airain. Tout là-bas, au delà de la vallée des garous, dans les châtaigniers du Corutché, la corne du vieux Piboulet, le gardien de la horde de la Fromagerie, lui rendit sa politesse. Deux autres cornes plus lointaines répondirent ; un galoubet stridula, celui de quelque berger du col d'Iran.

Quelques instants plus tard, le clocher bourdonna de nouveau, sonnante cette fois l'appel de la messe. Sous les pins qui ombrageaient la terrasse et à travers lesquels glissaient de lumineuses flèches de soleil, des femmes apparurent. Isolément ou par groupes, pointaient sur le fond d'azur de ce tunnel ombreux les taches rouges de leurs foulards et de leurs tabliers, qui s'engouffraient ensuite dans l'ombre du porche.

Deux femmes parurent à leur tour, hâtant quelque peu le pas. Le dernier coup de la messe venait de sonner.

L'une était Nénia Laburu, mama Nénia, la mère de Minuto ; l'autre, sa sœur, Gracieuse, ou « Gachoutcha », dans la langue du pays. Sous son noir foulard de veuve, Nénia avait le maigre visage brun, aux traits nets, et les mêmes yeux de charbon que son fils, le même corps mince et nerveux, et, malgré la quarantaine proche, la même souple démarche élastique propre à la pure race basque qui donne l'impression que les semelles de cordes de leurs espadrilles sont en lanières de caoutchouc tendu.

Sa fille Gracieuse, elle, tenait de son défunt père des prunelles plus claires et plus tendres et un joli visage doux. Chose assez rare chez une fille du pays Basque, elle était blonde, de ce beau blond spécial à certaines Navarraises espagnoles. Comme elles aussi, par coquetterie, elle portait le foulard

bleu, noué sur le côté, comme les filles d'Orthez, à la « muletière ».

Minuto, toujours accroupi sur son parapet, lui lança un coup de sifflet au passage. Tournant la tête à cet appel qui lui était familier, et apercevant son frère sur son perchoir, elle courut à lui, avec vivacité.

— Eh bien, Minuto ?... eh bien ? s'enquit-elle, un peu nerveuse. Les a-t-on signalés?... aperçus ?

— Non.

Dans les grands yeux clairs de la fillette passa comme une ombre d'angoisse.

— Ils ont dû certainement avoir du mauvais avec les carabiniers ou avec nos douaniers ! émit-elle d'une voix qui sonna légèrement oppressée et assourdie.

Dubitativement, son frère Minuto secoua lentement son maigre visage pensif.

— Non, dit-il, je ne crois pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Ils sont, pardi, trop alertes, nos gars, et trop avisés, trop maîtres de la montagne. Et puis, ceux d'Espagne, de Roncevaux ou de Jaurietta, nous l'auraient fait savoir.

— Comment cela ?

— Par des feux, cette nuit ; ou, ce matin, par des fumées. Et on n'a encore rien aperçu, ni en haut des gaves, ni aux glaciers de Corutché. C'est bon signe.

— A moins... à moins qu'ils n'aient pu...

— Pourquoi ?

— Dame, à eux aussi, il a peut-être pu leur arriver du mauvais. Les deux équipes...

— Auraient eu du malheur en même temps et sur les deux versants ? C'est assez peu probable. Et puis, il y a toujours quelque rescapé qui ne manque pas d'avertir.

Gracieuse hocha tristement sa tête blonde.

— Quel métier ! soupira-t-elle.

— Je ne dis pas. Mais, c'est qu'on y gagne des sous, ma Gachoutcha, quand on sait être un peu dur à la fatigue et au danger.

— Eh ! soupira de nouveau la jeune fille, des sous !... Ne trouves-tu pas qu'il vaudrait mieux en gagner un peu moins peut-être, et avec un métier plus tranquille, plus sûr, plus raisonnable, plus honnête.

Minuto haussa sur ses yeux d'encre ses noirs sourcils et fit virer vers elle son regard effaré.

— Plus honnête ?... fit-il.

Son âme rude, simple et libre de montagnard perdu entre des glaciers et des neiges éternelles, qui vit sous le soleil et les étoiles des grands espaces que Dieu crée, ne comprenait pas. Certains détails trop subtils de la civilisation l'étonnaient. A qui diable... à qui faisait-on du tort ou du mal ?

— Plus honnête ?... récrimina-t-il. Pardi, où vois-tu la malhonnêteté, Gachoutcha ? Ce sont tous de braves gens, clairs comme sources et francs comme or, ceux qui sont de l'équipe, les meilleurs gars du pays, tous, Pierre Ydrae, et Paulo Amardheil, et Ramuntcho Ybar... celui-là surtout, hé ? tu ne diras, pardi, pas non, insinua-t-il avec un petit coup d'œil malicieux sur les joues soudain rosées de sa sœur.

Gracieuse baissa la tête.

— Je ne dis pas, concéda-t-elle. Ils sont hon-

nêtes, oui, et incapables de faire du tort à personne, et... dignes, certainement, qu'on... les estime.

— N'est-ce pas ? opina Minuto en souriant. Et puis... et puis, il n'y a pas à dire, ce sont des hommes, ceux-là.

— Oui... des hommes... Mais enfin, Minuto, si nous y pensons bien, ils font tout de même... ils font...

— Eh bien ?

— Une chose... défendue.

Minuto éclata de rire.

— Défendue ?... s'exclama-t-il. Par qui ?... Par les douaniers ?... Ah ! la belle défense !

— Il ne faut pas en rire, Minuto.

— Et pourquoi donc ?

— On risque les balles.

— Ça, je ne dis pas.

— Et de tous les côtés, sur les deux versants.

— Je ne dis pas.

— Sans parler des passages des gaves et des crevasses... et des coups de vent qui vous emportent dans les précipices... et des glaciers traitres... et des tourmentes de neige...

— Je ne dis pas, je ne dis pas, ce sont, ma foi, les risques, ça...

— Et tu vois bien... tu vois bien... reprit-elle, le cœur gonflé et les prunelles assombries, ils ne sont pas encore rentrés, ceux-ci.

— Ils vont rentrer, te dis-je. Ce sont des sûrs, cela.

— Dieu le veuille... Je vais, tout à l'heure, à l'église, Minuto, prier pour eux la Bonne Mère pour qu'il ne leur soit pas arrivé mal.

— Eh ! Eh ! taquina Minuto, n'oublie pas surtout, petite sœur, de bien prier du fond de ton petit cœur pour l'un d'eux que je crois connaître, hé !

— Tu es fou ! lui lança-t-elle, en courant rejoindre sa mère qui l'attendait en causant sous le porche et en entrant avec elle dans la nef.

Minuto, bien persuadé qu'il n'était pas du tout fou pour avoir émis sa petite et juste opinion sur certain sentiment intime de sa sœur, reprit son attente, observant de nouveau le lointain dans les divers horizons.

Son attention ne tarda pas cependant à être détournée et attirée par une certaine silhouette qu'il venait d'apercevoir à une dizaine de pas de lui, sur la terrasse, celle d'un jeune homme, coiffé d'un béret fin, chaussé, au lieu d'espadrilles, de beaux souliers jaunes, et le torse pris dans un veston cintré de couleur claire.

L'homme aux souliers jaunes et au veston clair était un gars du pays, Pedro Guertez, qui faisait le métier de colporteur dans les environs et passait pour bien gagner sa vie dans son négoce ambulante. D'aucuns le disaient pas très franc.

Ce Guertez, qui venait de déboucher sur la terrasse, rôdait autour de l'église, passant et repassant devant le porche, le cou tendu dans son brillant faux-col de celluloid, fouillant du regard, à chaque passage devant l'entrée, l'intérieur un peu sombre de la nef.

Il paraissait un peu piaffant, un peu trépidant, et mâchait un peu impatiemment un cigare qui passait avec de petits tressauts, sous sa moustache coupée à la mode, d'un coin à l'autre de sa

bouche. Il semblait chercher à apercevoir quelqu'un à travers le portail ouvert sur l'intérieur un peu obscur, et, les mains dans les poches, se dandinant, affectait un air désinvolte.

Minuto, amusé, l'observa curieusement pendant quelques instants, puis le siffla.

L'autre, tournant la tête à cet appel et l'apercevant, vint aussitôt vers lui, aimable et largement souriant, lui claquant l'épaule avec une cordiale vigueur.

— Ce vieux Minuto !...

Posant sa main sur le parapet, il s'enleva d'un saut lesté qui vint l'asseoir à côté de son camarade, lui offrit un petit cigare et, faisant craquer son joli briquet nickelé, le lui alluma obligeamment aux lèvres.

— Je gage, dit-il d'un air détaché, que mama Nénia et Gachoutcha sont à la messe ?

— Oui... à la messe, dit Minuto entre deux bouffées.

— Ah ! très bien... très bien... toussota le colporteur, en rajustant machinalement d'un coup de doigt sa cravate.

L'autre l'observait de côté, se demandant où il voulait en venir avec ses amabilités et ses petits toussotements.

Il soupçonnait un peu Guertez de rôder autour de sa sœur Gracieuse.

Eh ! pardi ! C'était pour elle, cette belle cravate verte brodée de fleurs rouges qui illustrait ce faux-col brillant. C'était elle qu'il essayait d'apercevoir tout à l'heure dans l'église, en se démanchant le cou devant la porche... Et c'est, pardi, en ce moment, son frère dont il essayait de gagner les bonnes grâces, en lui payant des cigares et en lui démantibulant l'épaule d'une claque généreusement affectueuse. En somme, cela était clair, cet aimable colporteur préparait doucement ses affaires.

— Ouais.

Les genoux dans ses bras, le menton sur ses genoux et les yeux pensivement fixés sur ses espadrilles, le Minuto eut un mouvement du coin de la bouche tirillée qui rapprocha son cigare de son oreille.

Ce Pedro Guertez ne lui était décidément pas excessivement sympathique.

En ce moment, le Guertez tressaillit soudain et se laissa vivement glisser de son parapet, rajustant son veston et sa prestigieuse cravate.

On sortait de la messe.

Tout yeux, il regardait ardemment Gracieuse qui, en compagnie de sa mère, débouchait du porche. Le mouchoir bleu, le châle bleu et la jolie tête blonde émergeaient de l'ombre et s'éclairaient dans la clarté vive du soleil de l'esplanade. Les deux femmes s'avançaient précisément dans leur direction.

Il alla avec amabilité à leur rencontre pour les saluer et s'enquérir avec sollicitude de leur santé ! En homme qui voyage, il avait acquis de belles manières et savait en faire montre.

Minuto constata que sa mère accueillait avec une particulière faveur les prévenances et les politesses maniérées et obséquieuses de ce prétendant discret. Il en esquissa une grimace de mécontentement et en cracha son cigare au delà d'

parapet, dans le gave qui roulait au bas de la terrasse.

Quant à Gracieuse, après avoir échangé avec lui un salut et une poignée de main assez rapides, elle planta là l'aimable colporteur et courut à son frère.

— Eh bien ? lui cria-t-elle fiévreusement de loin. eh bien ?... les aperçoit-on enfin ?

Devant le mouvement de tête négatif de Minuto, elle s'arrêta un instant sur place. les bras ballants, les joues un peu pâles, fouillant à son tour du regard le vide désolant des divers horizons qui l'entouraient.

— Tu vois, Minuto, tu vois... bégaya-t-elle. Certainement, il leur est arrivé du vilain !

— Attendons encore, Gachoutcha.

— Après dix-huit heures de retard !... Et tu n'aperçois aucun signal ? Pas de fumée ?

— Non, certes.

— Et personne n'a rien vu ?

— Personne.

— C'est que le vent, Minuto, souffle vers l'Espagne et peut, en haut des gaves ou aux glaciers de Corutché, rabattre la fumée et empêcher qu'on la voie d'ici.

— Mais les pâtres du Corutché l'auraient aperçue, eux, et nous auraient prévenus. Leurs trompes n'ont pas sonné.

— C'est vrai.

— Attendons encore, Gachoutcha.

— Oui, attendons encore... attendons encore.

— Ils ne peuvent pas ne pas rentrer, ou nous envoyer des nouvelles... Et... tiens !... Que se passe-t-il ?... C'est eux, sans doute, petite sœur... je te dis que c'est eux !

En ce moment, du côté opposé de la terrasse une rumeur venait de s'élever.

— C'est eux ? ou... la fumée ? fit Gracieuse, les joues un peu pâles.

— Chut ! fit Minuto. Ecoute ce qu'on dit.

Du haut du clocher, le sonneur Chiquidou, qui sonnait la sortie de la messe, avait aperçu des taches grises qui bougeaient dans la neige à l'orée du bois d'Achigare.

Ce n'est guère par là qu'on eût pu les attendre. Les sapins d'Achigare étaient dans une direction presque opposée, du côté des torrents d'Uhaïca, dans une région presque impraticable, barrée d'immenses murailles rocheuses et de gaves infranchissables.

Avec une souplesse de chat maigre, Minuto dévala du parapet où il était juché, traversa en quelques bonds la terrasse d'une extrémité à l'autre et sauta sur l'autre parapet, celui qui faisait face à cette autre région montagneuse.

— D'où diable peuvent-ils venir de ce côté ? murmura-t-il, en regardant descendre au loin ces points mobiles. Evidemment, ils ont eu quelque chose avec les carabiniers, pour faire ce détour.

Au pied du parapet, Gracieuse se dressait, anxieuse, serrant dans sa main crispée la cheville de son frère.

— Ils sont là... Tous ? s'enquit-elle d'une voix qui tremblait sur sa lèvre.

La main en écran au-dessus de ses yeux, Minuto dardait son regard aigu sur les sentes et comptait ses silhouettes, encore minuscules, quela lumière

frisante du soleil, un peu miroitante, empêchait de distinguer avec netteté.

— Tous... dit-il enfin.

— Ah !

Gracieuse exhala un long soupir qui semblait dégonfler à la fois sa poitrine et son âme.

Guertez, qui s'était approché d'elle en compagnie de Nénia, considérait cette singulière émotion avec un étonnement qui noircissait un peu son regard et plissait ses sourcils. Cette émotion manifeste le frappait désagréablement.

S'intéressait-elle, ainsi, à l'équipe ?... ou particulièrement à quelqu'un de cette équipe ?

Il se le demandait avec quelques dépit, observant à la dérobée les couleurs rosées, qui, progressivement, reprenaient possession de ses joues tout à l'heure plus blanches, et cette brusque détente de joie nerveuse qui faisait reparaitre soudain l'éclat nacré de ce sourire dans le rouge vif des lèvres, et ces deux fossettes qui renaissaient brusquement dans l'ovale pur du gracieux visage, et la limpidité azurée des belles prunelles où se rallumait une lueur de bonheur...

Ninia, qui venait depuis quelques secondes de prendre congé de Guertez pour regagner son logis, se tourna, impatiente, vers la fillette.

— Eh bien ?... Allons, Gachoutcha ?... Viens-tu ?

Mais celle qu'on interpellait avait en ce moment un autre objet nouveau d'accaparement. Elle venait d'apercevoir quelqu'un à qui elle avait affaire d'une façon immédiate.

— Va, mama. Espère-moi un peu. Je te rejoins. Je vois, pardi, quelqu'un que la bonne nouvelle va faire joyeuse !... Cette pauvre Carola... qui devait avoir, cette nuit, le cœur un peu mal à l'aise, hé !

Elle courait, allègre, vers une femme, au doux et encore beau visage de vieille à peine ridée sous le foulard noir des aïeules et des veuves. C'était Carola Ybar, dont le petit-fils unique, et l'unique soutien, Ramuntcho, était de l'équipe.

Certes, elle devait avoir eu en effet, cette nuit, « le cœur mal à l'aise », comme disait Gracieuse, qui courait lui porter la nouvelle. Mais elle devait certainement savoir déjà. Cela se voyait, pardi, à son sourire. Ce sourire se fit plus doux encore à l'intention de la petite messagère, qu'elle embrassa avec tendresse.

Cette jolie Gracieuse, la plus « bravo » petite d'Etchobar, si gaie, si vaillante, si honnête et si « toute en cœur », la Carola l'aimait comme si elle était sienne. Quelle fière femme pour celui qui saurait « la mériter ! »

La mériter... Cette expression bien locale résumait, dans la bouche de la vieille amie de Gachoutcha, toutes les opinions. La Gachoutcha était une fille « qu'un galant devait mériter ».

— Non, petite, non, ce n'est pas la peine que tu dises... Je sais la nouvelle, et quand je ne la saurais pas, je la lirais dans tes bonsyeux qui me font fête... Je savais bien qu'ils reviendraient, pardi. Je n'ai cessé de me le dire pendant toute la nuit, en faisant, comme de juste, des prières. Il est vrai...

Des souvenirs montaient du fond de son âme. Dans ses vieilles prunelles où vinrent flotter des

images lointaines, vint flotter aussi un mélancolique sourire.

— ... Il est vrai, acheva-t-elle d'une voix un peu voilée que je me disais aussi cela, pour me donner du courage, pardi, quand mon homme, et plus tard quand mon fils ne sont pas revenus... Je pense bien qu'après ces deux épreuves, le bon Dieu, bien sûr, ne voudrait pas qu'il m'en arrive encore autant pour mon Ramunteho. Il doit se dire : cette pauvre vieille Carola a eu sa suffisance de misère. Elle n'y résisterait plus, pardi. Eparignons-la maintenant.

— Bien sûr, ménine, bien sûr. Il ne peut pas se dire cela en toute justice, allez. C'est bien assez que le malheur vous ait déjà pris ces deux.

Carola et Gracieuse ayant rejoint Nénia, les trois femmes, dont les maisons étaient dans la même direction, à l'autre bout du village et assez proches l'une de l'autre, se mirent en route ensemble. Les autres paroissiennes regagnaient aussi leurs logis. Sur la terrasse de l'église, selon l'immémoriale coutume du dimanche matin, les hommes restèrent seuls, la pipe ou le cigare aux lèvres, assis sur les bancs ou sur le parapet, voire assis à terre au pied des grands pins qui ombrageaient le lieu.

L'endroit était, à cette heure traditionnelle, une sorte de forum ou d'agora, un cercle masculin en pleine nature. Les coutumes y étaient plus que centenaires. Le dimanche matin, sur cette vieille terrasse de l'église d'Etchobar, devait avoir le même aspect au temps où les anciens rois de Navarre régnaient sur le pays.

Les hommes y jouaient au « truc », assis sur le sol même, les cartes entre leurs genoux. Le cabaretier du pays, chose curieuse, y venait apporter des canettes de bière et des bouteilles de limonade, et le barbier d'Etchobar, Chiquitou, bien qu'il s'enorgueillît d'avoir boutique sur rue, y venait raser ses pratiques, les deux hommes, l'artiste et le client, à cheval face à face sur un banc de pierre. Les vieux du pays se rappelaient que, jadis, un médecin de Saint-Jean-Pied-de-Port y venait, le premier dimanche de chaque mois, donner des consultations et arracher des dents. Pour le cas où un isolement du malade était tout à fait nécessaire, le bureau de la bascule publique servait de cabinet de consultation. Amardheil Casassus, qui vendait dans le pays la poudre de chasse et le tabac de contrebande, avait des sacs de marchandises derrière la sacristie, et Boniface Pèridou y venait installer sous le porche et, quand il ne venait pas trop fort, sur le parapet même de la terrasse, ses hêtres, ses espadrilles et ses ceintures de laine rouge. Il ne faisait pas souvent recette, mais comme il venait là en somme pour jouer au truc, autant, n'est-ce pas, y venir à tout hasard avec de la marchandise à vendre. L'épouse ne pouvait de la sorte lui reprocher de fainéanter.

Ce matin-là, le grand sujet du jour était, outre ce retard anormal des gars de l'équipe, la fête de l'après-midi. Il devait y avoir, pour les filles, la danse de la cruche et, ensuite, l'équipe de pelote devait engager, au fronton, une partie de robo qui promettait d'être intéressante. Or, les gars les plus solides, les plus fameux pelotari, dont on discutait les chances, étaient précisément de

l'équipe des porte-sacs dont le retard avait donné des inquiétudes. Ils arrivaient. La fête était sauvée. Terriblement fatigués sans doute, ils seraient peut-être un peu mous pour manier la chistera et tenir jusqu'au bout la balle devant le fronton. Mais on connaissait les gars d'Etchobar. S'ils avaient de la lassitude dans les muscles, les hardis, personne ne s'en apercevrait, même pas eux-mêmes. La défaillance est une chose qui ne se sent que lorsqu'on s'arrête.

Ils arrivaient précisément en ce moment, escaladant la rampe du village d'un pas assez allègre, malgré les lieues de montagne qu'ils avaient dû franchir sans doute dans la journée et la nuit précédentes.

La randonnée en effet avait été diablement rude, ainsi qu'ils le confirmèrent dès qu'ils eurent atteint la terrasse et serré les mains à la ronde. Ils avaient joué de malheur et s'étaient tiré du mauvais pas avec peine. Avant de franchir la frontière au couchant de Casas del Rey, avant d'atteindre l'Erriquidor, le torrent français, ils avaient été traqués. Ils avaient, pendant plusieurs heures, servi de cibles aux carabiniers de Burguete, puis à ceux d'Orbara qui étaient venus, de l'autre côté, se mettre aussi de la partie. Les balles sonnaient comme des cordes de guitares. L'équipe avait dû se disloquer et tourner en rond pour éviter d'être cernée dans un col. Vers la fin de la nuit seulement, ils avaient pu atteindre individuellement, par le pont d'Alborreta et le glacier aux ours, et grâce à une crevasse qui les isolait, la forêt d'Iraty. Ils s'y étaient retrouvés indemnes, mais dans l'équipe espagnole de Roncevaux, qui s'était laissée, elle, refouler vers l'ouest et qui avait tiré vers le port d'Ibaneta, il devait certainement y avoir du déchet.

Ces neuf rudes et énergiques visages bronzés étaient un peu tirés et un peu pâles de fatigue.

Minuto Laburu, qui était venu attendre, entre autres, son ami Ramunteho, après avoir échangé avec lui la traditionnelle claque sur l'épaule, le prit affectueusement par le bras.

— Tu dois être fatigué, mon Ramun, hé ?

— Un peu, mon Minuto, confessa le jeune équipier, la face quelque peu décolorée. Mais, bah ! une bonne écuelle de soupe chaude...

— Une bonne bolée de cidre, d'abord, à la maison, veux-tu ?

Ramunteho eut un léger battement de paupières et un petit afflux de sang aux joues. Il se prit à sourire, un peu ému, joyeux et frissonnant au fond de son trouble. La pensée de voir Gracieuse le revigorait soudain et faisait battre son cœur comme un tambourin basque.

— Ce n'est pas de refus, mon Minuto, agréa-t-il.

Il se prit soudain à songer à Nénia.

— Si je ne dérange personne, sa hâta-t-il d'ajouter avec une certaine gêne qui plissa péniblement ses sourcils.

A son grand chagrin, la mère de Gracieuse et de Minuto lui semblait en effet, quoi qu'il n'en ait pu trouver la raison, n'avoir pour lui qu'une espèce d'amitié mitigée de quelque réserve, qu'une sympathie un peu froide.

— Déranger quelqu'un !... chez nous, mon frère

Ramuntcho ! se récria Minuto. Tu nous offenserais certainement de le croire. La maison des Laburu et celle des Ybar ont toujours été, tu le sais, et seront toujours seuil de fraternel accueil les uns pour les autres. Dieu damne celui de nous deux qui en douterait. Allons, viens.

Et comme le visage de son ami ne s'éclairait pas assez vite :

— Gracieuse, ajouta-t-il malicieusement en observant Ramuntcho de côté, sera heureuse de te voir, après ses craintes de cette nuit et de ce matin, va.

— Ah ?... fit Ramuntcho, sentant dans sa poitrine trembler doucement son cœur, le crois-tu ?

— Pardi ! assura Minuto, ne cessant d'observer son ami à la dérobée. Si tu avais vu son visage tourmenté, tant que vous n'étiez pas encore rentrés des cols !...

— Ah ?... répéta Ramuntcho, les prunelles fébriles.

— Et son émoi, quand on vous a annoncés...

— Ah ?

— Et sa façon de courir embrasser tout de suite cette pauvre Carola...

— Ah ?... Elle a couru, dis-tu, embrasser tout de suite ménine (1).

— Diou bibant !... Comme si elle était sa vraie petite-fille.

— Ah ?

— C'est qu'elle aime bien ta grand'mère, tu sais.

— Et ménine le lui rend bien, va, Minuto.

— Je le sais, Ramuntcho. Et quelle douce et bonne grand'mère... Tout à fait, vois-tu, comme en rêve une ma Gachoutcha qui n'a pas connu la sienne.

— Ah !... elle rêverait ?... elle t'a dit ?...

Les deux jeunes gens qui étaient arrivés devant la demeure de Minuto se regardèrent un instant en silence, avec, sur les lèvres, des mots qui hésitaient à prendre leur essor.

CHAPITRE II

Gracieuse eut une légère exclamation de joyeuse surprise en apercevant par la fenêtre Ramuntcho en compagnie de son frère devant la claie du jardin. Le son de cette voix cristallinement joyeuse, qui fit frissonner jusqu'à l'âme le jeune équipier, arracha les deux jeunes gens à ce court instant de silence hésitant.

Minuto, passant son bras autour des épaules de son ami, poussa devant lui la porte du clayon.

— Allons, entre, dit-il.

Grand'mère.

Ramuntcho eut, dès le premier pas, un frémissement du cœur.

Sous la voûte en tonnelle de l'allée, Gracieuse traversait le jardin, venant au-devant de lui. Les coulées de soleil qui passaient en pluie de clarté à travers les interstices du feuillage faisaient bouger de lumineuses flammes d'or dans sa blonde chevelure qu'elle avait, tout à l'heure, en rentrant de la messe, libérée de son foulard. Son exquis sourire nacré et les deux limpides gouttes d'azur de son regard tendre et un peu ému brillaient de tout l'éclat de sa radieuse jeunesse.

Ramuntcho emplissait son regard et son cœur de la délicieuse vision qui venait vers lui.

— Adieu, Ramuntcho !... dit Gracieuse en lui tendant sa main.

— Adieu, Gachoutcha ! dit Ramuntcho, en serrant dans sa main qui tremblait un peu cette petite main qui était, aussi, un peu en émoi. Tu... tu vas bien ?

— Eh ! pardi ! fit Gracieuse en considérant de ses grands yeux emplis de douce sollicitude le visage du jeune équipier, c'est à toi qu'il faut demander cela... Tu es tout pâle de fatigue, Ramuntcho.

— Oh !... crois-tu, Gachoutcha ?... Ça ne m'empêchera pas, va, de faire comme tous les dimanches pardi, ma partie de pelote cette après-midi, avec les autres, et puis... de danser une jota avec toi, si... si tu veux bien me l'accorder, Gachoutcha.

— Bien sûr, que je le veux bien, Ramuntcho, tu le sais, acquiesça-t-elle de sa douce voix, en levant ses beaux yeux clairs sur les siens.

Ils restèrent quelques secondes muets, se regardant au fond des prunelles avec une infinie tendresse. Tout un monde de choses inexprimées, qui montaient de leur cœur, venait en cet instant trembler dans leur regard. Ramuntcho fit un effort pour rompre ce silence où se fondait leur âme à tous deux.

— Et mama Nénia, s'enquit-il, elle va bien ?

— Tu vas la voir, dit-elle. Elle est en train en ce moment de préparer des crêpes pour ce soir. Entre vite t'asseoir et te rafraîchir. Tu dois, sainte Mère ! en avoir besoin.

L'accueil de la mère de Gracieuse sembla au jeune équipier moins chaleureux encore que de coutume. Son cœur se chagrina.

Les bras nus et les mains dans la pâte dorée, elle salua simplement Ramuntcho d'un « adieu, petit » et d'un sourire d'accueil poliment aimable.

— Excuse-moi, hé !... mais, tu le vois, Ramun, je ne peux quitter ce que je fais.

— Bien sûr, mama Nénia... bien sûr. Vous allez bien ?

— Eh ! oui... mieux que toi, il me semble, dit-elle en considérant ses traits un peu tirés d'un coup d'œil qui avait quelque chose de désapprobateur. Assieds-toi. Tes jambes ne doivent plus te tenir.

— Oh ! pas encore, mama Nénia... pas encore.

Minuto avait rempli le verre de son ami et le sien.

— Allons, exprima Ramuntcho, en levant son gobelet, à la santé de la compagnie.

— Et à la tienne, Ramuntcho.

— A la tienne, surtout. La nuit a été dure.

— Je ne dis pas... oui... dure.

— Et périlleuse, hé ?

— Oui... aussi... C'est le métier.

— Le métier !...

Sans cesser de pétrir sa pâte, sans lever la tête, Nénia eut une moue nettement réprobatrice.

— Triste métier ! opina-t-elle.

Ce métier d'équipier, elle ne l'aimait pas trop. Fille et veuve de sédentaires, cette vie « irrégulière » était incompatible avec ses instincts de femme méticuleuse, prévoyante et rangée.

Le menton sur sa poitrine, Ramuntcho regardait son verre en hochant pensivement la tête.

— Oui, c'est un métier un peu dur... parfois, je ne dis pas, concéda-t-il.

— Et tu l'as cependant choisi.

— Il fallait bien, mama Nénia... Je le fais, comme l'a fait mon père.

« Dame ! quand il a été tué par la balle d'un carabinier espagnol, il fallait bien faire vivre la grand' mère, hé ? Je ne veux pas que ma bonne vieille ménine fasse des corvées, ni qu'elle ne manque de rien... Aussi, dès qu'il m'a été possible à mon tour de prendre le sac et dès qu'on a bien voulu de moi je me suis mis d'une équipe. Et je ne m'en plains pas.

— Oui, appuya Minuto, on gagne bien sa vie, comme passeur de cols.

— Oui, Minuto, bien sa vie. On peut, si on est vaillant et raisonnable, faire vivre, non seulement une grand' mère, mais même... une femme... sans qu'elle manque de rien non plus... ni de foulards de soie... ni de châles de fête, ni de rien.

Ramuntcho, le verre un peu tremblant dans sa main, avait prononcé ces derniers mots en glissant à la dérolée, avec une émotion intense, un regard vers Gracieuse. Celle-ci, non moins émue, eut vers lui un furtif regard plein de reconnaissante tendresse, puis baissa aussitôt les paupières, les jous un peu roses.

Nénia l'aburdi, occupée à sa besogne, ne se départit en rien de son air désapprobateur et sa moue reparut sur son visage un peu dur.

— N'importe, dit-elle, ce n'est pas un métier, Ramun. On peut gagner sa vie autrement. J'en vois bien d'autres qui s'en tirent bien, sans rôdiller la nuit la montagne... Par exemple, Périidou, qui est chez un tailleur à Mauléon ; Galouche, qui est contre-maître à la Tuilerie d'Alos ; et Guertez, qui est colporteur. Il la gagne, sa vie, celui-là.

Ramuntcho hocha la tête.

— Oui... colporteur... je ne dis pas. C'est un métier agréable. On gagne des sous et on voit des pays. On peut devenir un monsieur. Mais... ça ne vaut pas la montagne, tout de même, ajouta-t-il doucement.

— Bien sûr ! opina Minuto avec conviction, ça ne vaut pas, pardî, la montagne. Je suis de raison et de sentiment avec toi. Et quand j'aurai l'âge aussi, dans un an peut-être, je me mettrai d'une équipe, comme toi, mon Ramuntcho, dans la tienne, s'il y a moyen. On ne se quittera pas, veux-tu ?

Gracieuse, qui avait les deux coudes appuyés au dossier de la chaise de son frère, se pencha sur son épaule et fit sonner sur sa joue un long et tendre baiser approbateur.

Nénia, la tête penchée et le front dur, pétrissait silencieusement sa pâte à crêpes.

Ramuntcho se leva.

Dans la chambre voisine, le coucou de bois d'une horloge venait de chanter onze heures.

— Allons, dit-il, il faut que j'aille retrouver et embrasser ma ménine qui doit m'attendre.

Il prit affectueusement congé et quitta la demeure de Nénia, accompagné jusqu'à la clôture du jardin par Minuto et Gracieuse. Il les avait quittés là, et était parti, longuement suivi des yeux par une jolie petite silhouette fine en tablier bleu, qui était longtemps restée là, près du clayon, sur le bord de la route, le regardant s'éloigner.

Il avait repris le chemin de son logis, la tête fréquemment tournée en arrière, le cœur en lièvre, gardant dans sa paume la sensation du tiède et doux contact de la petite main de Gracieuse, qu'il avait, en la quittant, longuement serrée et gardée dans sa main et qui s'était abandonnée, comme dans un tacite accord de consentement.

Jolie petite main, qui, bientôt, Dieu le veuille, se mettrait officiellement et pour toujours dans la sienne...

CHAPITRE III

Ramuntcho s'éloignait, l'âme en fête, buvant à longs traits l'air pur et le soleil. De sa fatigue de tout à l'heure, il avait perdu même le souvenir, et ses dangers de la nuit dernière lui semblaient une fable, un songe.

La vie, la réalité, c'était pour lui tout autre chose que cela, tout cela, c'était le sourire et le regard de Gracieuse, le contact délicieux de sa petite main, c'était surtout, la promesse qu'il avait tue dans ses grands yeux bleus, dans l'abaissement de ses paupières, dans le frisson de sa jolie lèvre rouge silencieuse. Le reste n'existait pas, n'était rien, moins que rien. Tandis que cela était tout, plus que tout. Et cela, il le possédait à présent, il en était certain. Cela l'inondait, le submergeait, noyait tout son être dans le bonheur, le grisait, le rendait frénétique, fou.

C'est dans cet état d'esprit qu'il atteignit sa demeure, qu'il sauta, selon son habitude, au lieu de se donner la peine de l'ouvrir, le clayon bas du jardin, qu'il franchit celui-ci en quelques bonds et s'engouffra dans la maison.

La vieille ménine Carola était là, devant son fourneau, en train de faire frire des courgettes dont le grésillement ne lui avait pas permis d'entendre sa silencieuse espadrille. Il la saisit aux épaules, l'enleva, une cuiller dans une main et une écumoire dans l'autre, la fit tourner dans ses bras et, joue contre joue, la serra sur sa poitrine avec une fouguese tendresse, malgré les « mais tu

m'étouffes, grand diable ! » que lui lançait en riant la bonne et chère femme tendrement ravie.

Quand il consentit enfin à reposer sur le sol la ménine Carola, ce fut pour lui hurler dans les oreilles sa faim de loup. Elle était, pardi, légitime. Le dernier morceau de pain de son sac et son dernier morceau de jambon, il les avait engloutis hier, vers le milieu du jour. Le souvenir commençait à lui en sembler lointain.

Le couvert était mis, avec la nappe propre du dimanche, la nappe qui sortait de l'armoire et qui sentait la lavande. Sur la table, comme tous les dimanches aussi, siégeait, sur son plat de fer-blanc, le vase d'odorant réséda, le fameux vase de réséda de ménine Carola, qui, après le repas, allait reprendre sa coutumière place sur la fenêtre, au soleil, et, pendant les nuits froides où l'on pouvait craindre la gelée, perchait sur une étagère du buffet, au dessous du coucou et des deux vieux fusils de chasse. La plante parfumée, soigneusement régénérée chaque année, datait exactement de la naissance de Ramuntcho. Pour l'aïeule, elle avait dans la maison l'importance quasi-sacrée que pouvaient avoir pour les anciens les antiques dieux lares du foyer.

Le dimanche aussi, exceptionnellement, la table avait ses deux couverts. Ménine Carola y prenait sa place. Les autres jours, fidèle aux coutumes de jadis, elle mangeait, comme les autres femmes de son temps, près de la fenêtre ou de la cheminée, l'écuelle sur ses genoux. Malgré les plaisanteries ou les affectueuses objurgations de son fils, puis de son petit-fils, la ménine Carola n'avait jamais consenti à rompre-avec les vieilles coutumes du pays. Le dimanche, cependant, elle plaçait sa chaise au bout de la table. Plus tard, disait-elle gaiement, « quand elle serait vieille » et qu'une autre jeune femme viendrait au foyer, eh bien, ma foi, elle prendrait des habitudes de bourgeoise.

Ce jour-là, donc, ayant pris à table sa place dominicale, elle observait en secouant pensivement la tête, les traces manifestes de fatigue qui subsistaient encore sur le jeune visage énergique qu'elle retrouvait auprès d'elle.

— Mon pauvre petitou !... murmura-t-elle entre ses lèvres. Allons, dis-moi encore un mot, hé, à ces bonnes courgettes, avant que je te serve le quartier de chevreau qui est au four.

— Un quartier de chevreau ! s'exclama Ramuntcho émerveillé de ce festin anormal.

— Eh ! oui, avec une tarte, encore. C'est la fête du pays. Et puis, il fallait bien que tu te refasses.

Elle observait aussi, de son regard d'aïeule qui lit dans les enfants, la joie débordante qui irradiait aussi ce visage, dont la fatigue semblait balayée par autre chose, autre chose que flairait sa féminine finesse. Elle hochait doucement ses cheveux déjà blancs qui encadraient de leurs bandeaux son front sans rides.

— Comme tu t'es retardé, mon pitchoun ! remarqua-t-elle insidieusement, en scrutant cette joie muette.

— C'est vrai, ménine, je me suis un peu retardé.

— Oh ! je ne te le reproche pas, mon petitou.

— Ma foi, je me suis retardé en allant, sur l'in-

visitation de Minuto, qui m'attendait sur la terrasse de l'église, me rafraîchir en passant, chez mama Nénia.

La vieille pencha un peu son visage sur son assiette pour cacher le malicieux sourire qui passa sur sa lèvre. La fine ménine savait à présent ce qui éclairait ainsi le visage de son petit gars. La jolie Gachoutcha n'était pas pour rien dans cette mine réjouie qui s'épanouissait derrière le pot de réséda. Les deux enfants avaient du sentiment l'un pour l'autre. Elle s'en doutait bien depuis longtemps, mais n'était pas fâchée de voir sur ce sujet s'éclairer sa lanterne.

Elle ne poussa pas plus avant la conversation là-dessus. Il serait bien facile, pardi, de savoir plus tard, sans avoir besoin de confesser personne.

— Tu ne me parles toujours pas, dit-elle, de ta randonnée de cette nuit. Vous avez eu du mauvais, hé, mon pauvre ?

— Du mauvais ? fit Ramuntcho, affectant un air dégagé, quel mauvais, ménine ?

Pour ne pas troubler la pauvre femme, il se prit à sourire de ses alarmes.

— Diou bibant ! les femmes voient du mauvais partout !

— Eh ! fit-elle, aucunement dupe, tu me réponds ici même, à cette table comme me répondaient mon homme, et puis ton père, quand je leur parlais jadis de cela. Il n'y avait jamais rien eu, disaient-ils, rien du tout... Et puis... une fois venait...

Sur son regard assombri par ces souvenirs, ses sourcils se plissèrent.

— Je gage, dit-elle, que vous avez eu « du démêlé ».

— Du démêlé ?... Peuh !...

— Dis-le-moi, va, mon pitchounet. Tu sais que ta ménine est brave...

— Mais, rien, je te dis... ou, enfin, presque rien.

— Je sais ce que cela veut dire. Ah ! Bonne Mère ! tu nous arrives avec une figure défaite qui n'a plus que les yeux, et tu me dis, tout bonnement qu'il n'y a eu rien.

— Peu de choses, enfin, ménine. Il ne faut, pardi, rien exagérer. On a vu, c'est certain, les carabinières... Là...

— Ah !

— Et... il a fallu beaucoup marcher. Voilà.

— Je sais aussi ce que cela veut dire, marcher beaucoup. Ah ! mon petit ! mon tout petit ! Pourvu qu'un jour tu ne restes pas couché quelque part. Toi aussi, en « marchant beaucoup ». Je crois que, cette fois, j'y laisserais ma raison.

Ramuntcho, qui s'était levé de table et qui s'appretait à passer dans sa chambre pour s'habiller pour la fête, prit derrière sa chaise sa grand-mère par les épaules et, frôlant sa joue contre la sienne :

— N'aie pas peur, ménine, rassura-t-il avec conviction, je suis, tu le sais, assez agile et assez avisé, je connais trop surtout la montagne, pour faire le métier sans danger.

— Je sais, mon pitchoun, je sais bien, et c'est ce qui me rassure un peu... mais, tout de même, une nuit comme celle que j'ai passée, ce n'est pas bien agréable, hé, pour une ménine.

— Bah !

— Tiens, ne parlons plus de cela... Tu as tes

vêtements du dimanche sur le lit, avec une belle ceinture neuve et des espadrilles blanches, et un savon parfumé pour la barbe que ce voleur de Guertez m'a vendu un prix exorbitant.

— Bah ! ne sommes-nous pas à l'aise, ménine ?... Tiens, avec le supplément de la paye de cette fois, tu pourras te payer un beau tablier de soie.

Et Ramuntcho sortant de sa poche les billets de banque de son salaire, les remit, selon son habitude, à sa grand'mère.

— Mais, observa celle-ci, tu es un homme, à présent, mon Ramun. C'est toi qui devrais tenir la bourse.

— Tenir la bourse, ménine ! Quand j'ai une ménagère comme toi, qui sait tout régler, si épargner...

— Garde au moins quelque argent de poche, pour régaler de temps en temps tes amis.

— C'est juste.

— Et pour faire honneur à une galante.

Ramuntcho gagna sa chambre en souriant.

— Et si, en plaisantant, ménine, tu disais vrai ? lui cria-t-il.

— Ah ! Ah ! dit en riant la vieille Carola, je ne regrette plus alors le savon parfumé que j'ai payé si cher à ce voleur de Guertez. Il te fera plus lier auprès de ta belle. J'ai ces trente sous moins sur le cœur.

Ramuntcho qui, dans la chambre voisine, s'était mis à sa toilette, lança à travers la porte entrebâillée :

— Ménine !

— Eh bien ?

— Je vais te dire un secret.

— Va.

— Eh bien, c'est vrai. J'ai une galante.

— Bon, fit la vieille d'une voix placide.

— Et je vais te dire encore autre chose.

— Va toujours.

— Eh bien, ménine, je n'en aurai jamais une autre.

— Bon.

— Ah ! ménine !... si tu savais qui c'est !

— Ah ! Ah !

— Où est-il, ton savon parfumé ?

— Sur l'étagère, nigaud, au-dessus de la cruche.

— Si tu savais qui c'est !... Tiens ! je pourrai, j'espère, te le dire d'ici peu. Peut-être... peut-être, tiens, ce soir.

— A la bonne heure.

— Tout ce que je peux te dire dès maintenant, ménine, c'est que c'est la plus... la plus...

— Je sais.

— Mais, attends ! tu ne me laisses pas dire.

— Inutile, je peux achever pour toi, pendant que tu te rases. C'est la plus gentille, la plus brave, la plus honnête, la plus jolie, la plus aimable, la plus mignarde, la plus douce et la plus franche de cœur du pays.

Dans l'entrebâillement de la porte, parut, barbouillé de savon parfumé, le visage surpris de Ramuntcho.

— Tu la connais donc ? demanda-t-il, effaré.

— Mais bien sûr, nigaud, dit-elle en riant.

— Ménine... dit au delà de la cloison la voix de Ramuntcho perdue dans l'eau de la cuvette.

— Eh bien ?

— Tu m'étonnes. Je te sais bien fine... mais tu m'étonnes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que... parce que c'est une fille... une fille, vois-tu, dont personne ne parle.

— Je l'espère bien.

— Et tu sais qui ça peut être ?

— Pardi.

— Alors, dis voir un peu.

— Je vais, dit gaiement la grand'mère, faire mieux, tiens, que te dire qui c'est. Je vais te la montrer.

— Me la montrer ? s'exclama Ramuntcho d'une voix perdue dans la chemise qu'il enfilait.

— Pardi ! Elle est là.

— Hein ?

— Elle est là, au clayon du jardin... avec son frère.

— Avec Minuto ?

La rusée grand'mère éclata de rire.

— Eh ! fit-elle, dans son accès d'affectueuse gaieté, je t'ai confessé ! Tu vois, tu vois bien, que je te l'ai fait dire, qui c'était.

— Ah ! ménine ! ménine ! s'écria Ramuntcho en riant aussi, tu m'as, c'est vrai, confessé, je l'avoue, mieux que le curé.

— Tu vois bien.

— Mais tu m'as menti.

— Pas du tout.

— Hé ?

— Elle est là, va, elle est là, avec Minuto. Ils viennent, pardi, te prendre pour aller à la fête. Je t'ai plaisanté en te disant, comme Polichinelle, la vérité en ayant l'air de mentir.

— Ils sont là ? Ils sont là ? C'est vrai ?

— Pardi.

— Tu sais, ménine, que je commence à me méfier un peu de toi.

— Tiens, mon petit Saint-Thomas, si tu doutes, eh bien, rapporte-l'en à tes oreilles.

Il n'y avait pas à douter, en effet. La voix cristalline de Gracieuse et celle de son frère traversaient le jardin et, par la fenêtre ouverte, venaient résonner, amicales, dans l'intérieur de la maison, jusque dans la chambre où Ramuntcho achevait de s'habiller.

— Adieu, ménine Carola !... salut, ménine !

— Adieu, ma Gachoutcheta... Adieu Minu... Tu entends, Ramuntcho, tu entends si je mens ?

— Tu es, ménine, une sainte femme, pardi, lança la voix frissonnante de joie de Ramuntcho. Crie-leur qu'ils m'espèrent un peu. Je n'ai plus qu'à attacher mes espadrilles, hé !

— Vous n'entrez pas, mes pitchounets ? cria à travers la fenêtre la Carola aux deux jeunes gens. Il reste encore de la tarte, hé !

— Merci, ma ménine, merci avec reconnaissance. Mais le galoubet, sur la place, a déjà sonné, et chacun, à cette heure, doit être rendu.

— Crie-leur qu'ils m'espèrent !... Je n'ai plus qu'un cordon à attacher !... voilà.

Presque aussitôt Ramuntcho paraissait, la veste jetée sur son épaule, tenant sa chistera sous son bras, ses deux mains occupées à enrouler sur son pantalon blanc sa ceinture bleue autour de sa taille.

— Alors, ménine, je m'en vais. Tu nous rejoins tout à l'heure à la fête, hé ?

— Oui, mon pitchoun, va. Après les vêpres.

Achevant d'ajuster sa ceinture, Ramuntcho enjamba la fenêtre, et courut rejoindre Gracieuse, qu'il trouva en ce moment seule au clayon, parée de ses habits de fête et une grosse cruche enrubannée dans son bras.

— Il me semblait, dit-il, que Minuto était avec toi.

— Il est revenu sur ses pas, expliqua-t-elle, pour aller chercher une autre chistera plus lourde. Il trouvait celle qu'il avait prise trop légère. Il a dit qu'on ne perde pas de temps à l'attendre et qu'il nous rejoindra.

Ils s'éloignèrent côte à côte.

De la fenêtre, la ménine leur lança un geste de maternel salut, suivant d'un œil attendri et doucement ému les deux jeunes silhouettes.

Elle sourit.

Les deux jeunes gens, si pressés tout à l'heure, allaient, maintenant, bien que le galoubet ait sonné là-bas sur la place, d'un pas qui n'avait plus rien de hâté. Ils allaient côte à côte, en silence, un silence qui devait être une conversation intime de leurs cœurs, perdus tous deux dans la même émotion...

— Ah ! certes, murmura Carola dans un doux sourire d'aïeule qui contemple le bonheur de deux êtres chers, il a raison, mon Ramuntcho. C'est bien la plus gentille, la plus aimable, la plus brave, la plus honnête et la plus franche de tout le pays... Voilà, pardî, vieille Carola, le bonheur de tes vieux jours, tout bonnement, que tu vois là, marcher dans l'espérance et dans le soleil...

En ce moment, singulier présage, un petit nuage qui flottait dans la limpidité du ciel passa un instant devant le soleil, faisant tomber son ombre sur cette jolie vision d'amour que la grand'mère contemplait avec des yeux humides de tendresse.

Un superstitieux frisson secoua la vieille Basque penchée à sa fenêtre.

CHAPITRE IV

La place d'Etchobar, où avait lieu la fête, était une esplanade, un peu en contre-bas du village, qui s'arrêtait au bord de la roche par un parapet de brique et qui dominait la vallée. Une partie de cette place était ombragée de pins, sous lesquels se trouvaient la source, le lavoir et des bancs de pierre. L'autre partie de la vaste place était nue. Là, devant un terrain battu, s'élevait le fronton du jeu de pelote. Le soleil cru inondait cette partie inabritée de la place.

C'est là que tout à l'heure, la chaleur un peu tombée, devait se disputer à violents coups de chistera la traditionnelle partie. Elle devait aujourd'hui mettre aux prises deux équipes de choix. La partie promettait d'être rude et belle. Une chèvre en était l'enjeu, et depuis l'avant-veille des paris étaient engagés.

Pour l'instant, les gens d'Etchobar garnissaient les bancs qui étaient sous l'ombre des pins, près de la source où régnait une fraîcheur parfumée de menthes et de lavandes sauvages.

Là, se déroulait en ce moment un spectacle gracieux, de tradition assez courante dans certains coins du pays montagnard, la danse des cruches, à laquelle, d'usage immémorial, il convenait qu'aucune jeune fille ne manque.

Sur un des bancs, Chiquitou, qui, à ses talents de sonneur-menusier-perruquier du village, joignait celui de joueur d'accordéon quasi-officiel, jouait, de concert avec un joueur de galoubet assis à ses côtés, une sorte de jota au rythme étrange, une sorte de Navarraise ancienne, scandée de claquements de mains, tantôt trépidante, endiablée, rapide, tantôt lente, langoureuse et ondulante, changeant brusquement de caractère d'instant en instant.

Tout à tour, sur l'appel rieur de ses compagnes, une des jeunes filles du village devait danser au milieu du cercle cette capricieuse jota, une cruche pleine en équilibre sur sa tête et les mains aux hanches. Malheur à celles qui laissaient choir leur cruche. Les rires et les plaisanteries pleuvaient sur elle. Les cruches cassées, comme les vierges folles de l'Évangile, ne se marieraient pas, sinon avec des vieux qui auraient la tremblote comme elles. Malheur à celles aussi qui trichaient sur le rythme et dont l'espadrille légère se mettait en retard sur la mesure et ne faisait pas franc jeu.

Mais celles qui arrivaient au bout de l'épreuve sans accident et surtout sans avoir mouillé leur foulard ou leur châle étaient récompensées par quelque ruban ou quelque colifichet, par quelque foulard de belle soie ou quelque jolie boucle de châle, parfois par un agneau. Cette fois, une paire de palombes blanches dans une jolie cage d'osier rouge et jaune devait être offerte à la plus légère et la plus habile.

Et c'était chose curieuse et charmante que de contempler, sous la grosse cruche oscillante, la gracieuse ondulation des corps souples et la grâce agile des petites espadrilles alertes, papillons blancs qui voltigeaient, sous le balancement des jupes dans le rythme des hanches.

Mais plus que tout autre fut émouvant à voir le charme de Gracieuse sous sa cruche enrubannée. On eût cru voir sous ces pins attiques et sur ce fond prestigieux de montagnes ensoleillées une délicieuse statuette Béotienne qui se serait animée.

Quand, à la dernière note du galoubet, elle eut cessé sa jota, au milieu des murmures ravis et des louanges, son regard chercha aussitôt celui de Ramuntcho pour lui sourire. C'est pour lui seul qu'elle avait dansé. C'est pour lui seul qu'elle avait voulu plaire.

Elle l'aperçut, adossé au tronc d'un pin, tendant éperdument vers elle son regard si plein d'amour qu'elle sentit son cœur troublé. Elle lui sourit,

heureuse de ce regard qui avait pour elle plus de prix que son succès.

Elle alla poser sa cruche près de la source et alla s'asseoir, un peu à l'écart, sur la margelle du lavoir.

Elle sentait bien qu'il viendrait là, qu'il voulait se rapprocher d'elle.

Il s'en rapprocha en effet, glissant de groupe en groupe, vint se placer derrière elle.

Chiquitou attaqua en ce moment une nouvelle jota et l'attention générale se portait toute sur une nouvelle danseuse, maladroite savait-on, et dont les déconvenues probables captaient préalablement l'intérêt amusé de l'assemblée.

Ils se sentaient ainsi isolés de l'entourage.

— Gachoutcha... murmura-t-il derrière son épaule.

Sa voix, un peu oppressée, avait une intonation ardente et sourde qui vibrerait comme un appel de l'âme. Et c'est aussi dans l'âme de la fillette que vint vibrer cette voix.

Elle tourna vers lui un visage un peu grave et des prunelles dont le bleu limpide semblait en cet instant plus profond, des prunelles pleines de douceur soumise, où flottaient l'émotion et l'attente.

— Gachoutcha... reprit-il de sa voix altérée qui tremblait sur sa lèvre, il faut que je te parle... que je te parle sérieusement... seul à seule... Veux-tu ?

Sur l'azur de son regard, ses paupières eurent un léger battement.

— Oui, Ramuntcho, souffla-t-elle, non moins oppressée.

— Veux-tu aller m'attendre à l'autre fontaine, Gachoutcha ?

— Oui, Ramuntcho.

— Tu descendras par le sentier aux chevrières.

— Oui, Ramuntcho.

— Je t'y rejoins à l'instant, en passant de l'autre côté.

Docile et le cœur tremblant, elle quitta l'esplanade sans être aperçue et s'engagea, sur le flanc du village, dans une courte et étroite rampe à gradins, le sentier des chevrières, qui, derrière les jardins, descendait vers une plate-forme herbeuse adossée à une muraille rocheuse où une source chantait dans une excavation du roc.

On appelait ce lieu la fontaine aux palombes. Des palombes de passage, qui franchissaient les cols, y venaient en effet nicher dans les corniches et les voussures du roc.

Le lieu était aussi joli que le nom, et fréquenté seulement des chevrières, qui y venaient quelquefois conduire leurs chèvres. Les filles y venaient assez rarement emplir leur cruchon. L'endroit était à cette heure désert et, par sa situation même, à l'abri de tous regards.

Gracieuse s'avancait, le cœur en émoi. Comme elle atteignait la plate-forme et se dirigeait vers la fontaine, Ramuntcho apparaissait lui-même presque au même moment par la rampe opposée qui descendait du village. Il s'avança rapidement, puis, devant elle, resta un instant silencieux, le cœur battant à coups précipités qui lui faisaient dans la poitrine l'effet de coups de cloches.

Elle leva les yeux vers lui et lui sourit doucement.

— Tu m'as dit de venir ici, Ramuntcho, dit-elle simplement, et je t'ai obéi. Me voici.

— Gachoutcha... oui... J'ai voulu te voir seul à seule... J'avais, vois-tu, à te dire des choses... des choses enfin dont mon bonheur et ma vie dépendent.

— S'il s'agit vraiment de ton bonheur et de ta vie, Ramuntcho, dit-elle dans un sourire, je ne peux pas, ces choses que tu as à me dire, ne pas les écouter.

— Gachoutcha... comprends-moi.

Les joues un peu roses, elle baissa les yeux.

— Je te comprends, souffla-t-elle dans un murmure.

— Je t'ai dit, Gachoutcha, reprit-il ardemment, qu'il s'agissait de mon bonheur et de ma vie.

Elle leva vers lui ses yeux limpides où tremblait une douce lueur de tendresse.

— Et moi je t'ai répondu, Ramuntcho, que s'il s'agissait de ton bonheur et de ta vie, je t'écouterais... de tout cœur.

— Gachoutcha... tu me permets donc...

— Quoi ?

— De te le dire ?

— Quoi ?

— Que je t'aime... de toutes les forces de mon cœur.

— Je le savais déjà, mon Ramuntcho. Tes yeux me l'ont déjà dit.

— Et toi ?... toi, Gachoutcha ?

— Tu n'as donc jamais regardé les miens ?

— Si, Gachoutcha... si... et j'ai cru y lire mon bonheur.

— Tu ne t'es pas trompé, Ramuntcho. Je t'aime aussi.

— Ma Gachoutcha !

— Oui, ta Gachoutcha, puisque tu le veux. Je suis à toi, Ramuntcho, et ne serai jamais à un autre. Reçois, devant Dieu qui nous écoute, le serment et la foi de Gracieuse Laburu.

— Gachoutcha, je suis ton homme devant Dieu qui nous écoute.

Dans cet échange de foi, leurs mains s'étaient enlacées, non plus des mains qui tremblaient, mais des mains fermes qui s'étaient jointes dans un définitif élan de l'âme. Pour ces deux natures basques, c'était tout, c'était fini, leurs cœurs s'étaient soudés l'un à l'autre pour toujours.

Leurs lèvres se rapprochèrent, dans un long baiser où passait leur âme. Au contact tiède et doux de ces lèvres adorées, en sentant frissonner contre lui ce corps qu'il enlaçait, Ramuntcho se sentit défaillir de bonheur.

Il fut rappelé au sens de la réalité par une formidable bourrade dans les côtes.

Il se retourna d'un bond.

Minuto était devant lui et promenait de son visage à celui de sa sœur ses yeux de charbon mal éteint.

— J'aime ta sœur, Minuto, déclara Ramuntcho, et elle m'aime aussi.

— Eh ! s'exclama Minuto narquoisement, tu ne me l'aurais pas dit, quo, Diou bibant ! je m'en serais douté. Tout cela d'ailleurs, mon Ramuntcho, ne m'apprend rien de nouveau. Je savais tout cela depuis longtemps, va, de ton côté, comme du sien.

Mais, si je ne suis pas surpris... je suis bien heureux tout de même.

Son maigre et rude visage eut un grimacement. Il ouvrit ses bras.

— Embrasse-moi, mon frère.

Les deux hommes s'étreignirent joyeusement, avec une affection rude et sincère.

— Mais, intervint Gracieuse, rose et un peu confuse, comment as-tu pu savoir, Minuto ?...

— Que vous étiez par ici ?... Tiens, la belle question ! Je trouve, en arrivant sur l'esplanade, ta cruche abandonnée auprès de la source et je ne te vois nulle part. Je ne vois pas aussi Ramuntcho. Qu'aurais-tu pensé à ma place ? Ta cruche, petite sœur, t'a trahie, tout simplement. Vous retrouver n'était-il pas sorcier. Et je suis venu, pardi, vous donner ma bénédiction et prendre part à votre bonheur.

Ramuntcho était silencieux, une ombre passait en ce moment sur son front.

— Minuto, dit-il pensivement, je pense que ce bonheur dont tu parles...

— Eh bien ?

— Eh bien, je pense à mama Nénia. A te parler à cœur ouvert, je me demande...

— Bah ! elle n'aime pas ton métier, elle l'a dit. C'est, tu le sais, une femme tout d'une pièce. Mais, nous lui ferons entendre raison. C'est moi qui parlerai pour vous à mama Nénia... Laisse-moi causer de ça avec Ramuntcho, Gachoutcha, et va retrouver ta cruche qui est toute seule et qui finirait par dire du mal de toi aux gens curieux qui remarqueraient sa solitude en ce moment.

— C'est juste, Minuto.

— Va, sœurlette... Tu peux maintenant, pardi, nous embrasser tous les deux, avant de nous quitter. Va. Il vaut mieux qu'on te voie revenir seule à l'esplanade et qu'on nous voie revenir tous les deux, Ramuntcho et moi. Va.

— Minuto, tu es le plus gentil des frères.

— Et toi, Gachoutcha, la plus heureuse des sœurs ?

— Oui, lança-t-elle en s'éloignant, après avoir échangé avec Ramuntcho un long regard d'amour.

Elle prit, pour s'en retourner, le chemin qu'avait pris tout à l'heure Ramuntcho pour descendre, et qui reconduisait à l'esplanade en passant par le village.

Comme elle allait atteindre l'esplanade et qu'elle passait devant le café du village, elle aperçut Guertez, attablé avec des amis devant la porte. Celui-ci en l'apercevant eut un tressaillement.

Depuis quelque temps déjà, il souhaitait une occasion de conversation en tête à tête avec Gachoutcha et cherchait ardemment le moment. Son intention était de profiter du bal d'aujourd'hui, pour lui avouer son amour. L'occasion qui se présentait était meilleure encore. Il eût été maladroit de ne pas en tirer profit. Avant de rejoindre l'esplanade, il lui parlerait. La fillette devait suivre un tronçon de chemin qui n'était environné que de jardins.

Il se hâta donc de payer sa consommation et de prendre congé de ses amis un peu surpris de ce brusque départ, prétextant un rendez-vous qu'il avait oublié et affectant un air discret qui provoqua quelques sourires entendus. Ayant rajusté sa

cravate et tiré les plis de son veston, il s'éloigna en hâtant le pas.

Comme Gracieuse passait devant le jardin isolé de Chiquitou, elle entendit un pas derrière elle et l'appel de son nom.

Elle se retourna.

— C'est toi, Guertez. Tu reviens à la fête, peut-être ?

— Oui, Gachoutcha, je reviens avec toi à la fête, si tu veux toutefois de ma compagnie. Mais, j'aurais d'abord à te parler. Je t'ai aperçue passant devant le café et j'ai aussitôt tout quitté pour te rejoindre.

— C'est donc important, ce que tu as à me dire ?

— Très important, Gachoutcha. Aussi, je te serais reconnaissant du fond du cœur de m'accorder un instant.

Gracieuse remarqua avec une surprise mêlée de gêne son regard ardent et son émotion. Comprenant « la chose importante » dont il allait être question, elle prit le parti le plus net. Celui de recevoir la déclaration du prétendant et de lui répondre loyalement pour couper court à toute poursuite nouvelle.

— Ecoute, Gachoutcha, implora le colporteur d'une voix assourdie de passion, tu n'as pas été sans remarquer, j'espère, avec quelle assiduité j'ai recherché les occasions de me rapprocher de toi ? Tu ne peux être, Gachoutcha, sans en avoir deviné la cause ? Tu as dû comprendre les raisons qui m'attiraient vers toi.

— Oui, Guertez, je les ai comprises.

— Ah ?...

— Je sais, Guertez, que tu... me recherches.

— Oui, ardemment, de tout mon cœur. Je t'aime, Gachoutcha, et crois pouvoir te le dire, en brave et honnête homme que je suis. Tu sais, Gachoutcha, que je gagne bien ma vie et peux faire à une femme de chez nous une existence... enviable. La femme de Guertez sera un jour une bourgeoise. Voilà le sort que je t'offre, Gachoutcha, si tu veux consentir. Ta mère, qui est une femme de bon sens, ne me voit pas d'un mauvais œil et, sans prétention aucune, je crois que le mari que je t'offre est un mari sortable. Daigne l'accepter, Gachoutcha, et tu feras mon bonheur.

— Je te suis reconnaissante, Guertez, répondit avec douceur Gracieuse, de l'offre que tu veux me faire...

La figure du colporteur s'irradia.

— Bien des filles d'ici, reprit-elle, seraient heureuses, crois-le, de trouver un mari comme toi, et moi-même, Guertez, je serais peut-être de leur avis, si mon cœur était libre.

Le visage de Guertez pâlit affreusement.

— Si ton cœur était libre, dis-tu ?... s'écria-t-il en bégayant. Ton cœur... ton cœur n'est donc pas libre ?... Tu aimes quelqu'un, Gachoutcha ? Tu aimes quelqu'un ?

— Oui, Guertez.

— Infantillage, cela ! Infantillage !

— Non, Guertez. Tu m'as fait un aveu dont une autre serait fière sans doute. Je te dois en retour une réponse loyale. J'aime et j'ai donné mon cœur et ma foi.

— Gachoutcha !

— Je ne m'appartiens plus, Guertez. Quelque

ch agrin que puisse te faire ma réponse, considère-la comme définitive, et ne cherche plus à exercer une pression sur ma mère. »

— Mais tu ne peux, Gachoutcha... tu ne peux m'enlever l'espoir ! Cet espoir, Gachoutcha, survivra malgré tout !

— Il serait vain, Guertez, affirma avec une douceur ferme la fillette, Gracieuse Laburu, vois-tu, est de celles qui ne donnent leur cœur qu'une fois et ne se reprennent jamais.

Elle s'éloigna, laissant derrière elle Guertez livide.

— Elle aime quelqu'un !... mâcha-t-il entre ses dents serrées. Ah ! pardieu ! je saurai bien qui !

La douleur faisait ses joues blêmes, et la colère faisait ses yeux rouges.

CHAPITRE V

Lorsque Ramuntcho et Minuto regagnèrent la place du fronton le soleil était déjà moins ardent et l'ombre des grands pins commençait à s'allonger sur l'esplanade.

Le galoubet venait de faire entendre son appel stridulant pour la partie de pelote.

Guertez débarrassé de son veston et de son faux col, en chemise molle et ses belles chaussures jaunes remplacées par de souples espadrilles blanches, débouchait en ce moment sur l'esplanade, qu'il traversa pour aller prendre sa place dans son équipe de jeu. Vigoureux, agile et bien découplé, bien que légèrement empâté peut-être par la bonne vie, malgré ses vingt-six ans à peine, il était un des plus habiles et des plus résistants joueurs, acharné au gain de la partie, et le chef d'une des équipes. C'était un adroit, robuste et redoutable meneur de coups.

Sachant ses adversaires quelque peu handicapés dans l'effort à fournir, par la randonnée de la veille et de la nuit, il avait fortement parié sur sa chance. Escomptant le probable harcèlement de l'équipe adverse, il se proposait de leur mener la partie dure et de les épuiser au train.

Mais cette « affaire », où il avait engagé de l'argent, était en ce moment assez loin dans sa pensée, autre chose maintenant le hantait et l'obsédait.

Son premier regard, en arrivant sur l'esplanade, fut pour y chercher Gracieuse.

Il l'aperçut, assise, avec quelques compagnes, sur un banc où s'étendait l'ombre des arbres. Jamais, non, jamais, la Gachoutcha ne lui avait paru si ardemment désirable qu'en la retrouvant, après cette conversation douloureuse, après cet aveu qui l'avait laissé meurtri et désespéré, coquette et souriante, à l'ombre de ces pins, avec cette petite coulée de soleil qui descendait des

branches sur son charmant foulard bleu et son joli visage tout rose, plus joli et plus rose encore du bonheur intime qui l'irradiait et qui faisait de ses grands yeux limpides deux larges gouttes d'azur céleste où transparaissait le paradis.

Et tout cela... oui, tout cela était pour un autre !

Ses paupières eurent un léger battement nerveux sous ses sourcils crispés et, entre ses lèvres qui tremblaient, sa respiration se fit un peu rauque et sifflante.

Cet autre ?... Cet autre, qui était-ce ?

Il fit un effort énorme pour se dominer, pour refouler tout ce qui bouillonnait en lui.

La rage au cœur et le sourire aux lèvres, il alla rejoindre son équipe, serra des mains à la ronde, affectant une gaieté désinvolte et bruyante, puis assujétit solidement sa chistera autour de son poignet.

Ah ! certes, oui, il se sentait d'humeur à mener la partie dure à ses adversaires !... Un soupir énorme qui vint gonfler sa poitrine s'évada lentement entre ses dents serrées en un long sifflement étouffé et rauque.

— Salut ! Salut ! dit-il avec un exubérant épanchement à Ramuntcho, qui était de l'équipe adverse, en lui tendant sa main libre. Eh bien ? Te sens-tu en état de tenir le coup ?

— Je ferai de mon mieux, Guertez.

— Malgré ta course de cette nuit, à travers les pruneaux des carabiniers ?

— Malgré tout, lança avec un jovial déti l'heureux fiancé de Gracieuse. Je me sens d'aplomb.

— Ah ! tant mieux !... tant mieux ! car la partie sera disputée, je te préviens.

Gracieuse, de son banc, observait les deux hommes, une inquiétude dans le regard.

Minuto, qui était un des équipiers de Ramuntcho, et qui, en ce moment, à quelques pas de là, un genou à terre, assurait un lacet d'une espadrille, la tête penchée, observait aussi Guertez en dessous.

Il observait de son œil noir et aigu les joues un peu pâles et la gaité nerveuse et affectée du soupirant de Gracieuse. Avait-il eu vent de quelque chose ? Cette pâleur terreuse et cette gaité forcée ne lui disaient rien qui vaille.

Peut-être était-ce une simple idée qu'il se faisait, mais, à tout hasard, il se promettait de ne pas le perdre de vue, ni dans la partie, ni ailleurs. Avec un homme comme Guertez, les coups sournois et les « accidents » étaient à redouter.

En ce moment, Ramuntcho, quittant Guertez, se débarrassait de sa veste entre les mains de Gracieuse qui s'était levée, un peu rose sous les coups d'œil et les sourires de ses compagnes, et s'était avancée pour la recevoir.

Guertez, qui rectifiait le nœud d'une lanterne de sa chistera eut, à cette vue, un soudain et violent tressaillement et s'immobilisa dans son opération. Ses dents se serrèrent à se casser et ses yeux s'injectèrent.

Ce simple geste qui venait de se produire là, aux yeux de tous, avait une importance locale qui ne pouvait en ce pays échapper à personne. Tenir ainsi en public les effets d'un garçon, c'était une chose que l'usage consacrait comme un rite, comme un symbole. Une jeune fille, dans une fête ou une partie de pelote, ne gardait ainsi, devant les yeux

de tous, que les effets de son « promis » et de nul autre.

C'était là une façon d'afficher en public des fiançailles.

Blême, Guertez sentit une morsure au cœur.

Il le connaissait, maintenant, celui à qui Gachoutcha s'était donnée.

— Imbécile ! se murmura-t-il, en suivant d'un regard embrasé son rival qui venait de rejoindre le frère de Gracieuse devant le fronton, j'aurais dû m'en douter !... J'aurais dû m'en douter !... C'est, pardi, avec lui qu'elle a échangé sa parole !...

Et c'était donc pour ce rôdeur de montagne, pour ce porte-sac, pour ce gibier à douaniers, qu'elle le dédaignait !... Les tempes humides, la gorge serrée à étouffer et les mains tremblantes, il acheva de nouer fiévreusement la lanière de sa chistera. Le dépit faisait monter à son cerveau une bouffée de folie.

— Cette union n'est pas encore accomplie !... hâcha-t-il entre ses mâchoires trémulantes, en prenant avec son équipe position devant le fronton.

En ce moment, le galoubet sonna de nouveau.

Le multiple Chiquitou, qui emplissait, outre ses autres fonctions, celles de directeur, arbitre, juge et crieur, au fronton d'Etchobar, donna l'essor à la partie. La balle claqua contre la haute muraille et, dès cet instant, ne cessa plus de claquer, rebondissant du fronton pour revenir y claquer encore, décrivant sans trêve ni merci ses violentes trajectoires du mur aux chisteras d'osier et des chisteras au mur, avec une puissance de coups et de vol qui ne voulait pas faiblir. Les bonds souples des sveltes silhouettes usclées, ceinturées de rouge ou de bleu, les détentes vigoureuses des bras, les « han ! » des joueurs, bandant leurs forces et leur résistante énergie, les impétueux élans et les claquements secs de la balle aplatie contre le fronton, aussitôt reprise au vol gracieusement dans la courbe de la chistera et reportant violemment dans une nouvelle détente des muscles, tout cela s'opérait dans le silence avidement attentif qui entourait les joueurs.

La partie s'annonçait nerveuse. Malgré les fatigues de la veille et la nuit blanche qui pouvaient peser sur les ceintures bleues de l'équipe de Ramuntcho, on sentait que nul n'entendait faiblir et tiendrait là jusqu'à l'écroulement définitif.

Cependant, au grand étonnement de Minuto, les coups de Guertez, qui tenait l'arrière avec Ramuntcho, mollissaient légèrement. Le colporteur, dans ses renvois de moins en moins puissants, perdait peu à peu du terrain et finit par se faire refouler progressivement, d'une façon qui surprenait ceux qui connaissaient la ténacité et la puissance habile du joueur.

Il était en ce moment à quelque six à huit pas en arrière de Ramuntcho et légèrement sur sa droite.

Tout à coup, la balle qu'il venait de cueillir en virant, lancée cette fois avec une soudaine recrudescence de vigueur, dévia légèrement de la direction du fronton.

Ramuntcho, qui, par bonheur, tournait à cette seconde les yeux vers Guertez, vit à temps partir

le coup et n'eut que le temps, dans un reflexe rapide, de garer sa tête.

La dangereuse balle de caoutchouc plein, que la longue chistera recourbée lance avec une violence de catapulte, siffla à son oreille, passant à un demi-pouce à peine de sa tempe.

N'eût été l'instinctif écart de sa tête, elle l'éten-dait net sur le sol.

Un cri s'évada de la gorge de Gracieuse, un cri qui fit tressaillir le cœur des deux hommes d'une façon singulièrement différente. Il vint faire frissonner doucement celui de Ramuntcho, il vint égratigner la plaie ulcérée de celui de Guertez.

La balle, qui était allée heurter, à côté du haut tabouret où siégeait l'officiel Chiquitou, un petit tableau d'ardoise placé au haut d'un poteau et où l'on inscrivait avec un bout de craie les points de chaque équipe pendant la partie, en avait fait voler un angle en éclats.

— Tu m'étonnes, Guertez ! constata en souriant Ramuntcho. Voilà un coup de novice... Tu as d'ordinaire le poignet un peu plus sûr que ça !

— Excuse-moi, fit entendre Guertez d'une voix qui passa en sifflant un peu entre ses dents serrées. Cette fois, j'ai été en effet... maladroit.

Cette phrase hachée était enveloppée d'une ambiguïté féroce, que le ton faisait ressortir plus encore.

Ramuntcho s'étonna.

— Méfie-toi... lui souffla à l'oreille Minuto, qui n'avait cessé d'observer pendant la partie le colporteur.

Il avait flairé sa manœuvre, et venait de se rapprocher des deux hommes, sa chistera déjà dénouée et prêt à toute éventualité ! Il connaissait son Guertez.

Ramuntcho commençait aussi à comprendre. Les yeux incandescents du colporteur où luisait une flamme haineuse, sa pâleur terreuse et la trémulation nerveuse de sa mâchoire contractée avaient leur éloquence. Il se rappelait que Guertez, depuis quelques mois déjà, tournait d'une façon visible autour de Gachoutcha.

Ce dernier le dévisageait.

— Excuse-moi, répéta-t-il sur un ton qui vibra insolemment sur sa lèvre frémissante, excuse-moi... si tu as eu peur.

— Peur ?... dit Ramuntcho, devenant lui aussi un peu pâle. Sache, Guertez, que je n'ai pas plus peur des balles des carabiniers que de tes balles à toi.

— Pourtant, persifla le colporteur, je constate, Ramuntcho, que tu as les joues blanches.

— Peut-être... Mais, je t'assure, Guertez, qu'en ce moment surtout, ce n'est pas de peur.

L'autre eut un insultant sourire de coin.

— Où veux-tu en venir ? demanda Ramuntcho en fixant son homme dans les yeux.

— A ce que tu voudras ! marleta Guertez en le fixant aussi dans les prunelles d'une façon significative.

Les deux hommes parlaient d'une façon lente et posée, ce qui est chez l'ardente race des Basques un assez mauvais symptôme, le ton des mots définitifs. Ils avaient arraché de leur poignet leur chistera et s'avançaient lentement l'un vers l'autre.

Leurs compagnons, chose assez rare pourtant en pareille circonstance, où la libre volonté de chacun est respectée, s'interposèrent. Le lieu n'était pas choisi pour vider une querelle.

Ils le comprirent.

— Je suis ton homme, Ramuntcho, lui lança Guertez, à travers le groupe qui les séparait. Dès ce moment, prends ton maquila avec toi. J'aurai le mien.

— Je suis ton homme, Guertez, répondit Ramuntcho d'une voix calme et ferme. J'aurai également le maquila.

Guertez, blâmé par son entourage, abandonna la partie, où le remplaça un coéquipier, et s'éloigna en jetant à son rival un dernier regard.

— A bientôt ! lui lança-t-il entre ses dents.

— A bientôt ! lui affirma d'une voix nette Ramuntcho en reprenant sa chistera.

En quittant l'esplanade, Guertez alla reprendre sa vêtue élégante, puis alla, sombre et songeur, s'asseoir isolément devant le café. Il vida d'un coup un verre d'armagnac, puis, le menton sur sa poitrine, resta quelques instants pensif devant son verre vide, sentant peu à peu s'apaiser tout ce qui bouillonnait en lui et essayant de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Certes, le choc qu'il avait reçu de Gracieuse lui avait été dur, très dur. Ses affaires amoureuses allaient mal, très mal, mais, tenace dans ses idées et dans ses sentiments, il ne désespérait pas. Il n'était pas homme à désespérer, à lâcher prise. Eh ! que diable ! on ne lâche pas le manche après la cognée !

Gracieuse en aimait un autre ?... Elle le lui avait dit. Elle le croyait. Elle était sincère. Elle l'imaginait... Bah ! on sait ; n'est-ce pas, ce que vaut une idée de femme ? Quand on sait s'y prendre avec elles, on en vient à bout... on en vient à bout...

— Garigou ! cria-t-il au cafetier, un autre armagnac !

Oui, certes, on en vient à bout, que diable ! Et puis...

Il vida ce second verre d'un coup de gosier et reprit, l'esprit plus vif, le cours de ses pensées.

Et puis... n'avait-il pas pour lui mama Nénia, qui le voyait d'un œil favorable ? d'un œil particulièrement favorable ? qui avait le souci de l'établissement de sa fille et ne serait pas fâchée de lui donner un mari comme lui ?... Mama Nénia c'était un atout, ça, un atout dont il fallait savoir se servir. Entre sa mère et lui, Gracieuse finirait bien par voir où était son intérêt. Ses folles idées, pardieu, pour tant qu'elles soient accrochées dans son cerveau de fillette, ne pourraient tenir longtemps devant des raisonnements patients et habiles... On verrait... On verrait...

Quant à ce Ramuntcho !...

Il eut un soubresaut et ses poings se serrèrent nerveusement.

— Garigou !... Un armagnac !

Quant à ce Ramuntcho...

Il vida, cette fois, lentement son verre, dans une coulée pensive, une leur mauvaise dans les prunelles.

On verrait... On verrait...

Pour l'instant, il fallait penser à mama Nénia.

C'est elle qu'il s'agissait de manœuvrer.

Il consulta à son poignet une superbe montre en or plaqué qu'il portait en bracelet.

C'était l'heure de la sortie des vêpres.

Il quitta le café et se dirigea vers la terrasse de l'église.

CHAPITRE VI

Devant le fronton, après le départ de Guertez, la partie avait repris, non moins animée, malgré l'incident qui l'avait un instant troublée. En ce moment, elle battait son plein, dans l'enthousiasme général, dans les applaudissements secs de la balle, le bourdonnement tumultueux de la foule qui commentait avec véhémence les coups, et la lumière encore ardente du soleil bientôt déclinant où évoluaient dans des rayons qui commençaient à se dorer, vives et souples, les vigoureuses silhouettes blanches ceinturées de rouge ou de bleu, qui bondissaient, tournaient, se ramassaient, se détendaient, sans trêve ni merci, nerveuses, bandées dans le maximum d'énergie et d'adresse.

Ramuntcho, exalté par son amoureux bonheur, exalté surtout par le joli regard bleu qui ne le quittait pas, les nerfs parfaitement calmes malgré la provocation dont il avait été tout à l'heure l'objet, n'avait jamais déployé une aussi inlassable endurance ni un tel brio.

Gracieuse, du banc où elle était assise, ne le quittait pas des yeux, environnée des regards malicieux de ses compagnes qui souriaient discrètement entre elles du tendre secret qu'elles voyaient s'épanouir dans ses prunelles ; et ce secret, qui ne se révélait encore en somme que par une veste de gars posée sur ses genoux, avait certes les sympathies de tous et de toutes.

On les aimait tous deux.

Soudain, comme, entre deux coups de chistera, les deux amoureux échangeaient un rapide regard et que Gracieuse revigorait de son encourageant sourire Ramuntcho qui donnait les derniers efforts, la fillette sentit une main nerveuse et sèche secouer son épaule.

Elle tourna la tête et aperçut, tout près du sien, le visage de mama Nénia.

Son visage dur semblait en ce moment durci encore. Une colère silencieuse, froide, concentrée, mettait sur ses joues brunâtres une couche laiteuse.

Sans un mot, significative et péremptoire, elle arracha des mains de Gracieuse la veste de Ramuntcho et, la lançant à terre d'un geste d'outrageant mépris, elle saisit rudement sa fille par la main et l'entraîna, suivie de tous les regards de l'assemblée et de ses chuchotements de surprise.

Les joueurs eux-mêmes s'immobilisèrent, péniblement saisis.

Blême de honte et de douleur, Ramuntcho chancela sous l'outrage. Arrachant sa chistera de son poignet, il alla, égaré, d'un pas presque titubant, s'adosser au tronc d'un arbre, érasé, la tête sur sa poitrine, faisant un effort surhumain pour refouler les deux grosses larmes qui brûlaient ses paupières.

Aussitôt entouré, toutes les mains se tendirent vers lui dans un élan spontané. Un bras affectueux entourait ses épaules. Il leva les yeux et reconnut, près du sien, le rude visage ému de Minuto...

Cependant, rentrée au logis, Gracieuse, s'arrachant aux inutiles paroles de sa mère, fermée dans une sorte de désespoir farouche, avait été réfugiée son chagrin immense dans la solitude du jardin sur lequel le jour déjà déclinait.

Là, dans ce jardin tutélaire et familial, qui avait été souvent le confident des plus intimes pensées de son cœur, elle alla s'asseoir sous un berceau de vigne vierge, sur un vieux banc de bois. Devant elle, les vallées, dans la lueur déclinante du jour, commençaient à prendre leur teinte violacée du soir et derrière l'immense horizon montagneux le ciel prenait les premières lueurs du couchant, donnant déjà aux glaciers un incertain reflet métallique d'une couleur un peu cuivrée. La nuit allait bientôt venir.

Dans cet immense calme sérénal et ce prodigieux silence, Gracieuse restait perdue dans ses douloureuses pensées.

Soudain, le bruit léger d'un froissement de feuilles, tout près d'elle, lui fit tourner la tête. Quelqu'un venait de s'approcher. Elle tressaillit en reconnaissant Guertez.

Lorsque Gracieuse et mama Nénia, en quittant l'esplanade, avaient regagné leur logis, il s'était glissé sur leurs pas, était entré peu après et, avec le consentement de Nénia, était venu rejoindre Gachoutcha dans ce jardin.

Ah ! non, certes, le colporteur n'était pas de ceux qui lâchent le manche après la cognée et qui abandonnent un espoir.

— Gachoutcha !... implora-t-il d'une voix assourdie et oppressée, malgré ce que tu m'as dit aujourd'hui... et que je ne peux pas, que je ne veux pas croire définitif... malgré ce que tu m'as... objecté... quand je t'ai parlé du fond du cœur de mes projets les plus chers... malgré que tu m'aies tout à l'heure repoussé... malgré ce que tu as pu me faire si cruellement entendre... malgré ce qui m'a déchiré si douloureusement le cœur... malgré tout enfin, il faut... il faut absolument, Gachoutcha, que je te parle.

Détournant de lui son regard vers le lointain, elle garda le silence. Se hâtant de prendre ce silence pour une sorte d'acquiescement, il prit place sur le banc où elle était assise.

— Gachoutcha !... reprit-il avec une émotion vibrante qui faisait trembler sa voix, il faut... il faut, à mon tour, que je te fasse entendre tout ce que, dans les premiers instants de saisissement, je n'ai pu, à ce moment-là, te faire entendre... tout ce qu'il faut, enfin, que je te dise... écoute... écoute...

Il prit la pochette de soie qui débordait élargement de la poche de son veston, en tamponna ses tempes moites et reprit, oppressé et ardent :

— Je t'ai parlé tout à l'heure d'une façon... d'une façon... insuffisante, incomplète... oui, c'est bien cela... incomplète. Je ne t'ai parlé qu'en amoureux... je ne t'ai parlé, et cela se comprend et s'excuse, qu'en homme dont tu fais battre le cœur un peu trop fort et dont tu brouilles un peu la pensée quand il est devant toi...

Sa voix trémulante avait les sons flatueux de l'accordéon de Chiquitou.

— ... Eh bien, je veux te parler... en ami, maintenant... Oui, Gachoutcha, en ami, soucieux, comme je veux l'être, de toi-même. Ah ! ce serait ne pas t'aimer comme tu dois l'être que de ne t'aimer que pour moi, pour ton charme, pour la passion que tu m'inspires... tu dois être aimée pour toi... C'est ton bonheur, Gachoutcha, ton bonheur surtout qui m'occupe, qui me guide, qui me pousse en ce moment à venir te parler, te convaincre... Gachoutcha ! que ferais-tu... que ferais-tu, malheureuse, si tu écoutais... un penchant... un simple penchant, ne dis pas non... un simple penchant qui t'entraîne d'une façon un peu irrésistible... qui t'entraîne où tu regretterais bientôt de t'être laissée aller...

Son tenace et subtil bagout de colporteur qui veut empaumer le client se donnait essor, se faisait insinuant et bonasse. Eh ! pardi, oui, c'était pour elle, pour elle seule qu'il parlait, pour elle dont il ne voulait que le bien. Il ne voulait pas lui laisser commettre, les yeux fermés, un coup de tête inconsidéré qu'elle ne tarderait pas à regretter dès qu'elle aurait ouvert ses jolis yeux.

— Oui, c'est de ton avenir, c'est de toute ta vie, Gachoutcha, qu'il est question ici... Comprends donc mon intense émotion et... réfléchis, Gachoutcha, réfléchis...

Immobile, le regard rivé au lointain, Gracieuse restait perdue dans sa contemplative détresse. La tête vide et les tempes fiévreuses, elle écoutait sangloter son âme.

— ... Je n'ai parlé qu'à ton cœur... à ton cœur, qu'on avait peut-être su enjôler, qu'on a trompé par de jolies phrases hypocrites... Je connais l'oiseau... Il sait y faire avec ses airs doucereux et attendris, pour capter l'amitié et la confiance de quelqu'un... Ah ! oui, je connais l'oiseau !...

Un souffle rageur crissa entre ses dents serrées par contradiction haineuse de ses mâchoires. Il se domina, desserra ses poings crispés et tirailla son faux col qui l'étouffait.

— Eh bien, je veux parler à ta raison ; je ne veux pas te tromper, moi ; je ne veux pas t'aimer en égoïste... comme... comme l'autre... J'ai une nature plus droite, moi, franche comme l'or... et je t'aime, moi, comme un honnête et brave garçon qui ne veut que ton bonheur... tandis que l'autre... l'autre traîneur de cols...

D'un geste méprisant, il lui désigna devant eux les immensités farouchement solitaires, les grands espaces sur lesquels comme un grand voile bleu allait tomber la nuit, et les hautes crêtes blanches sur lesquelles s'attardaient encore les dernières clartés du jour.

— Regarde ce qui est devant nous, et dis-moi ce

que tu en penses, hé ? Songe combien, partout par là, la vie est peu sûre... comme c'est gai... Est-ce une existence pour une femme, que d'avoir pour homme un rôdeur de montagnes, qui va, évitant les regards, comme un bandit, dans ces espaces sauvages ?... Un homme !... Est-ce un homme d'ailleurs, celui qui se plaît à un tel métier ? Allons donc !... Dis-le !... Es-tu faite, toi si fine, pour un de ces êtres méprisables ?... Ah ! la belle espèce, qui boit, comme des bêtes, aux sources et aux torrents ! qui mange le bout de pain dur qui traîne dans un sac, couché sur un quartier de roche ! qui vivent, l'œil en alerte sans cesse, et qui escaladent les crêtes ou descendent dans les crevasses pour éviter qu'on les prenne ou qu'on les tue !... Ah ! les hommes des cimes et des clairs de lune !... Dignes compagnons des isards et des oiseaux de passage ! Tout ça, Gachoutcha, c'est du gibier à carabines, et rien de plus !...

Un petit rire sifflant stridula entre ses lèvres.

— Du gibier à carabine ! je te dis... et qui vend sa peau pour pas cher, encore ! Mais pour plus qu'elle ne vaut, en vérité... Balaie ça de ta pensée, Gachoutcha, et songe au positif... au positif... au sonnante et au palpable... Avec moi...

Il se fit insinuant, se prit à parler d'une voix adoucie et enveloppante.

— Avec moi, c'est la vie nette, dorée, tranquille. C'est la considération et les sous... Tout ce que tu peux désirer et même plus encore, Gachoutcha ! Mon métier est bon, à moi. Tout est réglé et tombe d'aplomb... sans effort. Le cent pour cent, et même davantage, quand on est roublard et qu'on sait dorer un peu la pilule au client... Je tire du bas de laine des bonnes femmes de quoi bâtir des maisons... Et je ne risque pas sottement ma peau, moi... Avec moi, Gachoutcha, si tu voulais... Je n'aurais pas besoin, moi, de trimer comme un hère sous les coups de carabine pour te gagner la soupe. Chacun de tes caprices ne me coûterait pas cher, va... une petite augmentation de prix et tu serais servie... Réfléchis à cela... Réfléchis, puisque, pardi, nous parlons raison...

Elle se taisait.

— Enfin, Gachoutcha, reprit-il ardemment, réfléchis... Avec moi tu peux être fortunée. Je te ferai une existence de dame. Avec moi, c'est les bas de soie... avec l'autre pauvre misérable, c'est les pieds nus.

Elle restait toujours silencieuse, le regard perdu sur les grands et beaux horizons.

Il se pencha vers elle.

— Tu ne me dis rien, Gachoutcha ? insista-t-il d'une voix sourde. Tu ne veux pas répondre ?... Enfin... enfin... dis-moi un mot...

Elle tourna légèrement la tête, faisant virer lentement de son côté ses grands yeux bleus emplis de crépuscule où se reflétaient les magiques lueurs du couchant qui incendiaient au loin les crêtes et qui faisaient glisser dans les cols une coulée de cuivre en fusion.

— Va-t'en, dit-elle doucement.

Guertez se dressa, blémissant. Il parvint cependant à dominer son vertige. Un sourire, qui s'efforçait d'être doux, vint nerveusement crispier le coin de sa bouche.

— Tu changeras d'avis, Gachoutcha, bégaya-t-

il sourdement. Tu... tu changeras d'avis, j'en suis sûr... j'en suis sûr.

— Ah ! comme tu ne peux lire dans mon âme, Guertez ! murmura Gracieuse entre ses lèvres, en ramenant son regard vers l'horizon.

Guertez sentit en son cœur comme des millions d'aiguilles. Il resta un instant immobile, la considérant d'un regard vacillant. Elle semblait de nouveau enfermée en elle, ignorer sa présence. Il gardait sur ses lèvres crispées son grimaçant sourire.

— Si, tu réfléchiras, Gachoutcha... exhala-t-il d'une voix blanche, tu réfléchiras...

Gracieuse, figée dans son immobilité, semblait une statue, une statue douloureuse et pensive.

Il la considéra quelques secondes, avec, sur ses lèvres, sa crispation de plus en plus accentuée, puis, devant son persistant silence, il s'éloigna lentement, d'un pas mal assuré.

— Tu réfléchiras... tu réfléchiras... Tu verras, Gachoutcha... tu changeras d'avis... tu ne peux pas... tu ne peux pas ne pas changer d'avis.

C'était aussi l'avis de mama Nénia, qu'il était allé saluer avant de quitter la demeure et qui l'accompagna jusqu'au clayon du jardin.

Comme ils échangeaient quelques mots à ce sujet sur le bord de la route, une silhouette maigre et souple se précisa à une dizaine de pas d'eux dans le crépuscule, cette silhouette se dirigeait dans leur direction.

Elle s'arrêta devant le clayon.

C'était Minuto, qui rentrait au logis.

L'abord du frère de Gracieuse sembla assez froid.

— Salut, Minuto, exprima Guertez d'une voix qui sonnait doucement cordiale.

— Salut.

Mama Nénia, si rude soit-elle, sembla un peu troublée par le visage assez grave et quelque peu durci de son fils. Selon l'usage basque, dans une maison où le père n'est plus, le fils devient un peu une sorte de chef de famille.

Guertez n'eut garde de ne pas accrocher aussi son désespoir à ce soutien.

— Je suis heureux de te voir, Minuto, formula-t-il dans un chaleureux élan, je suis très heureux de te voir. Je parlais précisément avec ta mère... de Gracieuse... de son établissement... de certaines choses...

— C'est une affaire, Guertez, interrompit Minuto, dont j'ai à causer seul avec ma mère.

— Ah !... très bien... très bien... Alors, je vous laisse... je vous laisse causer. Allons, salut... salut...

Il s'éloigna et se perdit dans la nuit naissante.

CHAPITRE VII

Guertez s'éloignait de la demeure de Gracieuse, désemparé, meurtri, l'agonie dans l'âme.

Les dernières paroles échangées, avant l'arrivée de Minuto, avec mama Nénia avaient bien, un court instant, revigoré en lui un espoir qui ne voulait pas consentir à mourir, mais dès qu'il se retrouva seul avec lui-même, seul avec ses pensées et ses impressions, il se sentit saisi par une détresse qui serrait ses poumons et lacérait ses nerfs à le faire gémir.

Les mâchoires contractées et les poings serrés dans ses poches, il allait au hasard, sans but, dans la nuit qui était maintenant complètement descendue sur le village.

Il revoyait devant ses yeux, obsédant, le pâle visage de Gracieuse, tel qu'il l'avait vu tout à l'heure dans le crépuscule du jardin, avec ce douloureux regard perdu au vague lointain et qui ne semblait rien voir, que ce qui était en son âme, ce beau regard où habitait un chagrin qui avait des racines profondes dans son être, un chagrin dont la cause le torturait jusqu'à le faire crier.

Il évoquait cette attitude repliée, qui semblait farouchement close à tout ce qui n'était pas son amour. Ah ! certes, il eût préféré une crise de gros chagrin nerveusement tumultueux, avec des sanglots et des cris, une de ces crises d'enfant contrarié, dont la véhémence même épuise le fond et déforme la cause, qui se plie aux consolations habiles et patientes et finit par s'apaiser et s'endormir sur l'épaule qui sait s'offrir au bon moment. Oui, cela eût été préférable, il le sentait bien, à ce chagrin figé qui restait adhérent à son être meurtri.

Elle aimait. Il la sentait perdue pour lui. Elle était à son rival, elle était bien à son rival, elle était toute à son rival.

Ah ! tant que cet homme existerait entre elle et lui !...

Une haineuse bouffée de rage s'engouffra dans son cerveau, envahit tout son être, le souleva.

— Ah ! celui-là !... celui-là !...

Dans l'ombre où il marchait, de petits cercles rouges se prirent à flotter devant ses prunelles.

— Celui-là !

Il aspira longuement l'air de la nuit et essuya ses tempes moites, essaya de se calmer.

En ce moment, il passait précisément devant la maison de Ramuntcho.

Il s'arrêta soudain.

Cloué sur la route, où venait de s'immobiliser sa silencieuse espadrille, il resta le cou tendu. Et devant ses yeux soudain fixes, les petits ronds rouges se remirent à danser.

La fenêtre, séparée de la route par une mince bande de jardin, était grande ouverte, et la salle était éclairée par une lampe posée sur la table où Ramuntcho était assis en face de sa grand'mère Carola.

La clarté de cette lampe éclairait dans son rayon de lumière le vieux visage douloureusement affecté de l'aïeule et le visage ravagé de chagrin du petit-fils. Celui-ci, qui avait repoussé son assiette intacte, restait immobile, les coudes sur la table et les tempes dans ses poings, fixant de ses yeux agrandis de tristesse la lueur de la lampe. Ménine Carola le contemplait longuement d'un regard tendrement apitoyé.

Leurs paroles à tous deux traversaient le silence du jardin et venaient jusqu'à Guertez immobile près de la palissade.

— Ne te déssole pas, mon Ramun, ne te déssole pas ainsi, implorait la voix de l'aïeule. Ne te fais pas le cœur si gros, puisque tu sais que Gachoutcha t'aime...

Un frisson glacé traversa les chairs brûlantes de Guertez. Ses dents craquèrent dans la contraction de ses mâchoires qui étouffèrent une sorte de râle.

La voix consolante de ménine Carola reprenait enveloppante et doucement maternelle :

— C'est le principal cela, mon pitchounet. Tu as son cœur.

— Certes, oui, ménine, et c'est ce qui me console dans ma peine. J'ai son cœur. Elle me l'a donné.

Guertez essuya son front ruisselant. Ces mots entraient en lui comme des échardes atrocement cuisantes. D'un coup de doigt nerveux, il fit sauter le bouton de son faux-col qui l'étouffait.

— Tu vois bien, reprenait la vieille, tu vois bien. Elle t'aime, notre jolie Gachoutcha, et c'est quelque chose, cela, quelque chose qui compte.

— Ah ! certes ! sans cela...

— Oui... oui... je sais, ta peine est grande, mon tout petit. Mais enfin, malgré cette peine, c'est quelque chose, vois-tu, c'est quelque chose qui, si on y regarde bien, contient tout, mon Ramun, même... même l'espérance.

— L'espérance ?... s'écria amèrement Ramuntcho. L'espérance, dis-tu ?... Ah ! ménine !... Quelle espérance peut-il, à présent, me rester, après cet outrage public ?

— Oui... elle nous a outragés, c'est bien vrai... bien vilainement...

Ménine Carola secoua lentement, pensivement, ses bandeaux blancs.

— C'est à n'y rien comprendre, dit-elle. Je crois, décidément, que le soleil a dû lui traverser le foulard.

— Ah ! ménine !... si tu avais vu ce geste !... Je suis heureux, dans mon affront, que tu n'aies pas été là, pour avoir à rougir avec moi.

— Il n'y a pas à rougir, mon pitchoun. Tous les braves cœurs sont avec toi. C'est une peccote. Elle n'a pour sa fille que ce colporteur en tête... Mais, qui sait ?... L'outrage qu'elle nous a fait est de ceux qui se réparent... d'une bonne façon... d'une bien agréable façon pour tous.

— Ah !... se séparer !... Tu la connais, hélas !

— Oui... oui... je la connais... je la connais, comme tu dis. Je connais, pardi, son caractère, mais... je connais aussi son fond. Ceci vaut mieux que cela. C'est une femme d'un caractère peut-être un peu dur, un peu violent, un peu ancré dans ses sentiments, un peu prompt peut-être. Ses idées la travaillent, mais elle est moins vilaine

que son geste, que, son emportement passé, elle doit peut-être regretter.

— Le crois-tu ?

— Oui. Elle est dure et prompte, te dis-je, mais, dans le fond, je dois le reconnaître malgré l'outrage, droite comme pas une.

— Elle veut pourtant donner sa fille à un voleur.

Guertez eut un mouvement violent pour franchir la palissade et s'élancer à travers la fenêtre.

Il se contint avec effort et ravala la fureur qui gonflait sa gorge.

Inutile de faire des bêtises... On était gens de revue, n'est-ce pas ?... Ah ! certes, oui ! on était gens de revue !

Soudain, s'éloignant vivement du clayon, il se jeta de l'autre côté de la route et s'immobilisa derrière le tronc d'un platane contre lequel il se plaqua.

Son oreille venait de percevoir, à une dizaine de pas de lui sur la route, le léger crissement d'un caillou déplacé par la semelle d'une espadrille. Son ouïe fine distingua de silencieux pas cordés.

Il se tassa dans l'ombre, derrière le tronc qui l'abritait, ne tenant pas à être aperçu là.

Dans la nuit grise, des silhouettes vaguement estampées passaient. L'une d'elles, se détachant du groupe qui continua son chemin, s'arrêta un instant devant la maison et, se penchant au-dessus du clayon, fit entendre un léger sifflement d'appel.

— Hé ! Ramuntecho ! appela en sourdine une voix que Guertez reconnut pour celle d'un équipier de la montagne, on part !

— On part ?... fit de l'intérieur de la maison la voix surprise de celui qu'on appelait du dehors.

— Oui, on devance l'heure. Dépêche. Les sacs sont prêts. Dans une heure la lune sera levée. Il faut qu'on soit vers ce moment dans le couvent d'Achigare.

— D'Achigare ?

— Oui. A cause de l'affaire d'hier, on change cette nuit de chemin. On franchira l'Erriquidor. Ceux de Roncevaux sont prévenus et nous rejoindront du côté de Casas del Rey.

— Voilà, dit Ramuntecho, je suis prêt. Espère-moi une minute.

— Je passe devant. Il faut que j'aie appelé encore Amardheil et Ydrac. On est derrière l'église, près de la porte de la sacristie. Dépêche. C'est surtout de toi que Garcia a besoin de suite.

— Je vous joins.

L'homme s'éloigna, ombre qui s'évanouit dans l'ombre, glissant dans la nuit de son pas feutré.

Guertez avait écouté tout cela d'une oreille tendue, lassé derrière son arbre.

Une pensée qui germait dans son cerveau en fièvre allumait son regard et crispait d'un rictus le coin de sa bouche, tandis qu'il regardait Ramuntecho enfiler sa veste et que ménine Carola décrochait d'à côté de la cheminée son sac à provisions. La pauvre vieille s'empressait dans de menus soins maternels.

— Tiens, mon pitchoun, tout est prêt là-dedans. Tu as, avec ton pain, un morceau de chèvroux froid et une pomme. Je t'ai mis aussi un quartier de tarte, à laquelle tu n'as pas touché ce soir.

— Ah ! ménine ! sourit tristement le gars, tout

cela est bien inutile. Je n'y toucherai guère à tes provisions. J'ai l'estomac trop serré pour cela. Ce n'est pas la peine, va, que je m'en embarrasse.

Objurgante, la vieille grand'mère haussait les épaules, accrochait quand même le sac à son épaule.

— Mais si, mon petit gars. Tu ne veux cependant pas me faire cette peine. Tu n'as pas soupé ce soir. Et la randonnée, qui le sait ? sera peut-être encore dure. Les carabiniers sont en éveil... Qui sait par où vous serez forcé de passer et quand vous reviendrez. Allons, pour ne pas me chagriner, écoute-moi, pitchounet. Ce n'est pas une raison parce que tu as le cœur gros, pour y laisser ta santé. Après ta fatigue de la nuit dernière et, par-dessus le marché, ta partie de pelote de cette après-midi, tu as besoin de te refaire des forces... Et sans compter, malheureux, ton manque de sommeil !... Ah ! si tu avais été raisonnable, tu aurais dû te faire remplacer pour cette nuit. Je ne sais pas pourquoi, pitchounet, mais j'ai plus de peine ce soir que les autres soirs à te voir partir.

— Il faut bien, cependant, ménine.

— Mais tu es exténué.

— Les autres aussi, ménine, et tu vois bien qu'ils partent tout de même. Et puis, tu as entendu c'est surtout de moi que Garcia a besoin. Je connais ces sentiers. Les autres n'ont pas dormi non plus.

— Vous dormirez peut-être à Roncevaux ?

— Peut-être... les autres... Ah ! quant à moi, je ne dormirai guère, va.

— Mais, il faut, mon petitou ! il faut ! objurgait-elle tendrement en lui prenant la tête dans ses mains et en posant plusieurs baisers sur ses joues. Va, mon pitchoun, va, et surtout sois prudent, hé ! que l'affaire d'hier vous serve, au moins, de leçon !... Ah ! je ne sais pas pourquoi j'ai ce soir le cœur tout bête de te voir partir... C'est peut-être parce que je te vois du chagrin, mais ça me fait quelque chose que je ne peux pas dire dans la poitrine... Enfin, ça me fait deuil... Allons, sauve-toi. Je finirais, Dieu me pardonne, si je m'écou-tais, par raisonner comme une vieille sotté.

Ramuntecho, son sac à l'épaule, quitta sa grand'mère, traversa le jardin, suivi de loin par l'ardent regard de Guertez tapi derrière son arbre, et sortit, allongeant le pas sur la route pour gagner l'esplanade de l'église où l'attendaient ses compagnons d'équipe.

Guertez, lui laissant prendre une dizaine de pas d'avance, quitta le tronc d'arbre qui lui servait d'abri et le suivit d'un pas silencieux.

La nuit était sombre et ensevelissait les deux silhouettes.

Au bout d'une centaine de pas, Ramuntecho crut entendre derrière lui crisser sur la route un caillon. Il ne prit garde à ce bruit, l'esprit tout accaparé en ce moment par autre chose. Il passait en effet devant la maison de Gracieuse qui était sur son chemin.

Ramuntecho ralentit instinctivement le pas. La poitrine gonflée à éclater, il enveloppa cette demeure d'un regard douloureux. La clarté d'une lampe brillait derrière la fenêtre close. Sa pensée, ardemment, allait vers cette demeure. Elle était là, sans doute aussi chagrine que lui, sans doute

le cœur aussi gonflé que le sien par le désespoir. Silencieuse, elle devait, sous l'œil inquisiteur et dur de Nénia, penser à lui comme il pensait à elle.

Pauvre Gachoutcha, torturée comme lui !

Son frissonnant souvenir évoqua la fontaine aux palombes, dans la solitaire prairie, au pied de la roche où jaisait la source, dans le tutélaire silence qui enveloppait leur amour, le serment et les baisers échangés. Tout cela repassa en son âme, un sanglot gonfla sa gorge.

Et puis... et puis, le souvenir et la vision s'effaçaient devant une brutale réalité qui venait balayer le doux rêve. C'était l'outrage devant tous. C'était la séparation péremptoire et sans merci. C'était Gracieuse éloignée de lui, arrachée à lui... perdue pour lui peut-être.

Le sanglot qui gonflait sa gorge s'exhala dans un long souffle qui semblait un gémissement.

Comme il allait reprendre, désespéré, son chemin, son cœur, soudain, reçut un choc violent.

Dans le jardin, derrière la palissade basse, debout contre cette palissade, il venait d'apercevoir une petite silhouette droite, dont la présence, là, en ce moment, fit frissonner tout son être.

Gachoutcha était là en effet.

Après le départ de Guertez, elle était restée dans ce jardin, n'avait pas regagné la demeure, laissant en tête-à-tête sa mère et Minuto. On entendait, indistincte de la maison, la voix de ce dernier parler avec âpreté.

— Gachoutcha l... murmura Ramuntcho, éperdu, en s'élançant vers elle.

— Je guettais ton passage, dit-elle à mi-voix en se penchant au-dessus de la haie basse. Je viens de voir passer les autres. Je savais que tu allais passer pour les rejoindre. Je t'attendais ici.

— Gachoutcha l... haleta-t-il, ardemment penchée vers elle. Tu m'aimes toujours, toi, n'est-ce pas ?... malgré... malgré tout ?... Ah ! par l'amour de la Bonne Mère ! dis-le-moi... dis-le-moi bien... j'ai désespérément besoin que tu me le dises... Tu m'aimes... toujours ?

— Toujours l... proféra-t-elle d'une voix douce, profonde, ferme, je t'aime de toute ma pensée, je t'aime de toute mon âme, je t'aime et t'aimerai malgré tout et malgré tous.

Guertez, à cinq ou six pas de là, dans l'ombre opaque d'une masse de verdure, qui débordait du jardin sur la route, eut un chancèlement. Les dents grinçantes, il dut s'accrocher à la palissade.

— Je voulais... oui, je voulais te le redire encore, reprenait la voix douce et tendre de Gracieuse. C'est pour cela que je t'attendais ici. Je savais, mon Ramuntcho, que dans ton chagrin, tu devais avoir besoin de l'entendre.

— Ah ! certes l... balbutia-t-il dans un frémissement. Oui, pour me consoler de ma peine, j'avais besoin que tu me redises cela l... Ah ! ma Gachoutcha tant aimée...

— Tu as ma foi, je suis ta femme devant Dieu. Rien, mon Ramuntcho, rien ne pourra jamais séparer nos cœurs.

— Ma Gachoutcha !

— Oui, ta Gachoutcha... ta femme...

Par-dessus le clayon, penchés l'un vers l'autre,

leurs lèvres s'unirent dans un baiser où se mêlaient leurs âmes.

Guertez sentit comme un poignard rougi entrer dans sa poitrine. Il étouffa dans sa gorge un rugissement de douleur. D'un geste spontané, il saisit et ouvrit son couteau...

Par un indicible effort de raison, il se contint cependant. Livide, le front ruisselant, il s'immobilisa par un miracle de volonté. C'eût été commettre une faute. C'eût été tout perdre définitivement. Il ne l'entendait pas ainsi.

Il referma sans bruit son couteau qu'il replaça dans sa poche.

Se venger, oui... mais tirer de sa vengeance les résultats heureux qu'elle pouvait donner, voilà ce qu'il fallait faire. Et pour cela, dominer la folie qui étreignait son cerveau, agir avec prudence.

Les deux amants s'étaient enfin séparés.

Comprimant sous sa main crispée les battements désordonnés de son cœur, il regarda Gracieuse se perdre dans l'ombre du jardin pour regagner sa maison, et suivit Ramuntcho qui s'éloignait de son côté.

Les deux hommes, l'un suivant l'autre, traversèrent ainsi le village, se dirigeant tous deux vers la terrasse de l'église qui était tout à son extrémité.

Comme tous les dimanches soir, le café Garigou était allumé et bruyant.

Par la porte ouverte, qui allongeait sur la rue noire un grand rectangle lumineux, on y percevait dans un opaque nuage de fumée de cigares qui voilait la clarté des deux lampes à pétrole suspendues au plafond de la salle, son coutumier tapage, le bruit claquant des cartes abattues sur le tapis, celui de quelque bouchon sautant d'une bouteille de limonade, les relents des verres de café ou de « panaché », ce mélange de bière et de limonade, la boisson préférée des Basques, assez peu coutumiers de l'alcool et des boissons fortes.

Pour éviter le rectangle lumineux que venait de franchir Ramuntcho, Guertez, tenant à rester inaperçu de tout regard, prit une ruelle latérale qui, par un détour, gagnait aussi la terrasse de l'église.

Il parvint à cette terrasse en se glissant le long de la partie extérieure du parapet où courait une sorte de corniche qui surplombait le vide et con tournait l'abside.

Se haussant légèrement et le regard affleurant le bord du parapet, il aperçut derrière cette abside des ombres humaines et des ballots, qu'il savait être là, près de la porte de la sacristie, au rendez-vous qu'on était venu assigner tout à l'heure à Ramuntcho. C'était un des lieux de concentration habituels où se réunissait l'équipe.

Le lieu était choisi non sans raisons, et des plus sûrs.

Outre sa discrétion parfaite, en cas de quelque mauvaise surprise, d'ailleurs assez peu possible dans ce village perché sur une plate-forme rocheuse, et dont maints discrets complices épars dans les environs, notamment les bergers de la montagne, surveillaient de loin les accès et dont les signaux secrets eussent prévenu en cas d'alerte ou même seulement de doute, outre cet isolement sûr, la porte de la sacristie, dont le sonneur Chiquitou

confiait la clef pour les besoins de la cause, servait d'exode et de refuge immédiat aux hommes et aux sacs.

A la venue de Ramuntcho, l'une de ces silhouettes, qui était assise sur un sac, se leva aussitôt.

C'était le patron Garcia.

— Ah ! fit-il, en voyant approcher le gars qu'il attendait, c'est toi, mon Ramuntcho ?... Arrive vite. On t'attend. Ne perdons pas de temps en parler inutile, garçons. Voici...

On était venu lui faire savoir, il y a une heure, pendant qu'il mangeait sa soupe, que le passage de l'Urbetcha, sur l'autre versant, ne serait pas commode, pour ainsi dire presque impossible. Les trois points praticables de la rivière étaient gardés. Les carabiniers étaient depuis hier en éveil par là, et renforcés de deux escouades.

Il fallait atteindre avant le lever de la lune le bois d'Achigare et on passerait, Dieu aidant, par le glacier, et, au lieu d'atteindre le pont d'Alborreta, où il pouvait aussi y avoir du mauvais, on irait atteindre le gué pierreux qui était à une lieue en amont, pour se rejoindre à l'orée du bois de Courandou.

Le passage par là était libre, avaient signalé les bergers espagnols.

Il fallait aller prévenir ceux de Boncevaux, qui attendaient à Casas del Rey. Il en faut un qui arrive à les y joindre.

— Comment, diable, aller les retrouver là-bas ? fit une voix parmi les hommes de l'équipe.

— En franchissant l'Erriquidor, pardi.

— Oh ! Oh !... fit la voix de l'homme qui venait de parler. Tu en parles à ton aise, Garcia.

— Bah ! un gars habile et qui n'a pas peur franchira bien le torrent. Il y a en amont de la chute d'Achigare un garabot avec des gaffes et des cordes.

— C'est périlleux.

— Je ne dis pas... aussi, il me faut là un gars qui sache y faire. J'ai compté sur toi pour cela, Ramuntcho. Veux-tu ? Il s'agit ici de la réussite de notre randonnée et de la sécurité de tous.

— Je vais essayer, Garcia.

— Mais, méfie-toi, mon gars. Le passage est traître et le courant et la chute ne pardonnent pas.

— Je le sais bien, pardi... Enfin, je vais essayer de franchir...

L'instant d'après, tandis que l'équipe descendait le contrefort du village, et se mettait en route dans la direction du bois d'Achigare, Ramuntcho, sans sac, parlait isolément, en enfant perdu et tirait à l'ouest de ses compagnons, hâtant le pas. Il devait en effet pour atteindre, sur la ligne même de la frontière, l'Erriquidor, éviter le col d'Orgambidesca, qui lui aurait fait gagner une bonne heure de marche, mais qui pouvait être gardé par nos douaniers.

Guertez s'éloigna à son tour de la terrasse par le même chemin qui l'avait conduit derrière ce parapet.

Une joyeuse lueur mauvaise brillait dans ses prunelles. Tout servait à merveille ses projets.

Ah ! certes, oui, il se félicitait d'avoir su tout à l'heure, devant le jardin de Gracieuse, quand il

avait tiré son couteau de sa poche, refréner son stupide mouvement. Les deux amants avaient devant lui uni leurs lèvres !... Désormais, elles ne s'uniraient plus. Il s'en faisait le serment entre ses dents serrées.

Mais, si se venger était doux, plus doux encore pouvait être, s'il savait encore s'y prendre, le résultat des événements.

Il fallait s'entourer d'innombrables précautions.

La tête froide à présent et les nerfs calmes, le colporteur, en quittant la terrasse de l'église, se dirigea vers le café, où il entra, l'air désinvolte et le visage souriant, le cigare au coin de la bouche.

— Hé ! Garigou !... Un armagnac !

Il échangea quelques paroles par-ci par-là, fit fuser quelques boutades, claqua jovialement l'épaule de quelques joueurs de cartes et finalement vint se planter devant la table de Chiquitou, qui mâchonnait, solitaire, un petit cigare à demi éteint. Ses partenaires de partie venaient de le quitter.

— Une partie de truc ?... proposa-t-il au colporteur.

Guertez secoua négativement la tête.

— Non, ma vieille, non, déclara-t-il, après avoir vidé le petit verre d'alcool qu'il tenait dans ses doigts en déambulant dans la salle, je vais, pardi, me coucher.

— Tu dois être fatigué, en effet, constata Chiquitou, tu as une figure de papier mâché.

Guertez réprima un violent tressaillement, mais sut admirablement garder son sourire sur ses lèvres.

Laisser paraître sur son visage la moindre trace d'émotion ou de colère était une dangereuse faute.

Il affecta un air las et détaché et un petit papillotement de paupières.

— Je ne sais pas, dit-il avec un flegme parfait, si j'ai tout à fait une figure de papier mâché, comme tu dis, mais je tombe de sommeil et je vais me coucher. Il est dix heures. Tu ferais bien, pardi, d'en faire autant.

L'avis parut assez raisonnable au joueur sans partenaire, qui finissait par s'ennuyer sur sa banquette à regarder jouer les autres.

— Ma foi, reconnut-il dans un bâillement qui depuis quelques instants taquinait sa mâchoire, je crois que c'est une idée. Je suis fatigué aussi de ma journée et je serai plus frais demain pour aller sonner l'Angélus.

Il vida le restant de son café.

— Espère-moi, dit-il le nez dans son verre, puisque nous sommes voisins, nous ferons route ensemble.

Garigou accourut.

— Ces messieurs s'en vont ?... s'enquit-il, contristé de ce double exode de clients qui vidaient la banquette.

— Ma foi, oui, déclara Guertez en lui tendant la main. Je tombe de sommeil, mon pauvre Garigou.

— Bah ! fit le cafetier, un petit verre de vieil armagnac et une partie de truc te rouvriraient bien les yeux. mieux encore, pitchoun, qu'une jolie femme.

— Remettons ça à demain, vieux paillard. Ta bouteille de vieil armagnac et moi, sommes de

revue, et en fait de truc, le meilleur pour moi en cet instant, c'est d'aller me glisser dans mes draps.

— Eh ! pardi, opina Chiquitou en se levant, voilà qui est raisonnable. Tu parles d'or, Guertez.

— Toujours... L'habitude des affaires, vois-tu !

— Ah ! sacré farceur ! s'exclama Garigou hilare, en lui décochant une claque sur l'épaule. Toujours le mot pour rire !

— Toujours... quand on est colporteur, faut bien. Avec la clientèle, faut jamais laisser baisser ni la gaité, ni les prix. C'est ton système aussi, vieux voleur... Allons, bonsoir à la compagnie.

Il sortit avec Chiquitou, dont la maison était toute proche de la sienne, à une vingtaine de pas au delà. En cours de route, il échangea avec lui quelques-unes de ses joviales plaisanteries, puis, arrivé devant sa propre porte, il lui serra hâtivement la main en lui souhaitant bonne nuit et rentra chez lui.

Il en ressortit aussitôt par la porte opposée qui donnait sur le jardin qui était par derrière, franchit la clôture basse et dévala une rampe qui descendait du village vers la vallée, se dirigeant vers le col d'Orgambidesca, qu'il comptait franchir.

Celui qu'il allait rejoindre il savait où, devant, pour éviter ce col qui pouvait être gardé, faire un détour de plus d'une lieue en flanc de montagne, il était certain de rattraper le temps qu'il venait de perdre ainsi pour se donner un alibi, et de devancer encore, si bon marcheur qu'il soit, le jeune équipier qui se dirigeait sur l'Erriquidor où il comptait l'attendre.

CHAPITRE VIII

Ramuntcho allait d'un pas allègre à travers les rochers et les escalades, l'âme et la poitrine dilatées par l'air vif de la nuit et par sa dernière rencontre avec Gracieuse, qui avait revigoré son bonheur et ses espoirs.

Il allait, le cœur et la pensée tout pleins d'elle. Il entendait dans son cœur grelottant de tendresse le doux chant berceur de sa voix lui murmurant les délicieuses paroles d'amour qu'il emportait avec lui dans la solitude de la montagne comme un doux viatique d'espérance, et l'air vif des cimes qui passait sur ses lèvres lui rappelait la caresse enivrante du baiser de tout à l'heure, en exacerbaient délicieusement le souvenir et la saveur.

Il se sentait heureux et plein de vie. Le battement de ses tempes et de ses artères lui faisait l'effet d'un tambourinement de fête. Ah ! oui, certes, la bonne chère ménine avait mille fois raison, quand elle lui disait, ce soir, à table, en hochant ses beaux cheveux blancs :

— Ne te fais pas le cœur si gros, puisque tu sais que Gachoutcha l'aime... c'est quelque chose, ça, qui contient tout, même l'espérance.

Eh ! pardi, oui, cela contenait tout, et même l'espérance. Après les paroles de la bonne affectueuse ménine, tout le lui répétait en ce moment autour de lui, dans ces magnifiques espaces étoilés qui l'enveloppaient d'un divin calme tutélaire.

Ah ! certes, Ramuntcho se sentait heureux et plein à déborder de la douce joie de vivre.

La lune, depuis plus d'une heure déjà, s'était levée, épandant sa splendide clarté opaline sur un site magnifique et sauvage. Un silence prodigieux habitait ces magiques immensités qui créaient autour de lui comme une splendide image de rêve.

Ici, dans cette haute région, Ramuntcho n'avait à se garder d'aucune mauvaise rencontre, d'aucune surprise possible. Nul ne viendrait certes chercher quelqu'un dans ce lieu ignoré des carabiniers et des douaniers. Seuls, les isards et les bêtes des hautes cimes devaient pouvoir passer par ici. Autour de lui, les glaciers miroitaient sous la pâle clarté lunaire.

Par quel prodige d'escalade de degré rocheux en degré rocheux avait-il atteint ces hauteurs ? Joyeux et fier, il s'y sentait plus fort, plus ardemment vivant, allait allègrement son dur chemin. Sur lui, scintillaient les étoiles, limpides, éclatantes, énormes. Par ces compagnes de sa route, il se situait et se guidait, autant que par crêtes qu'il reconnaissait autour de lui... La selle de la mule, avec son blanc caparaçon de neige... la tête du chat, percée de deux trous identiques à travers lesquels le ciel limpide semblait deux grandes prunelles de phosphore...

À l'extrémité d'une corniche rocheuse qui tournait une arête, il aperçut, sur sa gauche, une haute pointe blanche, sur laquelle la lune était curieusement campée en ce moment, comme une boule de bilboquet sur son manche.

— Le pic d'Orly...

L'Erriquidor devait être alors maintenant devant lui, un peu sur sa droite.

À la descente de la corniche rocheuse, à un quart de lieue devant lui, sur un flanc escarpé s'allongeait un pan de forêt de sapins, une des pointes du levant de la forêt d'Iraty.

L'Erriquidor devait être là derrière.

Il s'engagea sous le couvert. Au fur et à mesure qu'il avançait en effet se faisait entendre progressivement, dans le solennel silence, un grondement lointain, répercuté et amplifié par l'écho de la forêt.

Ce bruit allait grandissant, semblait venir vers lui.

Au débouché du couvert, à un demi quart de lieue à peine, il aperçut devant lui des hautes masses rocheuses, formant chaos, entre lesquelles grondait le torrent qu'il s'agissait de franchir.

C'était ici le seul point où l'on pouvait tenter le dangereux passage.

À travers des aiguilles rocheuses et des brèches, il gagna sa rive, formant autour de son lit des murs chaotiques, au bas desquels s'étendaient de minces bandes de graviers.

Il se laissa glisser des rochers sur cette étroite bande de graviers et jeta les yeux autour de lui.

On se trouvait là, devant le torrent, entre deux formidables chutes d'eau, en amont et en aval. Celle d'amont, qui était à sa droite, descendait à pic de quelque trente ou quarante pieds, l'autre, celle d'aval, allait, avec un élan vertigineux et un bruit d'enfer, tomber dans un gouffre dans une chute de plus de cent cinquante pieds.

Le seul aspect du lieu frappait de vertige.

Entre ces deux chutes au fracas étourdissant, s'étendait, horizontale, une nappe d'eau d'une soixantaine ou de quatre-vingts mètres à peine de longueur. Elle passait à une vitesse à laquelle il eût été difficile de résister.

Cet endroit était le seul passage possible, et encore sur une étroite et dangereuse bande, non loin de la grande chute.

En amont en effet, au bas de la petite chute, se risquer, il n'y fallait pas songer, à cause du bouillonnement et des remous. Une violente poussière d'eau y formait brouillard et les eaux, avant de reprendre leur élan en nappe y formaient de constants tourbillons qui eussent tout happé, et dont il était prudent de ne pas approcher sa barque.

On ne pouvait donc franchir que sur l'espace d'eau que laissait dégagé la première chute, c'est-à-dire en rasant presque la grande chute, à une quinzaine de mètres à peine du vide où se précipitaient les eaux.

Là, se trouvait un chapelet de rochers, dont la pointe émergeait de la surface du courant qui se brisait contre eux et qui s'étendaient dans un espacement irrégulier d'une rive à l'autre.

On pouvait, en cramponnant sa barque à ces rochers successifs, parvenir sans être emporté de l'autre côté du torrent. Il fallait pour le tenter une folle hardiesse.

Il fallait surtout, dans cette audacieuse opération, agir avec une singulière habileté et ne pas se laisser gagner par le vertige, ne pas manquer surtout au passage l'un de ces points d'arrêt.

Le garabot, sorte de grossière barque à fond plat, était là, comme l'avait indiqué Garcia, avec ses cordes à crochet, ses gaffes et ses crampons.

Cette vieille barque, assez inattendue en pareil lieu, construite jadis sur place et par des moyens de fortune par des officiers carlistes traqués, avait servi, Dieu sait comment, à leur fuite en France.

— Elle a bien servi une fois, pardi, se dit Ramuntcho, en la considérant, elle servira bien une seconde.

Elle était restée là, ignorée, pourrissant sur place depuis quelque soixante ans, sans que nul au monde puisse soupçonner sa présence en ce lieu.

Il y avait trois ans de cela, une équipe espagnole de porte-sacs, poursuivie et refoulée par les carabiniers, et qui s'était réfugiée dans ces sommets, l'y avait découverte par hasard et avait soigneusement gardé le secret de sa présence. Ils l'avaient même munie, à tout hasard, pour quelque cas désespéré, de ces cordes et de ces crochets. La barque était tirée sur le gravier, dans une excavation de roche.

Ramuntcho examina l'embarcation. Elle pouvait tenir l'eau. Il examina aussi les cordes, en vérifia l'état. Elles pouvaient résister. Les crochets en étaient solides et solidement fixés.

Tenant la barque par une corde dont une extrémité était nouée à son étrave et l'autre extrémité à son poignet, il la fit glisser sur le gravier et la poussa à l'eau. La violence du courant était telle, que s'il n'eût tenu solidement au bout de son bras et en s'arc-boutant l'embarcation, cette dernière eût été emportée comme un fétus et à une indicible vitesse vers la chute.

Le danger contre lequel il allait avoir à lutter était plus grand encore qu'il ne pensait. Le torrent était en pleine crue.

— Diable! fit-il perplexe.

L'appel mugissant du gouffre vint résonner au fond de son être d'une étrange façon. A deux ou trois mètres de lui, une grosse branche qui venait de l'amont et qui avait dû descendre la première chute, filait devant lui à une vitesse de cheval emporté. En quelques secondes, elle eut atteint la seconde chute, se dressa presque verticalement, puis disparut et alla s'abîmer dans le vide.

Ramuntcho ne put se défendre d'un frisson.

Il fallait passer, cependant. Il n'y avait ni à marchander avec la situation, ni à tergiverser avec le danger. Ceux de Roncevaux, il fallait aller les prévenir. Ils étaient peut-être en danger à Casas del Rey. Eux-mêmes, n'est-ce pas, agiraient de même en pareil cas. Et puis, que diable, avec du sang-froid, on passe. Les Carlistes étaient bien passés, eux. Ce qu'ils avaient fait, un autre pouvait le faire. Un homme en vaut un autre.

Et puis, songea Ramuntcho assez judicieusement en s'arrachant à l'impression un peu hallucinante de ce chaos liquide déchainé en trombe, la violence même de ce courant, en sachant en tirer parti et en manœuvrant habilement là-dedans, était une force qui devait à la rigueur le servir.

Passant solidement l'un des crochets qui étaient aux extrémités de la corde à une forte aiguille de roche qui était presque au ras du sol et sur la même ligne à peu près que la première roche qui émergeait de l'eau, il remonta en bandant ses forces la barque en amont, de toute la tension de la corde et l'assujettit sur les graviers du bas-fond de la rive.

Le projet de Ramuntcho, assez audacieux, était de se laisser emporter au delà du premier rocher, s'il ne pouvait dépasser ainsi le second, et de s'accrocher à ce second rocher à la gaffe.

Si la manœuvre échouait, il aurait toujours, pour rattraper la rive, la corde qu'il avait, avant son départ, solidement fixée à une aiguille de roche sur le sol ferme. Cette corde était solide et ne menaçait pas de se rompre dans le choc de tension. Le seul danger était pour la barque qui risquait peut-être quelque dislocation.

Si la manœuvre réussissait, le second rocher atteint se trouvant à deux mètres à peine de l'autre bord, un bond le mettrait sur l'autre rive.

Le tout était d'abord que l'élan du départ le lance au-delà de la roche qui devait servir de point d'appui à la corde. Il importait pour cela de se lancer hardiment et avec le maximum de

vigueur. Et puis, à Dieu vat !... Le coup manqué, la corde serait toujours là comme secours.

Il s'apprêta donc, et choisit dans la barque une gaffe longue et solide, au large crochet, examinant sur la seconde roche les points les plus propices à l'accrochage. La chose lui serait assez commode, les arêtes et les dentelures étaient nombreuses et formaient plusieurs points de prise faciles au crochet. La lune qui tombait d'aplomb sur cette roche en éclairait les diverses formes comme en plein jour...

Tandis que Ramuntcho prenait minutieusement toutes ses dispositions, une silhouette humaine, à dix pas de lui, tassée derrière une roche, l'observait avidement, suivant d'un regard aigu chacun de ses gestes.

Cette silhouette accroupie et attentive, qui tenait un couteau dans sa main, c'était celle de Guertez.

Le colporteur avait, comme nous le savons, franchi le col d'Orgambidesca, gagnant sur Ramuntcho, par ce chemin plus court d'une bonne lieue et où la marche pouvait être plus rapide qu'à travers les rochers et dans les escalades où était passé son rival.

Son but, dès qu'il avait surpris les détails de son itinéraire isolé, était de venir l'attendre là, pour le frapper, par surprise et loin de tout témoin possible, et de faire aisément disparaître son corps dans le gouffre, sans que personne puisse le soupçonner jamais.

Il avait tout prévu habilement.

Comment en effet pourrait-on admettre qu'il ait pu savoir là la présence de son rival, puisque ce départ, isolé et tenu secret, avait été organisé au dernier instant par les seules gens de l'équipe, derrière l'église, au moment même de leur départ ?

Quant à avoir suivi Ramuntcho, nul ne pouvait l'accuser de cela, puisque douze à quinze personnes l'avaient vu au café, bien après le départ de ce dernier et qu'il s'était fait accompagner par Chiquitou jusqu'au seuil de sa demeure, où il rentrait pour se coucher.

Les soupçons les plus subtils ne pouvaient s'arrêter sur lui et nul ne pouvait l'accuser de ce meurtre.

Tout ainsi combiné, il avait gagné sur son rival, était venu se poster là et, son arme prête à frapper, avait attendu pour agir le moment propice.

Mais, à présent, il changeait habilement de projet.

La vue du torrent gonflé et les dispositions que prenait sa victime modifiaient du tout au tout son sinistre programme. Pourquoi, en effet, un inutile et dangereux coup de couteau, qui, si le corps se retrouvait jamais — tout était possible avec les caprices d'un torrent — pourrait être un témoignage de meurtre et provoquer une enquête de justice ?

Avec son couteau, il y avait mieux à faire, et il allait, pardi, agir tout aussi efficacement sans laisser de traces.

Tassé dans son abri, il attendait...

Ramuntcho, ayant achevé de prendre ses dispositions, poussa légèrement la barque du bord pour lui donner un léger degré de flottaison, puis, sautant dedans, d'un vigoureux coup de gaffe pointé

en aval sur le lit du torrent, il donna dans un maximum de vigueur une puissante impulsion perpendiculaire au courant, maintenant le plus longtemps qu'il lui fut possible cette direction, en résistant de sa gaffe poussée de toute sa longueur et augmentant encore cette longueur en courant de l'arrière à l'avant de l'embarcation lancée.

L'embarcation, ainsi projetée, décrivit dans le courant un vaste quart de cercle qui lui fit atteindre presque le milieu du torrent, puis fila en droite ligne, emportée vers la chute à une vitesse qui s'accéléra soudain.

Elle filait, ainsi que l'avait espéré Ramuntcho, en plein torrent, glissant au delà du rocher qui allait servir de point de soutien à la corde qui se tendait.

Virant alors vivement sur lui-même, dans le fond de sa barque, arcbuté, l'œil et la gaffe en arrêt, il s'apprêta à accrocher le second rocher, à une toise duquel allait passer l'embarcation.

Le succès escompté se réalisait pleinement.

En ce moment, sur la rive, un strident ricanelement de triomphe domina le bruit mugissant du gouffre.

Guertez, qui venait de surgir de son abri, jouait avec vigueur de son couteau acéré sur la corde.

Dans son tressaillement soudain, Ramuntcho manqua de sa gaffe le second rocher.

— Adieu, Ramuntcho !... lança dans un féroce éclat de rire la voix triomphante de Guertez. Emporte avec toi le cœur et le baiser de Gracieuse !...

C'était fini pour Ramuntcho. La corde venait de céder sous l'entaille. La barque fila.

— Assassin !... cria-t-il désespérément.

Son cri se perdit dans les fracas des eaux.

Guertez, exaltant de joie haineuse, regarda la barque filer en tourbillonnant et disparaître avec l'homme dans la formidable chute.

Par prudence, il enleva de l'aiguille rocheuse le bout de corde et le crochet qui y étaient restés et les lança dans le torrent où tout alla rejoindre sa victime dans le gouffre complice qui garderait fidèlement son secret.

CHAPITRE IX

Dans Etchobar, les premiers feux du matin dardaient sur les toits des maisons, lorsque Guertez ouvrit ostensiblement sa fenêtre, comme Chiquitou passait précisément devant sa porte, rentrant chez lui après avoir été sonner l'Angelus.

Etirant ses membres, il affecta un bâillement sonore d'homme encore à demi assoupi qui vient de quitter sa couche et feignit d'apercevoir tout à coup le carillonneur.

— Eh ! Chiquitou !... lança-t-il à son passage, c'est donc que tu veux faire une déloyable concurrence à tous les coqs d'ici pour martyriser le tympan de chacun ?

— Ne faites donc pas le loustic, mon gars ! Il a fallu peut-être bien ça pour te faire quitter le lit ! Avoue-le.

— Je ne dis pas non, confessa Guertez, je ne dis, ma foi, pas non. Sans ton maudit carillon, je crois que j'en écraserais encore sur mon traversin.

— Tu vois bien, pardi, que Chiquitou est l'homme indispensable. Il y en a qui ne veulent pas le croire.

— Ils ont tort. Tu vaux presque, comme qualité, un réveil à douze francs garanti sur la bonne mine du vendeur.

— Tu es folâtre, ce matin.

— Espère-moi un peu. Je passe mes espadrilles et on va tuer le ver.

La proposition était de celles que Chiquitou avait la bonne coutume de ne laisser jamais tomber, quand elle s'offrait surtout aussi jovialement. A ses multiples fonctions officielles, il joignait celle aussi de buveur officiel. Ses importants services municipaux valaient bien qu'on le fasse boire. Ceux de sonneur réveille-matin non moins que les autres. Le vent du clocher, assurait-il, asséchait le gosier.

Les deux hommes se dirigèrent donc vers le café.

Il venait d'ouvrir sa porte. A cette heure matinale, le lieu était encore empli des véhéments relents de la veille au soir. L'aigré évent des fonds de verres non rincés qui traînaient sur les tables autour des cartes éparpillées, s'unissait harmonieusement à l'âtre puanteur de la fumée refroidie qui disputait l'atmosphère avec un louable acharnement à l'odeur du pétrole qui suintait des lampes suspendues au plafond.

Dans un petit garde-manger qui était dans un coin de la salle, quelques fromages de chèvre au violent arôme, empilés sur une planchette, entendaient aussi ne pas se laisser ignorer.

Le seigneur du lieu, l'aimable Garigou, le capitaine des bouteilles, comme le dénommait Chiquitou, en petit négligé du matin, la chemise béante sur sa poitrine velue et les pieds nus dans des savates, balayait des bouts de cigares, des culots de pipes, des bouchons et autres diversités, qui illustraient le carrelage poussiéreux de la salle.

— Salut, messieurs, salut ! accueillit-il, le sourire vaste et la main amplement tendue. Ces messieurs souffrent du gosier ?

Le nez en l'air, Chiquitou s'arrêta sur le seuil, non sans un certain émoi admiratif.

— Bouffre !... Ça sent la chambrée ! identifia-t-il, la narine et les vieux souvenirs en éveil.

— En effet, concéda le colporteur. Maticho ! ça ne sent pas la poudre de riz chez toi.

— Tu blagues ! s'esclaffa la cafetier. Enfin... comme je ne veux pas, n'est-ce pas, la mort du pêcheur, je vais mettre pour ces messieurs aux narines délicates un guéridon sur la porte.

Les deux clients s'installèrent sur la rue devant deux verres de vieil armagnac commandés par le colporteur.

— Ça te fera du bien, mon gars, déclara avec une docte sollicitude le prévenant Garigou en emplissant les verres. Tu es pâlot, ce matin.

— Pâlot ?... fit Guertez en réprimant un tres-saillement. J'ai pourtant, certifia-t-il d'une voix martelée, dormi cette nuit, comme un chien de plomb... comme un vrai chien de plomb...

— Le vrai sommeil de l'innocence, quoi ! plaisanta le cafetier en allant reprendre son balai.

Son verre d'alcool à la main, Guertez resta un moment immobile et silencieux.

Devant les deux hommes atablés au seuil du café, un beau soleil matinal inondait la petite place de clarté limpide, éclaboussait les murs et les toits de sa jeune lumière dorée pleine de bourdonnements vibrants. Dans le ciel d'un bleu profond passa un vol blanc de palombes. Le chant lointain d'un galoubet de meneur de chèvres stridulait dans l'air calme et léger.

— Belle journée ! opina Guertez en humant son alcool.

— Il ne faut pas se fier, émit sentencieusement Chiquitou. Ce qui est tranquille et calme au moment présent, peut devenir mauvais l'instant d'après... sans qu'on s'y attende.

L'épiderme de Guertez se plissa nerveusement.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda-t-il, l'œil soudain soupçonneux.

— Eh bien, rapport au temps, pardi.

— Ah ?

— Il pourrait bien y avoir du vilain avant ce soir.

C'est curieux, songeait Guertez, comme certaines phrases détachées, qui ne riment à rien, prennent, dans certaines circonstances et pour des esprits troublés, un sens singulier.

— Ah ? reprit-il, en réprimant un petit rire nerveux qui venait, il n'eût pu dire pourquoi, gicler entre ses mâchoires, tu crois que le temps ?...

— Le matin, expliqua le carillonneur, en sonnant ma cloche, du haut du clocher j'aperçois la pointe du pic d'Orhy. Je me fie à lui. Sa teinte me guide pour la façon de voir le temps. L'horizon, bien que le ciel soit clair, avait une drôle de teinte de ce côté. Il y avait comme une sorte de brouillard cuivré, au delà des cols, au loin. Ça devait être du côté de l'Erriquidor...

Guertez avala son verre d'un trait, d'une secousse de la tête et d'une contraction spasmodique de la gorge.

Ce mot venait de sonner assez drôlement à son oreille.

— Ah ! ça !... Ah ! ça !... songea-t-il en se dominant, ne suis-je donc pas maître de mes nerfs, vingt dieux ?

Il n'y a pourtant rien à craindre... rien... absolument rien...

— Garigou !... Deux autres armagnacs !

— Hé ! constata Chiquitou, les sourcils haussés et le visage élargi, tu es en veine de payer, toi, ce matin !

Guertez s'aperçut qu'il faisait une bêtise, en se laissant aller à une générosité aussi anormale. Cela pouvait provoquer de l'étonnement et l'étonnement conduit à la réflexion, ce qui était, en la circonstance, inutile et dangereux.

— Je pensais, dit-il, que tu aurais un bon mouvement pour payer cette tournée.

Mais Chiquitou, le nez en l'air, était en ce moment absorbé par le vol blanc des palombes qui revenait vers la corniche du rocher de la fontaine. Il ne parut reprendre contact avec la vie et retrouver le sentiment exact de ce qui l'entourait que lorsque Garigou eut de nouveau rempli les verres.

— Allons, exprima-t-il civilement, à ta santé !.. et merci de la politesse. Je te revaudrai ça, mon gars, un de ces dimanches. Nous sommes, pardi, gens de revue, hé ?

Il engouffra son verre et prit congé de la compagnie. Il avait, vingt dieux ! tout en bavardant, oublié d'aller voir au télégraphe s'il y avait quelque dépêche à porter.

Car l'officiel Chiquitou était aussi porteur de télégrammes, fonction de tout repos, sinécure purement représentative, qui lui rapportait cinquante francs par mois et ne lui faisait pas user pour quarante sous de chaussures dans une année.

— Quel vieux grigou ! mâchonna le colporteur en le regardant s'éloigner d'un pas qui affectait d'être pressé.

— Plus dur que la cloche qu'il sonne ! apprécia avec une moue sévère et désapprobatrice le cafetier en épongeant ses tables. Tu as payé deux tournées, il aurait bien pu, que diable, en payer une troisième.

Raisonnement fort judicieux et tout conforme à la logique, selon les intérêts du digne limonadier.

Si celui-là était plus dur que sa cloche, celui-ci, qui le voyait vider le guéridon d'un air nettement réprobateur, était plus avide que son éponge.

Guertez prit congé de lui avec un léger ricane ment et une claque sur l'épaule.

Il quitta le café d'un pas assez indécis, nesachant trop quelle direction prendre. Son impulsion instinctive tendait à aller le faire rôdailler du côté de la maison de mama Nénia, pour tâcher de voir Gracieuse dans le jardin où elle était peut-être. Sa raison lui déconseilla cela. Il fallait, du côté de Gracieuse, se modérer momentanément, ne pas trop laisser paraître pour l'instant la violence de ses sentiments. Il fallait voir venir, il fallait attendre les suites et prendre avec calme conseil des événements sans trop se mêler à eux.

Dès lors, ne se dirigeant pas du côté de chez mama Nénia, il ne sut plus que faire de sa personne, et regretta un instant d'avoir quitté le café, mais, là, sa présence trop prolongée et solitaire, devant un chapelet de petits verres d'armagnac, eût pu aussi paraître anormale.

Dix heures sonnèrent au clocher. Il constata que sa montre était arrêtée.

Que faire de sa personne ?

Il regagna son logis et alla s'étendre sur son lit. Une sorte de nervosité morbide l'en arracha. Il tournailla dans sa chambre quelques instants, rangea ses vêtements de la veille, remonta sa montre à son poignet, puis se rappela, sans la moindre faim d'ailleurs, qu'il n'avait rien mangé depuis bientôt vingt-quatre heures. Cette absence totale d'appétit le surprit et le troubla un peu.

— Est-ce que j'aurais donc l'estomac serré ?... Est-ce que, sans m'en apercevoir, je serais dominé par mes nerfs ?... Ce n'est pas le moment, vingt dieux, de me laisser aller !

Mais il ne se sentit aucune envie, aucune possibilité d'ingérer des aliments.

Une soif ardente grattait violemment son gosier, — Est-ce que j'aurais de la fièvre ?

Il prit sa cruche et, à bout de bras, le torse renversé, but une longue régalade, puis de nouveau, après avoir encore un peu erré dans la pièce, alla s'allonger sur son lit.

Là, les mains derrière sa nuque, les yeux aux poutres du plafond, il se remémora les événements de la nuit.

Devant son regard fixe vint flotter la mobile image de la barque filant impétueusement dans le rapide, irrémédiablement emportée par le vertigineux élan, se dressant tout à coup, presque verticale, et disparaissant avec son homme, avalée par le vide.

Ah ! l'instant empoignant !... Ah ! le regard de l'homme emporté dans le néant ! ce regard qu'il avait entrevu, en cet instant, dans la clarté de la lune !... ce regard qui, pendant une demi-seconde, semblait hurler d'horreur !... Qu'est-ce qu'il devait avoir dans les prunelles et dans le cœur en cet instant, le beau Ramuncho !...

A son oreille revint, mêlé au fracas sans fin de la chute d'eau, un autre petit fracas lointain, tout en bas, un choc un peu indistinct, perçu dans le mugissement continu, le bruit d'un choc qui emportait tout dans le gouffre... dans le gouffre... le gouffre... C'était fini... fini... fini... fini...

Ses pieds trépignants scandaient contre le bois du lit ces deux syllabes magiques.

— Fini... fini...

Un rictus crispa les coins de sa bouche et ses poings se serrèrent derrière sa nuque.

Il se prenait à regretter l'âpre jouissance vengeresse qu'il aurait dégustée, si la prudence ne le lui eût déconseillé, à frapper avec son couteau, à sentir sous son poing la lame entrer dans les chairs, à voir jaillir le sang... ah ! oui, le sang de celui, dans les bras de qui il avait vu, quelques heures auparavant, Gracieuse se pâmer de tendresse...

Pâmée de tendresse !... dans les bras d'un autre !...

Il revoyait... Il revoyait tout cela... Dans ce jardin... Dans ce jardin, dont il avait été lui-même chassé l'instant d'avant par un « Va-t-en » glacé et méprisant, il revoyait cette scène entre ces deux êtres enlacés, cette scène dont il avait été le douloureux témoin... Il revoyait tout cela. Ah ! ces deux êtres bouche à bouche !... ah !

Avec une sorte de rugissement de fauve blessé, il se retourna sur sa couche d'un violent saut de carpe et saisit dans ses mains crispées son oreiller, dans lequel il enfonça rageusement son visage, mordant la toile à pleines dents.

La disparition de cet homme ne parvenait pas à emporter avec elle le torturant souvenir.

Ah ! leurs paroles, à tous deux... leurs paroles de tendresse, comme elles revenaient encore en ce moment marteler ses tempes et son cœur !... leur serment... leur extase... leur bonheur qui faisait entrer dans sa poitrine comme des lames rougies au feu... Il revoyait leurs corps serrés passionnément l'un contre l'autre... Il revoyait leurs lèvres s'unir... leurs lèvres... leurs lèvres unies ! ! !

Ah ! comment... comment, par quel miracle

avait-il pu rester immobile devant cela !... Oui... comment ?...

Il parvint cependant, par l'épuisement même de sa fureur, à dompter sa rage.

— Allons ! Allons !... du calme !... se morigéna-t-il, en relevant et dégageant son visage, autour duquel flottait un petit nuage de plumes qui voltigeaient.

Il s'aperçut qu'il avait mis en pièces son oreiller avec ses dents et ses mains crispées.

— Je suis fou !... murmura-t-il en constatant sa frénésie. Puisque tout cela, que diable, ne se renouvellera maintenant jamais !... ne peut plus se renouveler jamais !... jamais !... puisque maintenant, au contraire... un peu plus tard... oui... un peu plus tard... si je sais m'y prendre... c'est dans mes bras... oui, dans mes bras, qu'il faudra qu'elle vienne !...

Du revers de sa main, il essuya son front qui ressuillait.

— Oui, mais... reprit-il, pensif, mais pour cela... pour cela, il faut du calme !... du calme ! Il faut de la raison, de la patience, beaucoup de longue et souple patience, pardi !... Il faut jouer habilement... ne pas commettre de fautes... Ah ! oui, cela surtout, ne pas commettre de fautes...

De nouveau sur le dos maintenant et la nuque dans ses mains, des plumes éparpillées dans ses cheveux ou collées à son visage par la sueur, il se prit à réfléchir sans agitation et sans hâte.

Si les événements à venir, il importait certes de les suivre avec la plus minutieuse attention, de les couvrir, de diriger sans paraître en avoir l'air leur évolution, les événements immédiats, ceux d'aujourd'hui, ceux qui allaient avoir lieu tout à l'heure, il importait aussi de ne pas les perdre de vue, de les observer avec une moins grande attention.

D'ailleurs, ses nerfs exacerbés le lui imposaient impérieusement. Il fallait, sans en avoir l'air, suivre attentivement ce qui allait se passer et surveiller ses réflexes. La chose était, pardi, d'autant plus aisée que sa sécurité était certaine.

Il quitta donc sa couche, sur laquelle l'immobilité lui devenait d'ailleurs une sorte d'intolérable souffrance, fit un bout de toilette et alla errer dans le village, l'oreille tendue aux nouvelles. Il échangea de-ci de là, sur le seuil des portes, avec les gens qu'il rencontra, quelques mots, quelques facéties, puis se dirigea d'un pas nonchalant vers le café.

Garigou, sa toilette faite à cette heure, entendez par là le col de sa chemise reboutonné et ses vieilles savates du matin remplacées par de belles espadrilles de couleur, prenait le soleil devant sa porte, assis au guéridon, un petit cigare au coin de la bouche.

— Eh bien ? Quoi de nouveau ? s'informa Guertez en venant s'asseoir près de lui sur l'autre chaise.

— Que diable veux-tu qu'il y ait de neuf ? émit le cafetier du coin disponible de sa bouche. Si ça t'intéresse de savoir combien les poules de la Bernadette ont pondu d'œufs ce matin ou s'il y a quelque naissance en perspective à Etchobar, adresse-toi à la gazette du village. Tiens, la voilà, qui passe en ce moment.

La gazette du village, c'était Chiquitou.

Il traversait en ce moment en effet la petite place, se dirigeant vers la terrasse de l'église. Il passait sans tourner la tête, l'air absorbé par ses occupations, allant sonner l'Angelus de midi.

Le mot « vieux grigou », dont Guertez à mi-voix avait ce matin qualifié son départ, était venu jusqu'à son oreille et l'avait mortifié.

Guertez devina la raison de cette raideur ambulante.

— Hé ! Chiquitou ! appela-t-il.

L'autre ne détourna la tête que d'un demi quart de cercle et fit virer vers lui un œil dépourvu d'aménité.

— Je n'ai pas le temps, laissa-t-il tomber, très digne. Le vieux grigou va sonner l'Angelus.

— Tu as toujours le temps, que diable, de siffler en passant un vieil armagnac.

La dignité de Chiquitou chancela.

Il tira par sa grosse chaîne d'acier sa vieille montre de sa ceinture, consulta le cadran. Il était midi moins quatre, heure du clocher, et il sonnait toujours à midi tapant, officiellement exact en toutes choses. Il hésita.

— Espère-moi un peu, concilia-t-il, je vais sonner d'abord, je sifflerai après.

Il s'éloigna d'un pas moins raide et plus hâté.

Il gagna la terrasse de l'église et, avant de s'engouffrer sous le porche, disposa de la minute qu'il avait devant lui pour échanger quelques mots avec des gens qui se trouvaient là, sous l'ombre des pins.

Il y avait deux ou trois personnes en attente, qui observaient les divers horizons.

L'équipe devait être là vers onze heures. Il était bientôt midi et rien n'était signalé dans le lointain, où l'on apercevait d'ordinaire les silhouettes une bonne heure avant leur arrivée. Depuis l'affaire de la veille, on se montrait plus inquiet et cet autre retard ne laissait pas de causer de nouveau quelque alarme.

— Ils ont eu peut-être quelque chose, émit Chiquitou en s'éloignant. Pardi, depuis l'affaire d'hier, ils sont en éveil, de l'autre côté.

— Ah ! fit la femme d'Amardheil avec quelque angoisse, ces maudits carabiniers espagnols !...

— Ce sont, lança Chiquitou du seuil du porche, de vieux grigous !

Depuis ce matin, ce mot lui semblait le plus inglant que puisse faire entendre une bouche humaine.

— Allons, dit-il avant de disparaître, je vais voir de là-haut. Si je vois quelque chose, je vous le crierai. Espérez-moi à la lucarne du clocher. Je vous le ferai savoir avant de mettre ma cloche en branle.

Mais Chiquitou n'aperçut rien ; partout, dans toutes les directions, tout était vide.

Quand il redescendit, sa besogne expédiée, il trouva en bas des visages plus assombris encore.

— Il ne faut pas s'en faire pour cela, rassura-t-il d'un air pondéré et raisonnable. Ils mangeront la soupe froide, voilà tout, mon Dieu... Allons, excusez-moi. On m'attend.

Il gagna à grandes enjambées le café Garigou.

— Eh bien, lui demanda Guertez, dès qu'il eut rejoint celui-ci, quoi de neuf ? Quoi de nouveau ?

— Eh bien, dit-il, en humant à petites sucées le petit verre qui était servi, en fait de neuf, ma vieille, c'est qu'il n'y a rien de nouveau.

— Que veux-tu dire ?

— Que l'équipe n'est pas du tout en vue, à cette heure.

Guertez, le coude sur le guéridon et le petit verre en suspens, écoutait avec une attention avide qui gardait de se manifester. Un œil cligné, il affectait de regarder les jeux de lumière dans les teintes dorées de son alcool.

— Un simple retard, fit-il.

Chiquitou hochait la tête.

— Ce retard, à moi, après celui d'hier surtout, ne me dit rien qui vaille. Il y aurait du mauvais que ça ne me surprendrait qu'à demi... Et puis, je vais vous dire, moi, si bête peut-être que ce soit, mais quand je vois le matin, de mon clocher, ces teintes pas naturelles du côté de l'Erriquidor, ça annonce toujours du vilain.

Le petit verre de Guertez se prit à trembler dans sa main. Il le vida d'un trait et le reposa sur la table.

Garigou se tapa bruyamment la cuisse du plat de la main, en éclatant de rire.

— Tu parles, dit-il, comme une vieille chevrière.

— Possible, exhala Chiquitou pincé, je n'ai peut-être pas ton esprit vaste et remarquable et... moderniste. Je ne sais pas qu'une canette de bière et une canette de bière ça fait trois ou quatre canettes de bière, au dernier moment de la fermeture, n'empêche que ce retard ne me dit rien qui vaille.

— Possible, possible, concéda Garigou aussitôt bridé par la boutade qui ne devait pas taper dans le vide, oui, ils ont peut-être, après l'histoire d'hier, recueilli des pruneaux.

— Oui... ça ou autre chose. Qui le sait ? Il y a tant de surprises dans ce métier... Allons, salut à la compagnie et merci de la politesse. Je me sauve. Après la soupe, je reviendrai aux nouvelles, dans le clocher.

Après la soupe, les heures passèrent en vain.

Aux gens qui étaient sur la terrasse vint, au bout de quelque temps, se joindre une nouvelle personne, la vieille Carola.

Son tricot à la main, la vieille ménine était allée s'asseoir sur un banc, à l'ombre des grands pins. Les épaules un peu ployées, le front penché sur sa laine, elle attendait aussi. Le cliquetis menu de ses aiguilles semblait lui compter les secondes qui passaient.

Quatre heures sonnèrent. Quatre brutaux coups d'airain qui tombèrent du clocher sur son inquiétude grandissante.

— Déjà... murmura-t-elle, en laissant choir son tricot sur ses genoux.

Les ombres des grands pins commençaient à s'allonger, atteignaient déjà l'extrémité de la terrasse, allaient bientôt escalader le parapet. Songeuse, elle fixait devant elle sur le sol son ombre à elle qui s'allongeait aussi. Soudain, à côté de son ombre, une autre ombre mince et étirée vint surgir, tandis qu'une voix jeune et cordiale descendait à son oreille.

— Bonjour, ménine Carola.

Elle leva la tête vers ce salut affectueux. Elle aperçut, penchés vers elle, le visage maigre et brunâtre et les yeux de charbon de Minuto.

— Bonjour, pitchoun.

L'abord de l'aieule de Ramuntcho et du fils de Nénia Laburu, malgré ce qui avait pu se passer la veille sur l'esplanade, gardait la marque d'une cordialité inaltérée. Il est certaines affections solides, basées sur une réciproque estime, inaccessibles à certains incidents et à certains heurts.

— Tu es donc venu aussi, hé ? dit Carola en reprenant le jeu alerte et machinal de ses aiguilles. Et... tu le vois, Minuto, rien... rien toujours... Mais que font-ils donc, ces galapiats ?... Je lui ai tenu sa soupe au chaud, mais je crois bien qu'elle ne lui servira, pardi, qu'au souper... s'il vient souper... Je commence à me faire du mauvais sang, tu sais.

— Bah ! A quoi bon s'inquiéter.

— Eh ! tu es venu, cependant, toi aussi.

— Oui, je suis venu, mais qu'est-ce que ça prouve ? Je sais bien, pardi, que ce retard ne veut rien dire. Mais Gachoutcha a tellement insisté pour que j'aille voir et que je lui apporte des nouvelles dès qu'il y en aurait...

La tête penchée sur son tricot, la vieille ménine sourit doucement.

— Ah ? fit-elle, malicieuse, la Gachoutcha s'intéresse donc tant que ça ?...

Minuto sourit de son côté. Pour ce sourire, qui les faisait complices, la vieille Carola se sentait envie de l'embrasser.

— La brave pitchoune ! dit-elle... Mais, que font-ils donc ?... Que font-ils donc, ces garnements ?... A la vérité, ils finiront par me manger le sang... Tu ne vois rien, Minuto ?

— Rien, ménine... Ah ! si.

— Ah ?

— J'en vois un.

— Un seul ? fit ménine Carola en rangeant son tricot qu'elle plaça dans la poche de son tablier. Un seul, tu dis ?... Cherche bien. Tu ne vois pas les autres ?

— Ma foi, non, déclara Minuto après avoir exploré l'horizon du regard. Je n'en vois qu'un seul. Il vient sans doute de l'avant pour prévenir du retard.

— Sans doute.

L'homme dévalait à assez vive allure. Peu à peu on distingua et on reconnut la silhouette.

— Amardheil, dit Minuto.

— Comme il marche vite ! remarqua d'une voix un peu altérée la vieille Carola, qui s'était levée aussi et regardait grandir la silhouette qui venait vers eux.

— C'est que, pardi, il doit commencer à avoir faim, le gars.

— Oui... ça se peut... je souhaite que ce soit cette excellente raison qui lui donne ainsi des jambes.

Minuto se prit à plaisanter, bien qu'à lui aussi, cette allure anormale donnât un peu à penser.

— Vous savez bien, ménine, que l'Ogre, qui avait toujours faim, faisait des pas de sept lieues. Vous nous l'avez conté cent fois, quand nous étions petits, à Ramuntcho et à moi.

— Oui, mais il ne devait certainement pas mar-

cher ainsi. Cette hâte ressemble à de l'agitation, Minuto...

— Que dites-vous là, ménine Carola ?... Vous ne connaissez pas Amardheil. C'est un gas de trempe. Pour lui donner de l'agitation, il faudrait beaucoup.

— C'est... c'est qu'il y a peut-être... beaucoup, Minuto.

— Allons, ménine. Je ne vous reconnais plus.

— C'est vrai, je suis pecque l... Mais, je ne sais trop pourquoi, j'ai aujourd'hui des idées tourmentantes dont je ne sais pas me défaire.

— Tiens ! C'est comme Gachoutcha, laissa échapper Minuto.

— Ah ?... fit Carola. Elle aussi a des mauvais pressentiments ? C'est pour ça qu'elle t'a envoyé, hé ?... Ah l... Tu vois bien.

— Oh l... des nerfs de femmes... C'est peut-être à cause de l'orage qui pourrait bien venir.

— L'orage ?

— Eh ! le col d'Orgambidescao, ce soir, est sombre de bonne heure. C'est mauvais signe.

— Il ne manquerait plus que ça à ceux qui franchissent les cols.

— C'est peut-être pour ça qu'ils ne franchiront pas, et qu'Amardheil vient prévenir.

— Eh l... Ils auraient, pardi, fait comme lui.

— Ils ont peut-être été retardés et coucheront dans quelque posada.

— Oui, peut-être... Mais il n'arrive donc pas, cet Amardheil. Il n'en finit pas de venir !

— Tiens... le voilà qui escalade la rampe. Dans une dizaine de minutes, au train dont il va, il sera là.

Amardheil arriva enfin et déboucha, vivement entouré, sur la terrasse.

— Eh ?... Les autres ?

La présence de la vieille Carola semblait le gêner.

Il était venu devant, expliqua-t-il avec quelque embarras. Les autres... eh bien, les autres, après avoir franchi, avaient été obligés de faire un détour pour aller chercher... un fragment de l'équipe. Ils seraient là bientôt, pardi. On l'avait envoyé, lui, devant, pour... pour rassurer tout le monde.

— Un fragment de l'équipe ! fit ménine Carola dont les yeux allaient tour à tour des yeux d'Amardheil à ceux de Minuto, qui s'étaient regardés, quel fragment de l'équipe ? Qui ça ?

— Mais... je ne sais pas. C'est Garcia qui m'a dit d'aller devant. Ils allaient espérer, eux, un retardataire. Je ne sais pas qui. J'étais à la surveillance du passage, moi, au pont d'Alboretta.

— Un malheur ?... un malheur est arrivé, n'est-ce pas ?

— Mais non, ménine Carola, mais non... Ils vont être là bientôt.

— Tu crois, Amardheil ?

— Bien sûr. Ils vous faut rentrer chez vous, ménine Carola. Ils vont rentrer tout à l'heure.

— Ah ! bien... Ah ! bien...

Elle s'éloigna pour regagner sa demeure, marchant d'un pas un peu titubant, ployée par une sourde et grandissante angoisse...

Comme elle quittait la terrasse de l'église, elle croisa Guertez qui la salua avec amabilité. Elle lui rendit poliment son salut et passa. La silhouette mal assurée s'éloigna, rasant les maisons.

Guertez vint rejoindre le groupe qui entourait Amardheil.

Maintenant que Carola était partie, Amardheil expliquait que c'était précisément Ramuntcho que l'on cherchait à cette heure encore, que l'on cherchait depuis le matin.

Les joues de Minuto avaient pris une teinte cendrée.

— Où cela ? s'informa-t-il.

— A l'Erriquidor.

— Oh ! Oh !

Amardheil et lui se regardèrent. L'équipier eut un éloquent pincement du coin de la bouche qui disait sa terrible inquiétude et celle de ses compagnons.

— Comment se trouvait-il, lui, à l'Erriquidor ? demanda le frère de Gracieuse. Il était donc isolé ?

— Isolé, oui. Il était parti à part pour aller prévenir ceux de Roncevaux, qui étaient à Casas del Rey. On n'a plus de ses nouvelles. On s'est tous mis ce matin à sa recherche.

— On n'a pas de traces ?

— De traces non, mais...

Le compagnon de Ramuntcho eut de nouveau le même éloquent pincement du coin de la bouche.

— Sur le coup de midi, on a trouvé quelque chose qui redouble notre inquiétude. Je souhaite qu'elle soit vaine. Mais...

— Enfin ?

— On a trouvé au bas de la grande chute, où Ydrac et Garcia ont descendu avec des cordes par les rochers, on a trouvé les débris de la barque qui flottaient dans les remous. Le corps, s'il lui est arrivé malheur, a dû être emporté sur l'autre versant ou doit être au fond du gouffre.

Guertez resta impassible.

— Nulle trace du corps ? Nul indice de l'accident ? s'informa-t-il d'une voix parfaitement ferme.

— Rien du tout.

— Ah !

Très pâle, Minuto fixait ses espadrilles d'un air sombre.

CHAPITRE X

Vers le soir deux autres hommes arrivèrent à Etchobar. Ils étaient harassés. L'un d'eux, Ydrac, qui se servait par instants de l'appui de son compagnon, s'était luxé une épaule dans une glissade dans les rochers en descendant avec des cordes dans le bas de l'Erriquidor, avait les yeux luisants de fièvre et ne semblait se tenir debout qu'avec peine.

Les nouvelles étaient mauvaises.

Ils rapportaient le béret et la ceinture de laine

bleue de Ramuntcho, qui avaient été trouvés à une demi-lieue en aval de la grande chute, dans un coude de l'Erriquidor. Le remous les avait jetés là, dans une excavation, où ils étaient restés accrochés à une arête, puis des débris de la barque qui flottaient dans l'écume.

On avait trouvé cela sur le coup de midi, après cinq heures de recherches.

Les autres, là-bas, cherchaient encore, mais l'orage qui s'annonçait allait certainement les obliger à quitter le lieu.

Du corps, nulle trace. S'il n'était pas au fond du gouffre, gardé là par quelque tourbillon de fond, il devait, pardi, être emporté dans l'Utbercha, du côté de l'Espagne.

Les compagnons de Ramuntcho étaient atterrés. Leur émotion était intense.

Ils se regardaient maintenant en silence, la même pensée dans le regard.

Il fallait aller informer ménine Carola.

Ce fut Minuto, qui se chargea de la pénible chose.

Il prit le béret et la ceinture et se dirigea vers sa demeure.

Quand l'aïeule le vit entrer, le pas hésitant sur le seuil, la seule vue de son visage lui donna une subite torsion au cœur. Elle resta immobile, raidie dans son fauteuil. Dans cette subite immobilité spectrale, seuls disaient encore qu'elle vivait le tremblotement spasmodique de son menton et le mouvement alternatif des yeux vacillants qui allait des yeux de Minuto aux objets qu'il tenait à la main et de ces objets à ses yeux.

Minuto parvint à extirper des mots de sa gorge.

— Ménine, dit-il d'une voix qui faisait dans son gosier un bruit râclant de râpe, je...

— Je... je comprends... je... comprends, dit-elle d'une voix blanche et grelottante, j'ai... j'ai l'habitude... C'est la troisième fois... la troisième... qu'on vient me dire... me dire... J'ai l'habitude... l'habitude... l'habitude.

Derrière ses vieilles lunettes de fer, ses larmes ne pouvaient pas jaillir. Elle semblait une statue de craie, une statue un peu éboulée. Ses lèvres s'agitèrent de nouveau.

— La... la balle d'un carabinier ?

Minuto arracha encore ces mots de sa gorge sèche.

— Non, dit-il. Il est resté... dans l'Erriquidor... suppose-t-on. On... on ne sait pas encore.

La statue de craie sembla fondre... fondre. Elle se tassa... se tassa.

Pour celui-ci, le dernier qui lui restait encore, la pauvre ménine Carola n'aurait même pas son corps, sans doute.

Elle restait tassée dans son fauteuil, près de son petit pot de réséda, promenant doucement ses mains sur les objets que Minuto avait placés sur ses genoux, semblant les caresser... les caresser.. Un petit souffle gémissant, qui ressemblait au râle plaintif d'un soufflet crevé, faisait par instants trémuler sa lèvre blanche. Et à chaque petit râle, son corps semblait se tasser encore. On eût dit que dans chacun de ces petits souffles un peu d'elle-même partait.

Cette douleur muette et sans larmes tordait le cœur à voir. Elle devait être incommensurable...

Soudain, la porte s'ouvrit sous la lente poussée d'un corps qui s'appuyait contre elle et, sur le seuil, apparut, cramponnée au chambranle, une autre statue de craie.

C'était Gracieuse.

Ses grands yeux bleus, vides aussi de larmes, semblaient contenir tout un monde de douleur.

Elle resta un instant immobile, raidie contre ce chambranle, la gorge un peu hoquetante. Nul mot ne pouvait sortir de ses lèvres blanches. Puis, elle s'avança, la main au mur, au dossier d'une chaise, à la table, prenant comme point d'appui ce qui se trouvait à sa portée, sur son passage.

Ainsi, elle arriva auprès de ménine Carola et, d'un bloc, se laissa choir sur les genoux, au pied de son fauteuil. Son corps ployé donnait la vivante image du désespoir.

Elle parvint à exhiler quelques mots hoquetants.

— Mama Nénia, tit-elle entendre d'une voix blanche, qui ne semblait pas la sienne, qui sonnait comme une clochette fêlée, m'a dit de venir... de venir passer la nuit... avec toi, ménine.

— C'est bien honnête... bien honnête, exhala entre deux petits râles la voix lointaine de l'aïeule.

Une main caressant toujours ses reliques, son autre main alla chercher la tête de Gracieuse et se prit aussi à caresser doucement ses cheveux blonds.

— C'est bien honnête... bien honnête...

Dans le lourd silence de la pièce, sa voix semblait un bourdonnement frêle de mouches.

Dans le cadre de la fenêtre où déclinait le jour, apparut dans le ciel la légère lueur lointaine d'un premier éclair. L'orage s'annonçait.

— Les autres, là-bas, exhala la voix cassée, vont avoir du vilain pour chercher le corps de mon petit.

La tête de Gracieuse s'éroula sur les genoux de ménine. Son sanglot déchirant s'étouffa dans la laine encore humide de la ceinture bleue et du béret.

La tendre main de l'aïeule continua à caresser ces soyeux cheveux blonds dont la torsade dénouée tombait par petites secousses sur ces jeunes épaules secouées par le désespoir.

— Allons, dit Minuto d'une voix qui sortait avec effort de sa gorge qui suffoquait de plus en plus, je reviens aux nouvelles, hé ?... On fait des recherches... Qui sait ?... Il s'en est peut-être tiré.

La vieille Carola secoua doucement ses bandeaux blancs. Elle savait bien, pardi, qu'il n'y avait rien à espérer... Mais, enfin, il faut bien, n'est-ce pas, qu'on dise quelque chose aux gens qui ont de la peine.

Minuto sortit, traversant d'un pas hâté le jardin et gagnant le chemin. Il étouffait.

Les deux femmes restèrent seules dans le silence de la demeure troublé seul par les sanglots étouffés de la fiancée affalée sur les genoux de l'immobile et silencieuse aïeule.

Caressant toujours les cheveux de l'enfant de son geste machinal et tendre, la vieille ménine

fixait par la fenêtre; de son regard figé, le jardin sur lequel descendait la nuit.

Devant cet immobile regard perdu, sur la route, une silhouette passa dans le crépuscule. A la lueur d'un éclair qui brilla en cet instant, ménine Carola reconnut Guertez. Il lançait en passant un

regard trouble dans l'intérieur de la maison.

Ce regard arracha un instant l'aïeule à sa douloureuse prostration.

Dans la lueur blafarde qui l'avait fugacement éclairé, ce Guertez lui sembla avoir de drôles d'yeux.

DEUXIÈME PARTIE

LE MASQUE

CHAPITRE PREMIER

Depuis quelques jours, un singulier changement s'était opéré dans la maison des Laburu.

Tandis que mama Nénia semblait regarder à présent Guertez un peu de travers, Minuto, par un étrange revirement, assez inexplicable dans ses sentiments, était devenu son ami, et se prenait même à le défendre, quand mama Nénia exprimait sur lui des opinions un peu moins sympathiques que jadis.

Le sentiment nouveau de mama Nénia, pour qui connaissait cette nature impulsive et tout d'une pièce, s'expliquait assez par le bouleversement qu'avaient produit en elle les événements qui étaient survenus, bouleversement qui faisait sourdre maintenant en elle une sorte de remords mêlé d'angoisse.

Très sensible à la douleur muette et inaltérable de sa fille, elle se sentait le cœur de jour en jour plus lourd et plus gonflé de regrets.

Elle se posait maintenant, seule à seule, des questions qui la laissaient sombrement songeuse, quand son regard s'attachait au pauvre visage émacié et immuablement pâli de sa fille, quand elle rencontrait ses tristes prunelles bleues agrandies par une pensée fixe et brillantes de fièvre.

Elle se demandait si ce n'était pas elle qui avait fait le malheur de tous, interrogeant anxieusement sa conscience.

Enfin, une pensée affreuse, une pensée qu'elle n'osait s'exprimer à elle-même sans un effroyable frisson, rongait sourdement son cœur, celle du suicide possible de Ramuntcho. Ne l'avait-elle pas poussé par son outrageante éviction à un coup de désespoir ?

Cette idée, qui, dès le premier instant, dès la nouvelle du malheur, était venue aussitôt l'efflourer, ne s'était plus, depuis, écartée d'elle. Elle

avait grandi, elle emplissait maintenant sa pensée faisant sourdre en elle un angoissant remords.

Pauvre Ramuntcho ! Pauvre brave enfant qu'elle avait vu grandir à côté des siens, mêlé aux siens, presque sien, et dont lui apparaissaient maintenant toutes les qualités de cœur.

Dans l'anxiété de son souvenir et de ses brûlants regrets, elle revoyait sans cesse ses yeux surpris et tristes qu'elle avait entrevus un instant, quand elle arrachait des mains de sa fille sa veste pour la jeter sur le sol.

Ce regard empli de reproche, ce regard honnête et douloureux, ne la quittait pas.

Ah ! fallait-il qu'elle soit alors ensorcelée par l'idée de l'autre !

Elle avait pris pour le colporteur une répulsion qui allait sans cesse grandissant, sans trop définir pourquoi. Sans doute parce qu'il l'avait embobinée jadis, lui avait fait miroiter un mirage, son bon commerce, ses sous, ses belles manières.

Ah ! avait-elle été peccque d'envisager à sa manière qu'elle croyait raisonnable le bonheur de Gracieuse !

Ah ! elle l'avait réussi son bonheur !... et celui des autres !... et le sien aussi, maintenant !

Non, décidément, ce Guertez lui devenait antipathique. Son bagout, maintenant, à y bien songer, était une chose qui lui faisait l'effet de sonner faux. Elle allait jusqu'à se demander, si les choses se remettaient jamais, ce qui, certes, n'était guère à pouvoir espérer, si elle pourrait se faire à le voir devant elle comme gendre.

Evidemment... évidemment, ce qui avait pu arriver, ce n'était pas sa faute... mais, enfin, sans ce Guertez... Enfin quelque chose ne le lui faisait plus voir du même oeil.

Sa fille ne laissait pas non plus de lui donner de l'anxiété.

Elle ne cessait de l'observer, le cœur étrangement serré.

Que se passait-il dans cet étonnant silence ? Que se passait-il derrière le front de ce visage figé ? Que regardaient-ils fixement ces yeux qui par moments ne semblaient rien voir de ce qui était devant eux.

Ah ! le malheur de Ramuntcho ne lui enseignait que trop ce que peut faire le désespoir !

A quoi pensait-elle, mon Dieu, avec ses yeux fixes ?

Mama Nénia en perdait le sommeil et venait vingt fois dans la nuit, une lampe à la main, la regarder dans sa chambre. Elle la trouvait inmanquablement les yeux grands ouverts. Une seule fois, une seule depuis neuf jours, elle l'avait trouvée les paupières closes, endormie, mais elle eût préféré encore la trouver éveillée, que de voir ce sommeil de fièvre et d'entendre le râle continu qui sortait, déchirant de ses lèvres. Elle devait, pardi, voir avec ses yeux clos des choses qu'il aurait mieux valu qu'elle ne voie pas. Quelque affreuse vision qui devait se dessiner devant elle.

Elle devait souffrir, la pauvre, tout ce que l'on peut souffrir. Et le terrible, c'est que cette souffrance se taisait.

Cela, surtout, angoissait mama Nénia et lui faisait surveiller sa Gachoutcha instant par instant. Son anxiété ne se sentait de répit que quand elle la savait auprès de ménine Carolá. Là, du moins, elle pleurait avec la grand'mère, et les larmes sont une bonne chose quand on est comme elle était.

Quant à Minuto, son changement était assez inexplicable.

Avec Guertez, à présent, ils ne se quittaient plus.

Mama Nénia ne savait que penser du cœur de son fils. Son lourd chagrin, qu'il avait éprouvé lors du malheur de Ramuntcho le laissait bien, par instants, un peu sombre, mais cependant semblait commencer à s'effacer.

Le lendemain de l'accident, il était comme accablé. Il avait été, pendant des journées, sur les bords de l'Erriquidor, se livrer, avec les autres, puis isolément, à de longues recherches, partant bien avant le lever du jour, rentrant bien après le coucher du jour. Puis, une nuit, il était rentré sans mot dire, avait regagné sa chambre sans toucher à la soupe qu'on lui avait tenue au chaud, et depuis, n'était plus revenu là-bas. Il semblait avoir renoncé.

Son humeur était devenue fantasque.

C'était à n'y rien comprendre. Mama Nénia s'y perdait.

Une nuit, chaude il est vrai, il l'avait passée tout entière dans le jardin, allongé sur le banc. Nénia, sur le coup de dix heures, avant de se mettre au lit, était allée voir ce qu'il faisait. Elle l'avait trouvé les yeux clos, la nuque sur sa veste enroulée en forme de traversin. Connaissant son humeur un peu bourru, elle l'avait laissé là. Mais au bout de son bras qui pendait hors du banc, elle avait vu entre ses doigts le bout d'un petit cigare qui n'était pas éteint. S'était-il endormi en fumant, ou avait-il, à sa venue, fermé les yeux pour ne pas être dérangé ?

Outre l'humeur, Nénia avait constaté que les habitudes aussi de son fils avaient changé. Lui

qui ne fréquentait jamais le café, jadis, si ce n'était que pour y prendre avec quelques amis un verre de limonade de temps en temps, au retour d'une équipe ou après quelque chaude partie sur l'esplanade, y trainait maintenant d'une façon fréquente, en compagnie de Guertez, se livrant avec lui à de longues parties de cartes.

Décidément, songeait hargneusement mama Nénia, Ramuntcho lui était une société meilleure que ce buveur de petits verres de Guertez.

Était-ce aussi une conséquence de cette fréquentation et s'était-il laissé embobiner lui aussi par ce colporteur, mais son cœur semblait aussi avoir changé. Quand on parlait devant lui à présent du malheur qui avait frappé Ramuntcho, il avait bien, pardi, dans son regard noir une petite lueur fugace qui ressemblait à une émotion, mais qui s'atténuait vite. Il lui arrivait de hocher lentement la tête, en disant qu'en restant toujours dans les mêmes idées on ne pouvait rien changer aux choses, que les malheurs étaient en somme des choses qu'il fallait savoir subir en se faisant une raison.

Il semblait délaissier un peu à présent ménine Carola, n'y accompagnant que rarement Gachoutcha qui y venait passer les après-midi et aider la pauvre aïeule à supporter son chagrin.

Enfin Minuto semblait singulièrement changé aux yeux de tous.

Ce soir-là, chez les Laburu, le repas s'achevait en silence. Devant leur assiette presque intacte, les deux femmes regardaient, sous la clarté de la lampe, Minuto, qui achevait de manger sa soupe sans mot dire. Gachoutcha l'observait plus attentivement encore que sa mère.

Son écuelle vidée, il se leva et gagna le jardin, où il alla s'asseoir sur le banc.

Au bout de quelques instants, Gracieuse vint le rejoindre. Il parut ne pas s'apercevoir de sa présence, absorbé dans une profonde songerie. Elle s'assit doucement à son côté et posa sa main sur la sienne.

Il tressaillit et tourna vers elle ses prunelles de charbon luisant.

— Tu rêvais ? dit-elle.

— Non, répondit-il, je réfléchissais.

— A quoi ? interrogea-t-elle, ses yeux bleus fixés dans les siens, sondant ce regard d'encre.

Et comme il ne répondait pas :

— Tu sembles depuis quelque temps réfléchir beaucoup, Minuto.

— Il faut, dit-il avec une étrange voix, beaucoup penser, dans la vie, Gachoutcha.

Elle le regardait toujours, scrutait son visage brunâtre et dur.

— On croit, dit-elle, que ton cœur change, Minuto... Moi, je ne le crois pas. Je te devine toujours le même. Et je crois... je crois que je ne me trompe pas.

Minuto ne répondit pas, se bornant à caresser doucement la petite main qu'il avait gardée dans les siennes.

Gracieuse essayait de sonder ce silence. Elle sentait autour de sa main les paumes tièdes de son frère. Ces paumes avaient, eût-elle dit, une chaleur un peu fiévreuse.

— Alors, reprit-elle, penchée vers lui, le

visage tout près du sien et fouillant longuement son regard, pourquoi, Minuto, pourquoi ce changement si étrange, dis-le-moi, pourquoi ce changement si étrange dans ton air et dans tes habitudes ?

— Un changement dans mon air et dans mes habitudes ?... Où donc, Gachoutcha, prends-tu cela ?

Elle ne fut pas dupe de cette forme de dénégation.

— Minuto, dit-elle en hochant lentement la tête, je crois... je crois, moi, que tu caches en toi quelque chose.

— Ah ! que voilà bien, pardi, l'imagination galopante des femmes !

— Minuto, constata-t-elle, tu ne réponds pas.

— Eh ! que diable veux-tu que je réponde ?

— Tu n'as... rien à me dire ?

— Mais, rien, Gachoutcha, rien.

Elle considéra pendant quelques secondes ce maigre visage brunâtre, à l'expression un peu close, aux traits un peu durs, comme celui de mama Nénia, à la physionomie énergique et têtue comme la sienne, et hocha doucement la tête. Ce qui était derrière ce front tendu, on ne l'en arrachait pas aisément.

Après tout, songea-t-elle, Minuto disait peut-être vrai en parlant de l'imagination galopante des femmes.

Ils restèrent quelques instants sans parler, isolément perdus l'un et l'autre dans la nuit et dans le grand silence qui les enveloppait, le regard figé dans la clarté lunaire qui faisait miroiter devant eux les lointains horizons. Leur respiration à tous deux, dans cette atmosphère chaude et sans brise, était le seul bruit qui venait à leurs oreilles dans l'immobilité calme de ce jardin.

La voix de Gachoutcha troubla enfin ce pensif silence, une voix un peu basse, douce et grave d'une limpidité à la fois douloureuse et sereine.

— Ecoute, dit-elle... écoute, mon frerot. J'ai à te parler de quelque chose. C'est pour ça surtout que je suis venue te joindre ici.

Il tourna lentement vers elle des prunelles qui semblaient foncées plus encore. Il pressentait de quoi sa sœur était venue lui parler.

Gracieuse eut devant ce regard qui allait au devant de sa pensée, une légère hésitation. Sa voix restait un peu collée à sa gorge.

— J'ai pris, dit-elle, une décision, Minuto.

La mâchoire de Minuto se contracta.

— Jo la devine, murmura-t-il sourdement, les sourcils abaissés sur ses paupières mi-closes... Je la devine, n'est-ce pas ?

— Oui, Minuto, dit-elle d'une voix douce et triste.

La respiration de Minuto se fit brève et un peu sifflante.

— Ma pauvre petite sœur... exhala-t-il en baissant sa tête sur sa poitrine.

Un instant de lourd silence plana sur eux, les unissant dans la même émotion.

Minuto parla enfin, d'une voix un peu rauque sans relever le front.

— Où ?... demanda-t-il simplement.

— Au couvent d'Orthez.

— Aux filles de la Charité ?

— Oui, Minuto, parmi les sœurs de Saint-Vin-

cent-de-Paul. C'est là maintenant que ma place est marquée.

— Pauvre petite sœur...

Sur la rude face penchée du jeune Basque, quelque chose se prit à luire sous la clarté frissante de la lune sur l'aile de son nez, quelque chose qu'il fit disparaître du revers de sa main.

Gracieuse se pencha vers lui.

— Mon frerot ! murmura-t-elle. Pardonne-moi la peine que je te fais.

Les coudes sur ses genoux, il haussa une épaule.

— Tu me désapprouves ? demanda-t-elle, se méprenant au mouvement de son frère.

Celui-ci secoua lentement la tête.

— Non, dit-il d'une voix sourde. Meurtrie comme tu l'es, c'est peut-être le mieux. Sous la cornette d'une bonne sœur, les peines sont plus légères. Fais selon ton pauvre cœur et tes idées, ma Gachoutcha... Mais...

Il releva lentement la tête et, lui prenant les deux mains, il se pencha vers elle.

— Ecoute, Gachoutcha, dit-il d'une voix grave, il faut cependant que tu me fasses, même si cela te coûtait beaucoup dans ton deuil, un sacrifice.

— Un sacrifice...

— Oui. Il faut que tu me fasses une promesse... une très importante promesse, sœur.

— Laquelle ? fit-elle surprise de la mine légèrement durcie et du regard singulier de son frère.

— Celle d'attendre encore.

— Attendre ?

— Oui, quelque besoin que ton cœur déchiré ait d'aller ensevelir sa douleur sous le voile... Oh ! pas longtemps, va... quelques jours encore... Tu me le promets, sœur ?

— Oui, Minuto.

— Et... autre chose encore, ma Gachoutcha.

— Autre chose ?...

— Oui, de ne parler à âme qui vive de ta décision, pendant ces quelques jours... même pas, surtout pas, à mama Nénia.

— Même pas à notre mère ?

— Non. Ce serait le faire deviner à tout le monde par son seul visage. Il ne faut pas... Parlez-en, si tu veux, à ménine Carola... en secret... Je connais sa tête, à elle, malgré son chagrin, et dis-lui aussi, si tu veux, dis-lui aussi... que c'est moi qui t'ai dit de différer.

— Je te le promets, Minuto, puisque tu le veux ainsi, assura-t-elle, docile, saisie d'un certain trouble en considérant le visage et le regard de son frère en ce moment. Mais pourquoi... pourquoi, dis-le moi, me demandes-tu cela ?

— J'ai mes raisons, Gachoutcha.

Le trouble de Gracieuse augmenta.

— Tu le vois, dit-elle, tu le vois, Minuto, j'avais raison de le dire tout à l'heure. Tu caches... tu tu caches en toi quelque chose que tu ne dis pas.

Sans répondre, il la quitta, franchit le clayon du jardin et, de son pas silencieux et souple s'éloigna sur la route, dans la direction du village.

CHAPITRE II

— Garigou ! deux autres armagnacs !

La face de l'excellent cafetier était aussi arrondie que son bras qui versait cette sixième tournée à Guertez et à son compagnon Minuto, tournées alternativement payées par les deux buveurs ou jouées au truc, le subtil jeu des trois cartes, imaginé sans doute par le souple et vif esprit basque, où chaque joueur essaie d'enfermer son adversaire.

À quelques pas de là, assis sur la même banquette, un peu à l'écart, Chiquitou, morfondu devant son fond de verre de café refroidi, lorgnant l'alcool de côté, rageait intérieurement à froid de ne pas être mêlé, au moins une fois, par une « politesse » des buveurs, à ces généreuses libations.

Restreint par sa parcimonieuse économie à une raisonnable continence, il remuait avec lenteur le fond de sucre de son verre, coulant un oeil de côté sur le visage congestionné et un peu empourpré du colporteur. Le Guertez suait l'alcool.

— Pardi, fit-il, non sans une imperceptible amertume dans le ton, tandis que son inviteur de l'autre jour choquait son petit verre d'un geste déjà alourdi en semblant ignorer sa présence, ça te fait du bien, mon gars. Tu as ce soir, pét dé péricle ! plus de couleurs que l'autre matin.

— Que l'autre matin ?... quand ça ? fit-il, bourru et simulant l'étonnement, quand ça donc ?

— Mais, fit Chiquitou, étonné de l'étonnement de son interlocuteur, l'autre lundi, donc.

Guertez entonna son petit verre d'un geste si nerveux qu'il en répandit les deux tiers sur son menton, sa cravate et le revers de son veston.

— Bah ! fit-il en essuyant son menton du revers de sa main, tu l'as cru peut-être, mais c'est faux... je n'étais pas pâle.

L'autre le considérait d'un oeil un peu arrondi, étonné de cette dénégation véhémement.

— Tu ne te souviens pas ?... Demande donc, pardi, à Garigou si ce n'est pas vrai.

— Il est vrai, intervint le cafetier qui, à quelques pas d'eux, empilait des sous sur le coin d'une table, que tu avais ce matin-là, et même la veille au soir aussi, une mine pas bien, une vraie figure de papier mâché.

— De papier mâché !

Guertez, les mâchoires serrées et le regard quelque vacillant, haussa les épaules.

— Enfin, quoi !... tu n'étais pas dans ton assiette.

— Pas dans mon assiette !... Tiens ! redonnons deux autres armagnacs ! coupa-t-il dans une bouffée de colère qui le souleva à demi sur sa chaise. Ça vaudra mieux que de dire des bêtises, en parlant pour faire le Jacques, à tort et à travers !

Ses joues congestionnées, son oeil fulgurant et ses veines gonflées, tout cela pour une simple remarque innocente qui n'avait rien de bien offen-

sant, ne laissèrent pas de surprendre Chiquitou, dont l'œil arrondi était resté fixé sur le colporteur. Pourquoi diable tout ce train ?

Il mit, à la réflexion, cette bouffée de fureur sur le compte de l'armagnac. Sur la table, près des verres, la quantité de petites raies à la craie qui indiquaient le nombre de tournées versées, indiquaient que Guertez approchait de son compte.

— C'est bizarre, tout de même, songeait-il en ramenant son nez vers son verre, un homme qui a un peu bu.

Minuto vida de nouveau le petit verre qui venait d'être servi, mais se récusait pour une nouvelle partie de truc, que son compagnon lui proposait pour tuer un petit quart d'heure avant d'aller se coucher. Il se sentait, dit-il, la tête un peu lourde et préférait le grand air.

Cependant, avant de quitter le café, il tint à payer aussi une nouvelle tournée équivalente pour équilibrer civilement l'écot.

La mine nettement approbatrice de Garigou qui survint aussitôt avec sa bouteille et son petit bout de craie, indiquait surabondamment qu'il trouvait Minuto plein d'honnête savoir-vivre et de bonnes manières.

— Du même, n'est-ce pas, messieurs ?

Guertez engouffra ce nouveau-verre, après quoi les deux compagnons, quittant le café et ne tenant pas, par cette nuit chaude, à rentrer tout de suite, gagnèrent la terrasse de l'église où l'air était plus vif.

Guertez se sentait la nuque tiède, les idées un peu gélatineuses et l'être un peu tumultueux. L'air vif de la terrasse n'était pas pour lui déplaire.

Il marchait d'un pas un peu raidi.

Ils allèrent s'asseoir sur le parapet.

— Un cigare, Minuto ?

— Merci... sans façons.

Ils restèrent un instant silencieux.

À leurs pieds coulait le gave, dont les eaux lointaines fondaient de rocher en rocher avec un grondement continu et sans fin, qui se faisait plus véhément à cette heure, dans cet immense silence nocturne qui semble le prodigieux sommeil des montagnes, sous leur drap de clarté de lunaire. Une nappe de velours bleu sombre cloutée de myriades de points d'or scintillants et traversée de l'ouest à l'est de l'écharpe d'argent transparent de la voie lactée, s'étendait au-dessus de leurs têtes.

Selon sa position favorite on cette place familière, Minuto était accroupi sur le parapet, les jambes repliées et les genoux dans ses bras. Guertez était assis devant lui, les jambes ballantes et les mains appuyées au rebord de la pierre, sa tête, un peu alourdie, penchée sur la poitrine. L'alcool faisait quelque peu battre ses tempes et, par instants, un petit hoquet faisait tressailler le rond lumineux du petit cigare qui était au coin de sa bouche.

Minuto l'observait à la dérobée.

Dans cet instant d'isolement et de solitude propice aux confidences, il sentait son homme travaillé par une idée que l'alcool exacerbait en lui et qui cherchait en ce moment une forme de transition pour éclore sur ses lèvres.

Il le vit enfin relever la tête et faire nerveuse-

ment passer son cigare du coin gauche au coin droit de sa bouche. Cette petite opération préambulaire était accompagnée d'un petit rire crissant un peu éraillé en cet instant par l'ivresse et qui s'efforçait de paraître bon enfant et désinvolte.

— Sais-tu, Minuto, fit-il entendre à travers ce petit rire hoquetant, à quoi je pense ?

— Que sais-je ? fit le frère de Gracieuse d'un air gai et narquoisement souriant, à quelque combinaison d'affaire... ou à quelque faute que tu te rémemores de notre dernière partie de truc ?

Le colporteur éclata de rire.

— Pas du tout. Il ne s'agit pas de truc entre nous, Minuto, dit-il d'un air bonasse, égayé de sa propre remarque dont Minuto se prit aussi à rire complaisamment. Pas de truc entre nous. Tout à la bonne flanquette, veux-tu ?... Voilà comme j'aime être avec toi.

— A la bonne heure.

— Il s'agit de choses sérieuses, si... sérieuses, que diable. Voilà comme j'aime parler avec toi, Minuto... Seul à seul... comme deux frères, que nous sommes... Tiens, prends ce petit cigare.

— Merci.

— Tu as tort. Ce sont des cigares d'Espagne... Je les ai reçus dans une caisse de mantilles... Enfin, pour en revenir à ces choses sérieuses, tu ne sais pas ce qu'on va finir par dire, en nous voyant si souvent ensemble, si souvent à causer seul à seul ?

— Quoi donc ?

— Eh pardi, que nous sommes comme si nous étions de la même famille, ou... que nous allons le devenir.

Minuto sourit.

Guertez, qui l'observait du coin de l'œil, encouragé aussitôt par ce sourire, reprit :

— On pourrait dire... on pourrait dire que c'est ma candidature comme fiancé de ta sœur.

— Et quand on dirait cela ! dit Minuto avec une expression de visage pleine de bonhomie.

— Ah ?...

— Pardi ! Il n'y a qu'à laisser dire.

Guertez était dans le ravissement.

— Ce vieux Minuto !... Ce vieux Minuto !... Mais, enfin, là, entre nous, si on le disait devant toi ?

— Quoi ?

— Eh bien, cela... ce que je t'ai dit, au sujet de ta sœur.

— Je dirais que ça la regarde.

— Et... tu ne t'opposerais pas...

— Je t'ai dit que ça la regarde.

— Ce vieux Minuto !... s'exclama Guertez dans un frisson d'enthousiasme. Comme tu me fais joyeux !... Moi qui te croyais contre moi !...

— Je ne t'ai jamais rien dit.

— C'est juste... C'est juste... Mais enfin, il me semblait que tu tenais, toi, à la candidature de... de l'autre.

— Euh...

— Euh ?...

— Ce à quoi je tenais, surtout, tu le comprends, c'est au bonheur de ma sœur.

— Evidemment.

— Je devais envisager, moi, son avenir... son établissement... C'est donc te dire que... comariage...

— Je te comprends... je te comprends.

— Cependant, que veux-tu, ma sœur l'avait dans la tête. Je suis pour ma sœur, moi. Elle semblait y tenir... mais enfin...

— Mais enfin, tu n'es peut-être pas fâché que tout tourne ainsi. C'est mieux... Comme ça personne ne la contrarie.

— Elle lui avait donné sa foi. Mais... il n'est plus là.

— Certes.

— Alors ?...

Minuto parut réfléchir quelques secondes, puis avec un soupir :

— Dans le fond...

— Oui, je te comprends... je te comprends, va. Dans le fond, quelque regret que le disparu nous laisse à tous, tu n'es pas fâché maintenant de la tournure des choses.

— Euh...

— Mais si !... mais si !...

— Le cœur de Gachoutcha...

— Est débarrassé, dit violemment Guertez.

— Elle reste attachée à...

— Mais non !... mais non !... Le courant a tout emporté... oui... oui... tout emporté...

Le gonflement de la poitrine de Guertez se soulagea dans un rire nerveux et cynique. La flamme de l'alcool avivait le feu de haine que couvait toujours en lui pour ce récent passé qui s'accrochait encore au cœur de Gachoutcha.

— Le courant a tout balayé... oui... le courant... Ah ! ah ! ah ! ah !... la barque... qui a culbuté...

Il se ressaisit à temps, les mâchoires soudain collées l'une à l'autre par une lueur de raison qui traversa son ivresse. Un mot de plus, et il allait se trahir dans une explosion de haine. Il observa à la dérobée Minuto accroupi sur son parapet. Celui-ci, impassible, contemplait pensivement l'horizon.

Il se rassura et redevint aimable.

— Enfin, reprit-il, puisque tout a malheureusement tourné ainsi, si je gardais quelque espoir pour Gracieuse...

— Eh bien ?

— Tu serais pour moi ?

— Je ne dis pas non.

— Ce vieux Minuto !... Ce vieux Minuto ! exulta-t-il... Si... si... prends ce cigare !

— Merci, te dis-je. J'ai la tête lourde.

— Enfin, mon vieux Minuto, tu serais pour moi, n'est-ce pas !... tu serais pour moi.

— Je ne dis pas non, mais...

— Mais quoi ?

— Eh bien, Guertez, fit le frère de Gracieuse, d'un air embarrassé, que veux-tu, il y a... il y a... l'autre.

— Il n'y est plus ! exhala, les poings serrés Guertez d'une voix rauque.

— Eh ! si, fit Minuto en hochant la tête, il y est encore.

— Comment cela ?

— Elle y pense... elle y pense... Il occupe sa pensée.

Les poings de Guertez se serrèrent avec plus de violence encore. Les ongles s'enfoncèrent dans ses paumes.

— Heureusement, exhala-t-il dans un râle

sifflant, qu'il a disparu, celui-là ! Ah ! il m'en faisait du tort, le gredin !... Enfin, n'en parlons plus... n'en parlons plus puisqu'il a disparu de mon chemin, cet homme... C'est fini... fini, Dieu merci, à présent le cœur de Gachoutcha est délivré de cette emprise, il est libre !

Minuto hochà dubitativement la tête et fit entendre un léger sifflement.

— Hé ! fit-il, libre... libre...

— Dame !

— Il y a son serment, Guertez, il y a son serment. Cela compte... cela compte...

— Puisque l'autre n'est plus !

— Hé ! rétorqua Minuto, en concentrant, sans affectation et d'un air tout naturel ses yeux noirs sur le colporteur, s'il revenait !

Un visible frisson traversa les chairs de Guertez et, sous la lune, qui l'éclairait de face, son visage prit une teinte livide et son cigare se prit à trembler un instant entre ses mâchoires. Puis, un violent rire nerveux le secoua, lui faisant cracher ce cigare sur le sol.

— Il est mort ! éructa-t-il dans une sorte de hoquet.

Minuto eut un nouveau hochement de tête.

— Qu'en sait-on ? supputa-t-il, la mine grave.

— Je le sais ! cria Guertez les veines du visage gonflées.

Cette affirmation spontanée, involontaire, avait jailli avec violence, avait foncé du fond de lui-même, avait éclaté malgré lui. Il se ressaisit aussitôt.

— Je le sais, pardi, comme tous les gens de bon sens le savent. J'en ai la conviction... N'est-ce pas ta conviction aussi ?

— Certainement... Il y a des raisons... des raisons sérieuses de le croire...

— Tu vois bien.

— Cependant... Pour faire entendre raison là-dessus à Gracieuse...

— Comment ?... Elle espérerait ? Elle croirait encore que...

— Eh ! Eh !

— Mais, s'écria Guertez suffoquant, c'est de la folie !... de la folie !... de la folie !

— Je ne dis pas... cependant...

— Mais, il faut, haleta-t-il avec véhémence, il faut lui arracher cette idée !... Il faut la débarrasser de cette idée désastreuse qui vient tout enrayer ! Il faut la lui extirper ! Il faut lui faire entendre la réalité, ou sans cela... sans cela...

Il fit craquer avec violence les jointures de ses doigts.

— Ah ! ce Ramuntcho ! éclata-t-il. Ce Ramuntcho, même anéanti, reste toujours comme un obstacle entre elle et moi !

— Eh ! oui, un obstacle... un obstacle, Guertez, plus grand que tu ne pourrais croire.

— Oooh ! fit le colporteur entre ses dents.

— Dame ! fit Minuto en hochant la tête.

— Mais, objurga Guertez, les tempes en feu, il faut, Minuto, il faut, toi qu'elle écoute, lui enlever ces pensées du cerveau, ou tout espoir pour moi est perdu... perdu... Il faut l'arracher à cette idée.

— Dame ! ce que tu me demandes là...

— Eh bien ?

— En ai-je bien le droit ?

— Comment cela ? comment cela ?

— Dame ! si j'en étais bien certain moi-même, que tout est irrémédiablement fini, et que ce qu'elle peut croire n'est que pure imagination...

— Et que veux-tu que ce soit de plus ?

— Peut-être... enfin, que pour Ramuntcho tout soit terminé, ai-je bien le droit de le croire ?

Guertez laissa entendre un petit ricanement narquois, qui se figea devant la mine grave de son compagnon.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, soudain grave aussi.

— Ecoute, Guertez...

Minuto se pencha vers lui.

— Ecoute, dit-il en baissant la voix, je vais te dire quelque chose.

Je ne suis pas très sûr, moi, que Ramuntcho soit mort.

— Que veux-tu dire ? Que veux-tu dire ? fit Guertez, les mâchoires un peu trémulantes soudain. N'a-t-on pas trouvé au bas de la grande chute de l'Erriquidor sa ceinture et son béret ? Ces deux objets en cette place ne peuvent laisser des doutes sur son sort.

— Eh bien, moi, j'ai trouvé quelque chose, quelque chose qui me donne précisément des doutes.

La trémulation nerveuse des mâchoires de Guertez s'accentua d'une façon sensible. Il affectait un air dégagé, mais on entendait dans le silence l'entreheur de ses dents.

— Quelle... quelle est donc, dit-il, cette... cette chose qui peut te donner des doutes ?

— Un lambeau de sa chemise.

Le colporteur eut un souffle plus large. Il fit entendre un petit ricanement grêle. Il redoutait autre chose.

— Eh bien ? fit-il d'une voix un peu moins entrecoupée, raison de plus... raison de plus...

— Eh ! non, tu vas voir. Ce n'est pas seulement cette chose, mais c'est l'endroit où j'ai trouvé cette chose, qui me donne à penser. J'ai trouvé moi, après que les autres ont eu longuement cherché, ce lambeau d'étoffe dans un endroit où personne n'avait pu l'apercevoir. Personne même ne pouvait apercevoir, sinon de très loin, l'endroit où il était accroché.

— Vraiment ?

— Oui... Il y avait quelque chose, moi, que je voulais voir. J'ai donc attaché à une longue et solide corde une sorte de tronc d'arbre déraciné et muni de ses branches que j'ai fait ensuite dériver dans le courant jusqu'au delà de la première roche qui émerge au-dessus de la surface des eaux. Ma branche entraînée a été se coincer derrière cette roche. J'ai donné alors un peu de jou à ma corde pour laisser mon tronc branchu se rapprocher du bord de la chute. Puis, cette corde solidement fixée, j'ai pu, en m'accrochant à elle, atteindre la roche, puis, ce tronc d'arbre, puis m'avancer à plat ventre sur ses branches flottantes et arriver à faire déborder ma tête au-dessus de la chute, et c'est de là que j'ai pu apercevoir à un mètre et demi à peine au-dessous de moi une autre roche qui pointait comme éperon un peu recourbé en l'air au delà de la nappe de chute. C'est là qu'était accroché l'objet.

— Eh bien ?... Eh bien ?... Le... le malheureux a dû en tombant, rester quelques instants accroché là. Son agonie a dû durer quelques secondes ou quelques minutes de plus, voilà tout. La preuve en est que sa chemise, qui avait dû trouver en passant cette pointe de roche a cédé, puisqu'un lambeau est resté là.

— Attends. C'est que précisément ce lambeau de toile, que j'ai pu ensuite avoir à l'aide d'une gaffe que j'étais allé chercher sur la rive et que j'ai pu faire flotter accrochée à ma ceinture, m'a donné singulièrement à réfléchir.

— Comment cela ?

— Par sa solidité même et par la façon dont il était coupé.

— Ah ?

— C'est de cette toile qu'on fabrique dans nos pays et qui, malgré même le choc violent, était capable de résister au poids d'un homme et même de deux accrochés après elle. De plus, même si ce point d'appui n'avait été que provisoire, la remarquable agilité de celui qui se trouvait dans cette chemise, même tourné de dos, aurait eu tôt fait d'en tirer parti pour atteindre la roche. On peut donc admettre qu'il ait pu le faire.

Guertez se sentait la gorge un peu sèche et les tempes moites.

— Je ne dis pas... concéda-t-il d'une voix rauque. On pourrait donc admettre qu'il aurait pu atteindre cet éperon avec ses mains. Mais ensuite ?... ensuite ?... Même en admettant qu'il ait pu atteindre la roche...

— Ici, dit Minuto pensif, je ne sais plus.

— S'il n'était retombé, il y serait encore. Il n'y a que cela de possible.

— Sans doute... sans doute...

— Tu vois bien. S'il n'est donc plus là c'est qu'il est, pardi, dans le gouffre.

— Sans doute... sans doute...

— Mais, voyons !

— Cependant...

— Cependant ?

— Une autre chose, je l'ai dit, m'a donné à penser. C'est la façon dont le lambeau de toile était groupé... en forme... en forme de mince lanière...

— La déchirure, pardi, s'est faite sur deux points à deux aspérités aiguës de la roche.

— Non. Il n'y avait pas d'aspérités qui correspondent à cette double déchirure.

— Ah ? Ah ?

— Cette déchirure n'aurait pas d'ailleurs été dans toute la longueur de la chemise, réfléchis à cela. Elle serait partie du point d'accrochage jusqu'au haut. Elle n'aurait jamais pu se produire, à moins que l'homme au lieu de tomber s'envole, de ce point, au pan du bas.

Le visage de Guertez se marbra de taches livides.

— De plus, reprit Minuto, l'entame de cette déchirure, qui ensuite est allée droit fil, m'a tout semblé faite avec une lame de couteau. Il est peu probable que Ramuntcho se soit livré à cette opération étant en suspens sur le vide. Même dans une crise d'épouvante ou de folie, cherchant dans son désespoir à abrégier les affres de son atroce agonie, il ne lui aurait pas été possible de l'exécuter et il

ui était très possible d'agir autrement pour en finir.

— C'est juste... c'est juste... c'est juste... opina Guertez, scandant ses mots de légers entrechocs de dents. Il ne... Il ne reste plus à... à admettre donc que... que la toile a, pardi, cédé. C'est la seule chose possible.

— Non, opposa Minuto avec son implacable logique. Car, outre que la déchirure du haut en bas était impossible, le lambeau serait resté accroché à la pointe ou plutôt aux deux pointes de rocher qui l'auraient provoquée. Et elle n'était pas là. Elle était calée avec soin dans la partie du milieu de l'éperon qui formait selle et disposée avec une telle précaution que l'orage qui a soufflé en tempête n'a pu l'en emporter.

— Alors ?...

— Alors, je ne sais pas.

— Que serait-il, pardi, devenu ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, il n'y a que deux choses possibles. S'il n'est pas resté sur la roche, c'est qu'il est au fond du gouffre.

— Qui sait ?

— Tu ne supposes pas que même avec des lanières il ait pu se tirer de la !

— Qui sait ?

— Dans ce cas-là, il aurait donné signe de vie, il serait revenu !

— Qui sait ? Qui sait ?

Guertez, la tête sur sa poitrine, resta quelques instants silencieux un peu haletant, sous l'œil aigu de Minuto qui l'observait à la dérobée.

Guertez secoua enfin ses pensées sombres et alluma un nouveau cigare.

— Il est au fond du gouffre, dit-il en manière de conclusion.

— Je le crois comme toi, Guertez, déclara Minuto, et cependant...

— Ce lambeau d'étoffe te trotte dans la tête ?

— Je l'avoue.

— Bah !

Sur ce dernier mot désinvolte, les deux hommes quittèrent la terrasse et s'éloignèrent pour regagner leurs logis.

Comme Guertez était arrivé devant chez lui et prenait congé de son compagnon :

— Dis donc, Minuto, s'informa-t-il, est ce que tu as... parlé à Gachoutcha de ta découverte du lambeau d'étoffe sur ce rocher de l'Erriquidor !

— Bien sûr que non.

— A la bonne heure... à la bonne heure... Il vaut mieux... Il vaut mieux, crois-moi, ne pas lui en parler.

— Bien sûr que non.

— Cela, tu comprends, qui est un simple caprice d'imagination dont nous avons parlé comme nous parlerions entre nous d'autre chose, serait mauvais pour une femme. Cela pourrait lui travailler plus que jamais le cerveau.

— Bien sûr que oui.

— Et même... et même, mon vieux Minuto, il vaudrait mieux n'en parler à personne... à personne.

— Ça serait peut-être plus raisonnable.

— Mais voyons !... Cela pourrait lui revenir indirectement aux oreilles, sans compter que ça

réveillerait encore quelque bruit. N'en parlons pas, hé ? Il vaut mieux, d'ailleurs, laisser dormir les morts.

— Sans doute.

— Enfin, Minuto, mon vieux Minuto, je crois, n'est-ce pas, que je peux compter sur toi ?

— Tu peux le croire.

Ayant quitté son homme, il regagna sa maison, particulièrement songeur, l'ombre d'un sourire au coin de sa lèvre pensive.

Il en savait à présent plus qu'il n'en voulait savoir.

CHAPITRE III

Minuto, dans les recherches isolées qu'il avait effectuées les jours précédents sur les rives de l'Erriquidor, avait fait une singulière découverte.

Celle-ci, il s'était bien gardé, certes, d'en parler ce soir-là à Guertez sur la terrasse de l'église, et n'en parlait même pour l'instant à âme qui vive. Cette découverte, il avait eu soin de la tenir secrète, jugeant qu'il en pouvait d'autant plus tirer parti, que la chose resterait provisoirement ignorée.

A une bonne demi-lieue de la chute, dans une excavation de rocher où venait buter une branche du courant, il avait trouvé un bout de corde muni d'un crochet. Le courant l'avait roulé et rejeté là sur un bas-fond de gravier. Le crochet y avait été retenu par une arête de la roche. Ce léger accrochage, ainsi que le poids même du lourd crochet de fer, y maintenait l'objet, un peu cahoté dans le remous et sur le point d'être de nouveau happé et emporté.

Minuto s'était hâté de s'en emparer à temps, en descendant jusqu'à lui d'aspérité en aspérité, avec une agilité de chat.

Cet objet en sa possession, le premier coup d'œil qu'il avait jeté sur lui avait provoqué chez Minuto une violente secousse de son être et une émotion intense.

Il avait en effet constaté, dès le premier examen, que ce tronçon de corde n'avait pas été rompu par dislocation ou arrachement, mais sectionné par une lame. La coupure était nette et lisse, sans aucune sorte de bavure du chanvre.

Il ne pouvait plus y avoir pour lui de doute désormais. Il n'y avait pas eu accident. Il y avait eu crime.

Minuto avait frémi de sa constatation.

Dès cet instant, pour accrocher cette preuve, il s'était livré, avec la ténacité qui lui était propre en toutes choses, à de nouvelles recherches, fouillant avec une audace agile les endroits les plus inaccessibles et les plus périlleux, s'acharnant et

n'ayant de cesse qu'il n'ait enfin découvert l'étrave disloquée de la barque.

Il la trouva à plus d'une lieue et demie de là, sur une surface un peu plus calme des eaux, à quelque trois ou quatre cents mètres en aval d'une troisième chute, flottant parmi des troncs et des branches mortes dans une sorte d'anse écumeuse où venaient s'arrêter des débris charriés et rejetés par le courant.

A ce fragment d'embarcation, était attachée l'autre partie de la corde.

L'extrémité de cette corde était également sectionnée de la même façon, et sa coupure légèrement en biais s'adaptait exactement à celle du tronçon qui était fixé au crochet.

Cette corde coupée net, sans qu'aucun de ses fils ait une trace d'écrasement par pression, avait donc dû être tranchée quand elle était tendue, c'est-à-dire depuis la rive, au moment même où Ramuntcho était au milieu de l'opération de son passage au-dessus de la grande chute.

Par qui ?

Un nom était venu, dès sa première découverte, se plaquer tout aussitôt dans son esprit.

Guertez !

Le colporteur, dont Minuto avait déjà surpris le geste de brute sauvage devant le fronton de pelote avait changé ses batteries. Il avait, pardi, suivi subrepticement le nuit son rival et avait accompli son crime là, loin de tous regards.

Le premier mouvement de Minuto avait été d'aller saisir Guertez à la gorge et de lui faire confesser son crime.

Son second mouvement, après mûre réflexion, avait été tout autre.

A quoi eût pu servir en ceci la violence ? L'autre devait être certes sur ses gardes. Le dénoncer ?... Folie. Pire encore que folie, maladresse ; et maladresse dangereuse qui pouvait tout perdre. Le dénoncer, en effet ? Sur quelles preuves ? L'autre repousserait, pardi, l'accusation avec trop de facilité. Quel témoignage contre lui ? une simple supposition sans soutien raisonnable et qui semblerait à tous née de son amitié pour Ramuntcho ! Comment prouver que Guertez était là, pouvait être là, au moment où la chose a eu lieu ? L'Erriquidor est à quatre lieues d'Etchobar, et chacun pouvait dire — Minuto savait cela — que Guertez se trouvait au café, bien après le départ de l'équipe, ignorant son itinéraire, ignorant que Ramuntcho devait aller isolé, et que ce même Guertez, accompagné, tombant de sommeil, par Chiquitou jusqu'au seuil de sa maison, avait été revu par lui, dès le commencement du jour et venant de quitter son lit.

L'hypothèse de la sortie probable et immédiate par le jardin et le retour par le même passage avant le lever du jour, ce qui était la conviction de Minuto, n'était en somme qu'une hypothèse. Trente-deux kilomètres bien comptés, en pays de montagne, font de sept à huit heures de marche, sans compter le temps de stationnement sur le lieu.

Non, non, malgré sa pâleur singulière, la veille au soir et le lendemain matin, malgré certains instants de nervosité mal contenue, cela ne pouvait que renforcer des soupçons.

Il fallait autre chose.

Il fallait pousser, sans qu'il s'en doute, le coupable à se dénoncer lui-même. Il fallait lui arracher doucement son masque.

C'est pour cela que Minuto s'était attaché à Guertez, était devenu son habituel compagnon, l'observant sans y paraître, l'épiait dans ses bouffées d'ivresse, suivant et dirigeant parfois sa nervosité à travers la chaleur de l'alcool.

Avec une ténacité et une astuce basques, il entendait le pousser peu à peu à se livrer lui-même. Il comptait pour cela sur trois utiles moyens qui finiraient un de ces jours, habilement employés, par ne pas lui faire grâce. Sa passion amoureuse pour celle dont le disparu emportait avec lui le cœur, sa haine jalouse pour ce rival dont le souvenir lui était un intolérable obstacle et enfin l'alcool qui exacerbait tout cela.

Un homme travaillé à la fois par l'alcool, l'amour et la haine, quoi qu'il fasse, s'achemine vers quelque folie. Guertez était bien l'homme, son crime le prouvait, à ne pas faire mentir cet espoir ancré en Minuto.

De plus, pour désespérer mieux encore son homme, à ces trois agents de détraquement, Minuto en ajoutait infernalement, sans y paraître, un quatrième, et non des moindres : l'anxiété.

Il s'était pris, cette nuit, sur la terrasse de l'église, à jouer avec les nerfs du colporteur et eût pu vingt fois, s'il ne s'était maîtrisé, lui sauter à la gorge.

Dans les mots mêmes de Guertez, dans les plaques livides qui avaient à maintes reprises marbré son visage, dans le claquement de ses dents qui faisait trembloter son cigare dans ses lèvres, dans ses halètements de fureur ou d'angoisse, transparaisaient clairement des aveux, que Minuto n'avait eu garde de paraître remarquer.

A quoi bon ? Rien de positif, de net, à tirer de cela. Et de plus, s'emparer de ces miettes égarées, c'était permettre à Guertez de garer le gros morceau. C'était le mettre sur ses gardes, aussitôt replié sur lui-même et farouchement méfiant, contre un assaut ultérieur, tenté au moment propice et décisif.

Minuto préparait astucieusement ses voies avec prudence.

En parlant ce soir-là à Guertez de la trouvaille de ce lambeau de chemise sur l'éperon rocheux qui émergeait en forme de gargouille de la nappe verticale de la chute, il s'était déboutonné partiellement devant lui, non sans raisons. En lui apprenant cela d'un air cordial et comme sans arrière-pensée, il lui avait mis dans l'oreille ce qu'il désirait lui faire entendre, mais n'avait dit que ce qu'il voulait dire. Il lui avait instillé une goutte d'inquiétude, d'incertitude, de trouble, qui ne laissait pas de faire son effet sur ses nerfs déjà malaxés.

Pour lui, hélas ! la mort de Ramuntcho ne faisait malheureusement pas de doute. Le seul examen de l'endroit ne permettait pas, si optimiste soit-on, le moindre espoir. Ce court éperon rocheux, balayé d'instant en instant avec violence par quelque lourde gerbe d'eau, ou heurté par des chutes de troncs emportés par le courant, si Ramuntcho y avait pu un instant trouver un

précaire point d'arrêt, n'était pas tenable, quelle que soit l'énergie farouche et la résistance au vertige du malheureux qui aurait pu parvenir à y cramponner ses mains. Au surplus, aurait-il pu s'y maintenir quelques instants, ce que Ramuntcho avait dû faire, puisque ce lambeau de chemise y laissait trace de son passage. S'en évader, se sortir de là, si éloigné de tout autre point solide, était matériellement impossible. L'homme qui était là appartenait inéluctablement au gouffre.

Mais, faire naître ce doute dans l'esprit déjà troublé de Guertez était le but de Minuto. Malgré les dénégations faussement désinvoltes du colporteur, il était certain de l'avoir atteint. Sa nervosité bégayante, son incrédule rire nerveux qui avait un arrière son de crécelle et sa face blême, plus blême que le rayon lunaire qui l'éclairait, disaient que cette goutte d'angoisse opérait en lui comme un poison. Guertez, à cette heure, devait avoir, certes, les paupières grandes ouvertes sur son oreiller, si toutefois il s'était couché. Ce doute, ce doute affreux devait travailler ses nerfs.

Et les nerfs de ce bandit, Minuto, les mâchoires serrées, mais la face parfaitement calme, se proposait de les limer encore, de les limer sans cesse, jusqu'à l'instant où, tout bien patiemment préparé, l'ayant bien acculé, ne lui laissant aucune échappatoire désormais possible, il pourrait valablement mettre la main au collet de son homme.

C'est ce que Minuto roulait pensivement dans sa tête en regagnant à pas lents et pensif son logis, après avoir quitté le colporteur à sa porte.

C'était une lutte où la ruse et la tenace patience, où l'indéfectible volonté tendue sous une apparence cordiale devait pour l'instant remplacer toute violence...

Comme il atteignait le clayon de son jardin, il se prit à songer à la pauvre ménine Carola, qui était à quelques pas de là, dans sa maison à présent solitaire. Que faisait-elle, la pauvre vieille, à cette heure, dans cette pauvre demeure vide où était venu s'asseoir le malheur ?

Mû par son serrement de cœur, il s'avança sur la route jusqu'à ce logis, qui était à une vingtaine de pas du sien et s'arrêta un instant devant la palissade du jardin.

Il hocha la tête, ému.

Là-bas, derrière la fenêtre sur laquelle était toujours posé le petit pot de réséda, ce petit pot de réséda qui datait de la naissance de Ramuntcho et, à présent, plus vieux que lui, hélas ! de quelques jours, une faible lueur brillait.

Ménine Carola, pour sûr, malgré l'heure très avancée de la nuit, ne devait pas être couchée.

Elle devait être, pardi, dans son sautoir de paille, la pauvre vieille ménine, avec cette ceinture bleue et ce béret sur les genoux, comme elle ne cessait de les y placer quand elle était soulevée ; et elle devait contempler de ses tristes yeux fixes la lueur pâlotte de la petite lampe à essence, qui était posée sur la table, la mèche bien baissée, par économie, et qui éclairait, comme un petit lumignon de tabernacle, ses douloureuses voiles, où elle égrenait pour « lui » un chapelet de ses doigts qui, depuis quelques jours, commençaient à trembler.

La vaillante vieille, à présent, ne se sentait plus

vaillante du tout, mais elle se sentait beaucoup plus vieille.

— Pauvre ménine Carola !... murmura-t-il, le cœur douloureusement serré, si je ne peux pas te le rendre, celui que tu pleures, du moins je te le vengerai, va.

Il regagna, assombri, sa demeure.

Comment allait-elle vivre, maintenant, cette pauvre ménine sans soutien ? Il faudrait, pardi, causer un peu de cela avec mama Nénia. La grand-mère de Ramuntcho ne pouvait rester ainsi toute seule à son âge.

Comme il arrivait devant le clayon de son jardin, il aperçut de la lumière dans la chambre de Gachoutcha.

— Serait-elle malade ? songea-t-il en hâtant le pas.

Il trouva dans cette chambre sa mère au chevet du lit de sa sœur.

Gracieuse en effet avait eu ce soir un petit accès de fièvre et un peu de délire. Mama Nénia, qui lui avait fait absorber une tasse de tilleul, était restée à la veiller. Sa maigre et rude face brune était un peu cendrée par la fatigue. Elle commençait à s'assoupir dans le fond de son fauteuil, la tête un peu ballottante sur sa poitrine.

A l'entrée de son fils, elle leva vers lui son regard noir, lourd de désapprobation.

Une heure avait sonné il y avait un instant au coucou de bois de la pièce voisine. Nénia avait passé sur ce siège de paille la moitié de sa nuit, inquiète sur la santé de sa fille et tourmentée par les nouvelles habitudes de son fils.

D'une voix assourdie pour ne pas éveiller Gachoutcha qui semblait assoupie, elle exhala quelques objurgations.

— Est-ce une existence, ça, Minuto ? Dis-le-moi... Tu viens encore, pardi, de traîner au café... et en quelle compagnie !... en quelle compagnie !

— Chut !

— Enfin, reprit Nénia, en baissant de nouveau le diapason de sa voix qui s'était involontairement un peu élevé, reconnais-le, fais-moi au moins ce plaisir de le reconnaître, toujours avec ce colporteur !... Est-ce une bonne relation honnête ?

— Tu ne parlais pas ainsi de lui autrefois, remarqua Minuto en tournant vers elle son regard noir.

— C'est vrai, confessa-t-elle en baissant la tête. Je m'étais, je le reconnais, laissée embobiner par cet oiseau.

— Eh bien, tu le vois, je me laisse embobiner aussi par lui.

Elle le considérait d'un long regard attristé.

— Minuto !... Minuto !... murmura-t-elle, comme tu as changé ! Oh ! comme tu as changé !

Il passa doucement sa main sur la joue de sa mère, à demi consolée par cette caresse.

— Va te coucher, mama, va... invita-t-il avec une insistante douceur. Tu tombes, pardi, de fatigue. Je veillerai, moi, auprès de ma sœur.

Il poussa doucement mama Nénia par une épaule, l'obligeant à aller regagner son lit, puis vint s'asseoir dans le fauteuil au chevet de sa sœur, après avoir abaissé l'abat-jour de la lampe.

Gracieuse avait rouvert les yeux et le regardait, un tendre sourire aux coins des lèvres.

Elle allongea sa main hors de son drap et vint la poser sur la main de son frère.

— Minuto !... murmura-t-elle en baissant la voix, comme si elle voulait n'être entendue que de lui seul.

Arraché en sursaut à ses pensées, il tourna les yeux vers elle.

— Minuto, dit-elle de sa voix assourdie, quoi qu'en dise mama, je suis certaine, frerot, que tu n'as pas changé... J'en suis bien certaine, moi, va.

— Ne dis rien, sœur, dors... dors...

Avec une tendre autorité, il lui ferma doucement les paupières de deux baisers et se rassit dans son fauteuil en gardant sa main dans la sienne.

Docile, elle garda les paupières closes.

— Tu sais, Minuto, dit-elle les yeux clos, que ma fièvre est passée et que tu peux sans crainte aller te coucher.

— Mais non.

— Je t'assure que je me sens mieux.

— N'importe, ma Gachoutcha. J'aime mieux, dit-il, en passant sa main sur son front, passer ma nuit ici que dans mon lit.

Elle rouvrit ses paupières toutes grandes et le regarda longuement, frappé du ton dont il avait prononcé ces mots.

— Tu vois, Minuto, tu vois... que tu caches en toi quelque chose.

— Dors, sœur, dors...

CHAPITRE IV

Le patron Garcia entra cette après-midi-là au café Garigou, les sourcils froncés, lançant avec un geste de violente humeur son béret sur la banquette.

Garigou le regarda avec surprise. Le chef d'équipe de montagne, le rude Garcia, était d'ordinaire un homme pondéré, réfléchi et calme.

— Qu'as-tu donc ? s'enquit-il, ça ne va pas ?

— Non... non... ça ne va pas... Décidément, s'écria-t-il avec colère, c'est à lâcher le métier ! Ces maudits carabiniers espagnols...

— Sont de vieux grigous ! acheva bénévolement pour lui Chiquitou, qui, à une table proche, sans consommer, vu que ce n'est pas toujours fête, était venu jeter un coup d'œil gratuit sur la *Gazette d'Orthez* de l'établissement et qui venait de lever la tête à son entrée.

— Oh ! tu peux le dire ! vitupéra le chef d'équipe avec fureur. Ah ! les vilains bougres !... Je ne sais pas ce que, depuis quelque temps, ils ont dans le ventre, de la hargne, de la rage ou de la méchanceté. Ah ! ils les font travailler, les carabines !

— Ah ! ça ! firent Chiquitou et le cafetier simultanément. Y aurait-il eu du dégât !

— Non pas pour nous... depuis l'affaire de l'autre jour... depuis ce temps-là ça se tasse un peu, et puis, pardi, on prend ses précautions, car, pardi, il ne faut qu'un coup et ces messieurs ont l'air d'être exaspérés en ce moment je ne sais trop par quoi. Des ordres féroces ont dû leur parvenir de la commanderie, car maintenant c'est, depuis une dizaine de jours, sur toute la ligne de la frontière que ça barde, et que ça barde dur.

— Et tu dis qu'il y a du mauvais ?

— Du très mauvais, il y a quelques jours, et pas très loin de nous, sur l'autre versant, à l'est du côté de la montagne d'Abodi.

— En Navarre pampelunoise... je connais un peu leur pays, dit Chiquitou. C'est pas bien loin d'ici si on était des oiseaux. Il n'y a entre nous que les grands sommets.

— Eh bien, ils ont dû faire les oiseaux, eux... Nous ne l'avons appris qu'hier par ceux de Roncevaux, qui tiennent la nouvelle de ceux d'Orbara qui sont à leur côté Est. Et la nouvelle est assez triste pour les gens du métier.

— Ah ! Ah !

— Il y a eu là du sérieux ravage, il y a quelques jours. Cette équipe, qui serait, paraît-il, d'Ochagavia, ou d'Izalzu, a eu, dans une randonnée, trois hommes de tués et un de pris.

— Fichtre !

— Le reste de l'équipe, traquée de près, ne s'en est tiré qu'en remontant vers le Nord, Dieu sait comment, et en venant chercher un refuge chez nous, à plus de seize lieues dans notre haute montagne, du côté de notre pic d'Orhy.

— Il n'y a pas de passage !

— Cela a été dur. Pour s'en retourner surtout. Ils ont encore laissé un homme dans la tempête.

— La tempête ? fit Chiquitou. Quelle tempête, donc ?... Je ne me souviens pas d'orage ces jours-ci. Quand donc était-ce ?

— Eh bien, ce dimanche même où le malheur nous est arrivé aussi avec ce pauvre Ramuntcho.

— A l'Erriquidor ?

— Oui... Eh bien, ils devaient se trouver précisément aussi dans ces parages, eux.

— C'est à croire que l'endroit porte malheur.

— C'est à le croire, Diou bibant !... A nous, il nous en manquait un. A eux, il leur en a manqué quatre.

— Triste retour au village.

— Voilà... grommela Garcia, voilà le métier !

— Ah ! ça ne vaut pas celui de colporteur ! lança en pointe nigre-douce Chiquitou, qui venait de voir apparaître non loin du seuil Guertez, qu'il ne pouvait plus voir sans une crispation des orteils depuis que cet intolérable mot de « vieux grigou » était venu frôler son oreille.

— Pour sûr, approuva Garigou avec un petit ricanement convaincu.

— Ni celui de cafetier, compléta Chiquitou.

Cette fois, Garigou réserva discrètement son opinion et parut s'absorber dans l'alignement ordonné d'une rangée de bouteilles.

Ce fut le narquois Chiquitou qui fit entendre en son lieu et place le petit ricanement convaincu.

— Enfin, reprit Garcia, après avoir rageuse-

ment vidé le fond de son verre de limonade, voilà le métier !... Cinq gars manquent à leur maison, la semaine passée... La semaine qui vient, ce sera notre tour peut-être !

— Eh ! Eh ! fit le carillonneur en hochant pensivement la tête, peut-on être sûr, en effet, dans ce métier, de ne pas laisser la maison vide avant son heure ?

— Certes.

— Vois plutôt les Ybar. Tous y ont passé, le grand-père, puis le fils, et dernièrement, pour achever le malheur du logis, le petit-fils Ramuntcho.

— Au fait ! s'enquit Guertez, qui venait d'entrer dans la salle et qui affectait de jeter un coup d'œil distrait sur le journal que Chiquitou avait abandonné sur la table, on n'a... on n'a rien su de lui, depuis ?

— Eh ! que veux-tu qu'on sache ? rétorqua Garcia d'un ton bougon. Est-ce que l'Erriquidor rend jamais ce qu'il happe ?

— Evidemment...

— Pour le pauvre gars, tout est fini.

— Evidemment... évidemment... Il serait fou... il serait fou de croire le contraire ! opina le colporteur avec un involontaire pli nerveux au coin de la bouche, qu'il eut quelque difficulté à faire disparaître. Personne, pardi, c'est ce que je pense, personne ne peut s'en tirer... personne ne peut s'en tirer.

Il parlait avec une sorte de dilatation de la gorge et de la poitrine, avec une certaine abondance nerveuse, d'un ton de détente dont il ne se rendait pas compte. L'anxiété que Minuto avait éveillé en lui lui faisait perdre par instants, quand certaines choses frôlaient ses nerfs, le sentiment de la circonspection.

Sans trop bien savoir pourquoi, Garcia, qui fixait hargneusement son visage, se sentait dérangé par l'envie de lui envoyer son verre dans la figure.

Il avait assisté à la partie de pelote de l'autre dimanche. Les deux incidents dont il avait eu l'occasion d'être le témoin lui laissaient des fourmis sur l'épiderme.

— Dis donc, constata-t-il d'un ton qui paraissait totalement dépourvu d'aménité, c'est, dans le fond, heureux pour toi cet accident de mon homme.

— Heureux ? fit Guertez, semblant ne pas comprendre, mais dont la feuille déployée du journal qu'il tenait dans ses mains tremblait d'une façon visible, et pourquoi ?

— Vous aviez, je crois, un défi ensemble... rappela le chef d'équipe en regardant son homme de côté.

Chiquitou, qui observait le visage crispé du colporteur devant la judicieuse remarque de Garcia, n'aurait pas quitté en ce moment son coin de table, eût-il fallu le payer le prix d'une place de premières au cinéma.

— Peuh... fit Guertez avec dédain.

— Ne retrousse pas tant la lèvre ! Mon Ramuntcho, tu le sais, n'était pas un gars à laisser tomber la parole.

— C'est justement ce qui pourrait me faire regretter... un peu plus l'accident... balbutia

Guertez avec un petit rire aigret qui eut le don de faire monter du rouge aux tempes de Garcia.

— Si tu le regrettes tant que ça, dit-il en regardant son homme dans les yeux, j'en connais qui pourraient le remplacer.

— C'est possible... c'est possible, dit Guertez, la mâchoire contractée, mais semblant ne pas comprendre.

— Et si tu cherches qui, compléta Garcia avec rudesse, tu n'as qu'à regarder de mon côté, Guertez.

La provocation était nette.

En toute autre occasion, Guertez, avec sa féroce violence, n'eût eu garde de laisser tomber l'affaire qu'on lui cherchait. En ce moment, les nerfs en déséquilibre, et l'âme amollie par sa continuelle anxiété, trituré et avachi par ses sourdes émotions intimes, il ne se sentait plus le sang ardent.

— Et après ?... se borna-t-il à laisser tomber, d'un air qui malgré tout essayait un peu de plastronner.

— Et après ?... fit Garcia d'une voix nette et martelée. Pour que tu finisses enfin par vouloir comprendre, je suis ton homme.

Les mâchoires serrées, Guertez jeta son journal sur la table et eut un instant d'hésitation.

— Ça va... ça va... dit-il enfin entre ses dents grinçantes, en se comprimant. Ce n'est pas à toi que j'ai affaire, Garcia... et les affaires des autres ne sont pas les tiennes.

Les mains dans les poches, il sortit avec un désinvolte haussement d'épaules, l'air un peu piteux malgré sa tête raide et son dédaigneux dandinement, suivi du cinglant ricanement de Garcia qui vint souffleter son oreille.

— Je ne le reconnais plus !... murmura, devant cette retraite, le cafetier, qui connaissait la violence brutale du colporteur.

— Ah ! pardi ! tu peux dire que tu lui as fait ravalier sa salive !... exulta Chiquitou, frappant la table avec un bruit de battoir de ses grosses mains. Ah ! tu lui as bouché son goulot !... Ah ! tu lui as... Ah ! vingt dieux ! Garigou ! sers-moi un armagnac !

L'autre le considéra d'un œil arrondi.

— Tu dis ?...

— Je dis : un armagnac !... au trot !... Aaah ! Ça n'est pas toujours fête !... L'as-tu vu, son nez, à ce vieux grigou !... Mon gars Garcia, à la tienne !... et de tout cœur !

— Non, vraiment, je ne le reconnais plus ! répéta Garigou dont la surprise ne se dissipait pas. Il n'a pourtant pas d'ordinaire le sang aussi blanc... C'est drôle, tout de même.

— Oui, c'est drôle ! s'exclama hilaremment Chiquitou, donnant à ce mot un tout autre sens que celui que lui donnait le cafetier.

— Je ne veux pas dire cela, moi, rectifia celui-ci, je trouve que c'est drôle de sa part.

— En effet, concéda le carillonneur qui connaissait aussi l'homme. C'est drôle aussi comme tu l'entends. Moi aussi je ne le reconnais plus. C'est vrai que c'est singulier, comme tu dis... Ce n'est pourtant pas la peur...

— Il est parti... comme...

— Comme quelqu'un, précisa pour lui Chiqui-

tu, qui a quelque chose de pas bien naturel.

Les trois hommes restèrent un instant pensifs.

La précision que venait d'émettre Chiquitou avait trouvé un écho instantané dans les deux autres.

— Eh bien, déclara Garcia, ça m'a fait aussi cet effet-là, à moi.

— Moi aussi, adhéra le cafetier. Je ne voulais pas le dire, car, en définitive, n'est-ce pas, il ne faut pas, dans le commerce, s'occuper des affaires de la clientèle... Mais, enfin... depuis quelques jours... j'y repense maintenant...

— Eh bien, moi, fit entendre Chiquitou, le nez sur son petit verre, j'y ai pensé aussi déjà depuis quelque temps. Ce client-là doit avoir quelque chose de pas ordinaire qui le tourmente... qui le tourmente depuis... depuis quelques jours, quelque chose de... je ne sais pas ! ! ! je ne sais pas... Ce n'est pas, certainement, parce qu'il m'a traité de vieux grigou, que je voudrais en dire ce qu'il ne faut pas, hé ? chacun est libre d'être idiot, mais enfin... enfin... je m'entends... Il y aurait du pas bien clair là-dessous, que ça ne m'étonnerait pas autrement. Je... je vois ça à bien des choses... à bien des choses que je ne m'explique pas très bien.

— Ah ? fit le cafetier, qui suivait les réticences de Chiquitou avec certaines similitudes dans les pensées.

— Mais, voyons ! mais voyons ! fit le carillonneur, tournant son regard vers lui, toi aussi... tu me l'as dit !

— Oui... oui... concéda Garigou mis en cause si directement. Il est évident que certains moments de nervosité un peu incompréhensibles... ses moments de brusque songerie, la tête sur sa poitrine, regardant de ses yeux fixes son verre plein, sans penser à le vider...

— Et... dis donc... et certaine pâleur, dont il n'aime pas qu'on lui parle ? Est-ce bien clair, ça ?

Garcia écoutait avec une vive surprise les détails singuliers que les deux compères se repassaient.

— Vous l'avez vu comme ça ? dit-il.

— Oui.

— C'est peut-être bien l'alcool, supputa-t-il, qui doit lui faire du tort au cerveau et au sang.

— L'alcool, protesta Garigou, péremptoire, ne fait pas de mal si on est un homme. Il ne faut pas écouter ce que certaines affiches bafouillent pour faire du tort aux commerçants qu'on assassine déjà assez avec des impôts... D'ailleurs, quand c'est d'être pâle, faut pas mettre ça sur le compte des petits verres, hé !... Et puis... et puis sa pâleur n'avait rien à voir avec ça... La première fois, le soir, quand il avait sa face de plâtre, dont je l'ai même blagué, il n'a pris qu'un armagnac, et c'est tout... et quand je l'ai revu le lendemain matin, avec cette même couleur, il n'avait encore rien pris du tout. Et c'est depuis ce temps, que, lesté ou pas lesté, il a ces manières.

— Et depuis quand, cela ?

— Depuis... mais, voyons, dit le cafetier, regardant le carillonneur comme pour conjuguer ses souvenirs avec les siens, ce devait être... ce devait être...

— C'était, pardi, vint à la rescousse Chiquitou,

un dimanche soir et un lundi matin. Je m'en souviens, parce que tu nettoyait ta boîte des détritrus de la veille. C'était... tiens !... c'était...

— Eh bien, le dimanche soir et le lundi matin où Ramuntcho a eu son accident, tiens !

— Ah ?... fit Garcia.

Ce « ah » fit tressaillir ensemble les deux compagnons.

Un silence pesa soudain sur les trois hommes.

— C'est drôle tout de même ! fit enfin le cafetier en allant ranger des bouteilles sur une étagère.

— Oui... opina en écho Chiquitou, en contemplant son verre, c'est curieux.

Et de nouveau le silence plana dans la salle, troublé seul par le bourdonnement des mouches.

On entendit du côté de l'esplanade le bêlement d'une chèvre. Du côté du gave, un galoubet lointain chantait.

— Et... autre chose, dit Chiquitou, d'une voix maintenant un peu assourdie, te souviens-tu du soir où il était là... à cette table... avec Minuto Laburu ?... Te souviens-tu, par hasard, de son sursaut de colère, quand on l'a blagué de sa tête de papier mâché de l'autre soir et de l'autre matin et qu'on lui rappelait qu'il n'était pas dans son assiette. Il a dit que ce n'était pas vrai et que tu ferais mieux...

— ...de ne pas dire des bêtises, oui. Je n'ai rien compris à cette colère... à ce moment du moins.

— Moi, à ce moment, sa face congestionnée et son œil mauvais, ça m'a paru bizarre, tout de même. Il était si nerveux qu'il a même renversé la moitié de son armagnac sur son paletot.

— C'est vrai... Ça m'a paru bizarre aussi, tout cela, dit Garigou pensif. Mais enfin... de là à aller croire...

— Je ne dis rien !... Je ne dis rien, pardi !... Et si je fais maintenant des... des suppositions, c'est en moi-même, hé !

— Bien sûr... bien sûr...

— Mais c'est bizarre tout de même.

— Oui, dit Garcia à son tour, c'est... bizarre...

Un nouveau silence régna, livré au bourdonnement des mouches et au lointain galoubet.

— Et pourtant, reprit Chiquitou, pourtant... la veille au soir, je l'ai accompagné jusque chez lui... à dix heures passées... et je l'ai retrouvé le lendemain, à sa fenêtre, à s'habiller, à six heures et demie.

— Ça fait, compta Garcia, songeur, un peu plus de huit heures d'écart, ça...

Cette fois, le silence entre les trois hommes fut plus lourd encore.

Ce qu'ils ne se disaient pas encore ouvertement flottait dans ces deux dernières phrases échangées.

— Enfin, répéta encore Chiquitou en manière de conclusion, cela est bizarre.

— Oui, dit Garcia, je dis comme toi, bizarre... pour ne pas dire plus... Eh ! s'écria-t-il soudain, voici quelqu'un qui pourrait peut-être nous en dire plus long sur l'oiseau !

Ce quelqu'un, qui venait d'entrer en ce moment, c'était Minuto.

— De quel oiseau s'agit-il ? demanda-t-il en serrant les mains des trois hommes.

— De Guertez.

— Ah ! c'est lui l'oiseau ?... Il n'est donc pas là ?... Je pensais le trouver ici.

— Il y était, renseigna Chiquitou avec une certaine verve narquoise, il y était bien... là... à la place où tu es. Mais ses talons ne lui ont pas tenu au sol devant certains mots que lui a dits le gars Garcia.

Dans son exubérance, le carillonneur lui conta la scène en la mimant presque, singeant jusqu'au dandinement du départ.

Minuto eut un sourire aux coins des lèvres. Guertez lui paraissait certes, cette reculade affolée le lui prouvait, dans l'état qu'il jugeait suffisant. Ses nerfs ne lui appartenaient plus. Mieux encore, il appartenait à ses nerfs.

Le moment était venu d'agir.

— Nous parlions, dit Garcia, de certaines choses qui ont dû te frapper, toi quies, dit-on, son compagnon habituel, nous parlions de certaines étrangetés dans ses manières.

— Quelles étrangetés ? demanda Minuto d'un air surpris.

— Tu ne trouves pas, toi, que ce Guertez a singulièrement changé ?

— Changé ?... A quoi donc avez-vous remarqué cela ?

Chiquitou et Garigou échangèrent un regard entre eux. Evidemment, Minuto était son ami et il eût été préférable de ne pas trop parler devant lui de certaines choses...

Garcia avait un peu plissé le sourcil, se tenant, dans sa première impression, au même raisonnement. Au surplus, cette camaraderie si intime de l'ancien ami de Ramuntcho avec le rival de celui-ci n'avait pas été sans le froncer un peu. Cependant, son froncement se mêlait de quelque surprise. Connaissant la rude et droite nature d'acier pur du jeune gars, cette liaison soudaine lui avait aussi assez donné à penser. Ce revirement dans les sentiments, ce manquement à l'ancienne amitié pour une amitié nouvelle qui était une sorte d'outrage à l'ancienne, ces ripailles d'alcool avec le colporteur, tout cela... tout cela, enfin, se disait au fond de lui Garcia, ne ressemblait guère à Minuto.

Quel jeu jouait-il là ?

Il savait le Minuto tenace dans ses idées et fin comme l'ambre. Ses traînaileries avec le Guertez ne devaient pas être, il en était certain, pure sympathie. Est-ce qu'une surprise n'allait pas un jour ou l'autre sortir de là ?

— Enfin, mon gars, dit-il, nous trouvions, nous, que ton Guertez devait avoir quelque chose, dans le ventre, dans la tête, ou autre part.

— Ce doit être de l'armagnac.

— Ceci, vingt dieux, je le concède ! Mais il doit y avoir dans cet armagnac quelque chose qui le travaille plus encore peut-être que l'armagnac.

— Dieu bibant ! Alors, ça ne doit pas être ordinaire ! déclara Minuto en roulant une cigarette.

Garcia vit bien qu'il en savait sans doute plus long qu'eux, mais entendait, pour l'instant probablement, rester clos devant eux.

Il n'insista pas.

— Mon gars, dit-il, en changeant de conversation, je suis heureux de te rencontrer, j'allais justement passer chez toi pour te voir.

— Tu avais besoin de moi ?
— Oui. La mort de mon Ramunteho nous a fait un trou dans l'équipe.

— Je pense bien.
— Il me faut un gars qui puisse me le remplacer.

— Et tu as compté sur moi ?

— Oui.

— Je ne dis pas non.

— A la bonne heure.

— Reste à causer entre nous des conditions.

— Des conditions ?

La chose surprit un instant le patron Garcia. Les conditions, Minuto, pardi, le savait bien, étaient uniques pour tous. C'était tout bonnement le partage du salaire total étalé sur le mouchoir.

Cependant il comprit aussitôt que Minuto ne disait pas cette simple phrase inutile sans raisons. Le regard à la dérobée des deux autres qu'il saisit de lui le confirma dans cette opinion. C'était un prétexte comme un autre saisi par lui pour les isoler, pour lui parler d'autre chose qui n'avait pas besoin d'oreilles.

— Eh bien, dit-il, arrivons jusqu'à la maison. Nous causerons, pardi, de cela devant un verre de cidre... Allons ! salut à la compagnie.

Ils gagnèrent la rue.

— Tu as quelque chose à me dire, hé ? fit à mi-voix Garcia en regardant son compagnon de côté.

— Oui, fit celui-ci, laconique.

— Ah ! ah !... que tu ne pouvais me dire au café, je gage ?

— Ah ! diable, non. C'est quelque chose, Garcia, que nous seuls devons entendre, quelque chose que j'ai gardé pour moi jusqu'ici et que tu vas savoir aujourd'hui.

La mine grave de Minuto donna à Garcia quelque émoi.

— Hâtons le pas, dit-il.

— Non. Ayons l'air naturel. On pourrait peut-être nous observer.

— Nous observer ? qui ça ?

— Guertez.

— Oh ! oh !

— Tiens, dit Minuto en lui tendant sa blague, fais une cigarette, ça te fera une contenance naturelle. Le bougre pourrait bien nous épier de quelque part et observer nos gestes et notre attitude. Il se méfie peut-être et il ne faut pas.

— Mais enfin de quoi s'agit-il ?

— Je vais te le dire chez toi... tu pourrais broncher... ou pâlir.

— Non de D... l...

— Chut ! tiens, dit-il en faisant craquer une allumette sous son ongle, prends du feu.

— Ramunteho, hé ?...

— Oui.

— Assassiné ?

— Bouge par... tiens-toi.

— Par Guertez ?

— Oui... Tu comprends que je ne pouvais pas te dire cela au café, devant les deux autres.

— Ils s'en doutent, pardi.

— Oui, mais il ne faut pas qu'ils sachent.

— Il te l'a avoué ?

— Non, mais il va le faire publiquement... Je l'espère du moins, s'il ne se méfie pas trop... Mais dans l'état où il est depuis quelques jours, il n'est plus capable de se méfier.

— Tu crois ?

— Oui, je sonde le bandit, tout en lui travaillant sans cesse le cerveau sans en avoir l'air. Il est, pardi, à bout de nerfs. Tu l'as bien vu tout à l'heure devant toi. Il n'en arrive maintenant à ne réagir que par secousses.

— Mais comment comptes-tu parvenir à le faire avouer ?

— Je vais te l'expliquer... Nous voilà chez toi.

Les deux hommes entrèrent.

Au bout d'une demi-heure, Minuto ressortait, accompagné au seuil par Garcia. Celui-ci était un peu pâle et avait les mâchoires contractées péniblement.

— Certes, compte sur moi, dit-il d'une voix assourdie en échangeant avec son compagnon une poignée de main.

CHAPITRE V

Certes, Minuto avait raison en assurant à Garcia que les nerfs de Guertez étaient à bout.

Celui-ci vivait à présent dans une perpétuelle et stupide anxiété qu'il essayait de combattre par des doses d'alcool de plus en plus fortes.

L'armagnac était son soutien.

Une chose mettait en lui cette anxiété sans cesse croissante, qui lui tordait l'estomac et pesait sur sa nuque, son incertitude sur le sort de sa victime.

Il avait beau se crier à lui-même sa propre stupidité, il ne pouvait arriver à la vaincre.

Certes, il savait bien, pardi, que Ramunteho était dans le gouffre, qu'il ne pouvait inéluctablement être ailleurs, qu'il était définitivement là-dedans ou emporté au diable. Il ne pouvait en être logiquement autrement.

C'est ce que sa raison lui disait, ce qu'elle lui disait surtout quand l'armagnac lui donnait sa bonne vigueur de réflexions. Mille preuves convaincantes venaient à l'appui de cela. Et la première, vingt dieux, la plus irréfutable était qu'il n'avait pas reparu.

Alors ?

Mais quand l'alcool ne soutenait plus cette reconfortante logique, voilà qu'elle s'effondrait en même temps que ses nerfs. Les hypothèses les plus hallucinantes venaient hanter son cerveau en désarroi.

Ah ! certes, il eût donné une grosse somme, la moitié même de ce qu'il avait amassé, de ce qu'il avait su extirper de la bêtise de ses clientes, pour

que le corps de sa victime soit retrouvé quelque part, pour avoir la preuve patente de sa mort qui le libérerait désormais de tout doute.

Ah ! ce corps dans un cimetière, sous une bonne pierre !... Quelle quiétude alors !

Pour l'instant, c'était l'angoisse, c'était l'insomnie. C'était ce petit bloc de glace qui ne voulait pas fondre au creux de son estomac, le doute.

Quand son cerveau n'était pas dans l'empire rassurant de l'alcool, voilà que reparaissaient en lui tout un monde de tourments. Cet éperon rocheux, dont lui avait parlé Minuto, sur la terrasse de l'église, ce maudit éperon placé là si mal à propos, sur la ligne de chute du corps !... Et surtout, ce lambeau de chemise si singulièrement déchiré !...

Si, admettre la mort inévitable était de la logique, cela aussi par contre était de la logique, et de la logique à troubler le cerveau le plus lucide.

Comment expliquer cela ? Cette lanière de toile... cette lanière... lanière...

Une lanière ne se coupe pas toute seule, et ne se coupe pas sans raisons. Et si nulle trace du corps n'existait, cette trace-là par contre existait d'une façon certaine.

Ainsi résonnait Guertez.

Et Guertez avait peur.

Et pour vaincre cette peur, il lui fallait des heures. Il lui fallait bâtir raisonnements sur raisonnements pour arriver à se rassurer à demi.

Si Ramuntcho revenait ?

Eh bien, si Ramuntcho revenait, quelle accusation pourrait-il porter contre lui ?

Il n'y avait nul témoin. Personne, personne au monde n'avait pu voir la chose.

Son accusation sans preuves, eh bien, il l'expliquerait bien facilement par une haine jalouse, une passion qui cherche ce moyen pour essayer de perdre un rival.

Il fallait des preuves... des preuves...

Il n'en avait pas... il n'en aurait pas... il n'en pourrait avoir la moindre.

Alors ?... Alors ?

Mais cette logique, qui eût peut-être satisfait un cerveau calme, ne parvenait à le rassurer qu'à demi.

Des preuves ?... sait-on jamais ?

Le hasard et l'imprévu jouent parfois des tours diaboliques.

Cet éperon rocheux qu'il ignorait, et cette lanière de toile, les avait-il prévus ? Il pouvait, pardieu, en être de même pour d'autres surprises.

De plus, à ces raisonnements qui se livraient bataille dans ses nerfs venait se joindre une foule de petites choses qui venaient les lancer et les irriter, un tas de petits incidents fâcheux qui lui faisaient perdre peu à peu la confiance en lui-même. Il finissait, et ceci était le plus inquiétant, par se méfier surtout de lui-même, par perdre une assurance qui était indispensable.

Il se rappelait, en effet, assez désagréablement pour en avoir des plissements de l'épiderme, certains regrettables détails de nature assez nuisible si, par un malheur imprévu, les événements venaient à prendre vilaine tournure pour lui et qu'il eût à faire face à des complications.

Cette fameuse remarque en effet de ces imbéciles de Garigou et de Chiquitou sur sa figure de papier mâché, cette figure de papier mâché dont ils l'avaient plaisanté et dont, certainement, ils devaient par surcroît avoir parlé à droite et à gauche, ne laissait de lui trotter dans la tête d'une insupportable façon. A cela, ces deux individus, toujours occupés des autres, ne pouvaient manquer de joindre certaines attitudes et certains mots, certains mots ou trop insistants ou trop réticents ou trop réfléchis ou maladroits, certains mots enfin qui pouvaient prêter à l'équivoque, ou, le cas échéant, s'interpréter contre lui.

Mais enfin tout cela, en somme, tout cela, bien réfléchi ne pouvait, de quelque côté qu'on le tourne, qu'aboutir à des présomptions. Des présomptions, évidemment, n'ont jamais suffi à démolir un homme, mais peuvent conduire à de bien terribles tracasseries dont la pensée seule lui était désagréable, des tracasseries qui font la vie dure.

Et puis tout cela, si ça ne l'atteignait pas d'une façon directe, ne pouvait que nuire à ses projets sur Gachoutcha. Effleuré seulement par des soupçons, il voyait tout espoir s'évanouir sottement de ce côté. Et ceci encore lui plissait désagréablement l'épiderme et le hantait dans sa fièvre, le hantait d'une façon péniblement obsédante.

Guertez songeait à tout cela, assis sur un banc de la terrasse de l'église, où il était venu s'échouer, mâchonnant un cigare éteint. Sous les pins, l'ombre déjà envahissant cette partie de la terrasse. Devant lui, le jour déclinait sur la vallée.

Il se sentait sottement nerveux.

Il se sentait stupidement nerveux à cette heure surtout, où le soir venait, et qui donne aux uns le calme, aux autres le trouble. Guertez était de ces derniers.

Il se sentait encore plus particulièrement nerveux ce soir-là, sur ce banc où il était venu s'asseoir en sortant du café, et où il restait un peu affalé, sombrement pensif, mâchonnant ce cigare qu'il ne songeait pas à rallumer, l'œil fixé sur la vallée et sur les contreforts environnants sur lesquels la nuit allait bientôt descendre.

Oui, il se sentait nerveux, si sottement nerveux qu'il allait encore se créer des chimères, qu'il allait jusqu'à imaginer — ceci était vraiment le comble de la stupidité — que Garigou et Chiquitou, hier soir, et encore tout à l'heure — Dieu ! que la nervosité est vraiment une chose bête ! — que Garigou et Chiquitou échangeaient à la dérobée des regards et avaient avec lui un drôle d'air...

Nes'imaginait-il pas que Garigou lui serrait la main d'un air gêné, et n'avait-il pas cru le surprendre, à deux ou trois reprises, de l'angle de l'étagère aux bouteilles où il était adossé, le regardant dans la glace et détournant ou baissant aussitôt ses yeux quand, dans cette glace, ils rencontraient les siens ?

Et Chiquitou, Chiquitou qui ne quittait plus le café à présent, qui, l'on n'en pu dire pourquoi, était maintenant comme vissé sur la banquettes, tout le temps que lui laissaient ses nombreuses et peu accaparantes occupations, Chiquitou, lui, affectait, lui semblait-il, de s'absorber dans la lecture de la *Gazette d'Orthez* avec un petit pli anor-

mal à l'angle des paupières, la moustache grave et les narines un peu pincées.

Sa poignée de main un peu molle, avait le minimum, lui semblait-il, de cordialité, et son « salut ! salut » lui paraissait quelque peu distrait et lointain.

Après tout, le Garigou avait peut-être son « vieux grigou » toujours sur le cœur et avait la rancune persistante.

Guertez regrettait de l'avoir indisposé par ce brocard. C'était une faute de créer autour de lui de petites rancunes. C'était une faute... une faute... Toutes ces petites rancunes, toutes ces petites aigreurs, tous ces petits riens disséminés, on a tort, dans un cas comme le sien, de ne pas y prendre garde. Toutes ces vétilles éparses font un total, un bloc d'hostilité qui peut nuire à l'occasion...

Mais que diable... que diable allait-il chercher là ? Et quelles bourdes se mettait-il en tête ?

Allons, décidément, son imagination trop en travail lui faisait prendre des ombres pour des réalités. Il finirait, s'il écoutait un trouble qui finirait par avoir trop d'empire sur lui, par prendre des vessies pour des lanternes et un bourdonnement de mouche pour un toscin... Eh ! vingt dieux ! les deux bons-hommes, cette chèvre de Chiquitou et ce vieux gratte-sous de Garigou étaient toujours les mêmes pardi. Ils n'avaient pas changé. C'étaient ses yeux à lui qui changeaient, voilà tout.

Il fallait mettre bon ordre à ça.

Était-ce stupide d'être nerveux à ce point !

— Si je m'écoutais, maugréa-t-il en crachant entre ses pieds son bout de cigare déchiqueté, je me ferais, le diable m'emporte, des visions de tout !... Je me laisserais fiche la colique par chaque attitude, chaque geste et chaque regard autour de moi. Il faut faire un peu le balayage de mon cerveau !... Je n'ai rien à craindre !... rien !... On ne peut rien contre moi, nom de Dieu !... rien !... rien !... personne !... Je ne crains rien !... Je... ne... crains... rien !... Alors ?... Heu !...

Il envoya à quatre pas de lui un crachat désinvolte.

— Pour qu'on puisse savoir quelque chose, il faudrait qu'il vienne le dire, « l'autre »... Et s'il lui était possible de revenir de là où il est, j'aurais tôt fait encore de lui clouer le bec !

Il alluma un autre cigare et, détournant sa pensée de « toutes ces idioties », il la ramena vers Gracieuse.

La pensée de la jeune fille était désormais chez lui la seule qui pouvait combattre victorieusement toutes les autres pensées importunes qui l'assaillaient.

La charmante silhouette vint flotter devant ses yeux fixes.

Une autre fièvre, plus violente, fit battre ses tempes.

Ah ! celle-là !... Cette jolie Gachoutcha !... s'il ne la possédait pas... si tout ce qu'il avait fait... si tout, enfin, n'avait servi de rien... ah ! ce serait alors à... à...

Ses tempes battaient avec violence et ses poings se serraient.

Oui, si elle n'était pas à lui, s'il n'arrivait pas à vaincre en elle le souvenir de l'autre...

Le souvenir de l'autre !

Devant l'image qui flottait devant ses yeux, une autre image, une silhouette d'homme venait se mêler à celle-là, se confondre avec elle, s'unir à elle... la silhouette de l'autre !

Il les voyait toutes deux devant lui... là... le décor qu'il avait devant les yeux se transformait aussi... il voyait un jardin... un clayon... Ils étaient là, enlacés, et leurs lèvres... leurs lèvres...

Le cigare qui était entre ses dents avait à son extrémité un disque incandescent qui ressemblait à un petit brasier, et un nuage opaque de fumée entourait son visage de bouffées tumultueuses, tandis que ses poings serrés semblaient pétrir deux boules de caoutchouc.

Il les voyait, oui, il les voyait devant lui, unissant leurs lèvres, leurs âmes...

Ah ! que ne pouvait-il le tuer une seconde fois !... le tuer encore !

Cette double vision peu à peu se dissocia devant ses yeux égarés.

Seule se dessinait encore l'image blonde, l'image désirée... désirée éperdument.

Son nom passa entre ses lèvres, comme un ardent appel, dans un souffle rauque... Sa tête se pencha lentement sur sa poitrine qu'un énorme soupir vint dégonfler...

Le jour déclinait de plus en plus et allait dans quelques instants se muer en crépuscule.

Une silhouette qui, depuis une minute ou deux, venait d'apparaître sur la terrasse et qui observait Guertez, glissa d'un pas souple et feutré sous l'ombre plus opaque des pins et vint silencieusement s'asseoir sur le banc aux côtés du colporteur.

CHAPITRE VI

En apercevant soudain cette ombre humaine surgie à son côté, Guertez eut un violent tressaillement nerveux, aussitôt suivi d'un véhément accès de joviale cordialité.

— Ce vieux Minuto !... Ce cher vieux Minuto !... s'exclama-t-il en claquant à deux ou trois reprises l'épaule du nouveau venu, un petit cigare ?

— Merci, refusa son compagnon laconiquement.

— Si... Si...

— Non... Je n'ai pas en ce moment la pensée à fumer.

— Ah ?

— J'ai, pardi, tout autre chose en tête... Je viens, à l'instant, de quitter Garcia...

— Ah ! Ah !... cette vieille brute ? grinça Guertez, un pli de rancune aux sourcils et aux coins des lèvres. Je m'étonne que tu puisses fréquenter un homme comme ça... Enfin !... ne parlons plus de

ce sale oiseau... Dis-moi, Minuto, dis-moi...

Le colporteur se pencha ardemment vers lui, et, d'une voix un peu oppressée :

— As-tu, demanda-t-il, fébrile, as-tu parlé... parlé sérieusement à Gachoutcha ?... lui as-tu fait comprendre... qu'il fallait qu'elle ne garde pas un inutile espoir... un inutile espoir qui gâcherait sa vie, et que... enfin, tu sais... tu sais... ce que nous avions dit l'autre soir, là, sur ce parapet ?... qu'il fallait écouter la raison... tu te souviens ?...

— Certes... Mais il n'en est plus question.

— Hé ?

— C'est toi, maintenant, je le crains pour toi, qui vas avoir à te faire une raison.

— Comment cela ?... Comment cela ?

— La nouvelle que vient de me transmettre Garcia change les choses du tout au tout.

— Comment cela ? répéta Guertez haletant. En quoi ce sale oiseau... enfin, quelle nouvelle.

— Ramuntcho... tu sais, tu te souviens de ce que je pensais, moi, l'autre soir...

Le cigare de Guertez glissa tout allumé de sa bouche sur son pantalon sans qu'il songeât à le ressaisir.

— Fh... eh bien ?... fit-il.

— Eh bien, mon vieux, j'avais raison de croire... Ramuntcho est vivant.

Guertez vit tourner devant ses yeux les pins, l'église, la vallée, les montagnes. Le parapet lui fit l'effet d'une bande d'élastique gris qui s'allongea, se raccourcissait et se tortillait devant lui.

— Sans blague !... parvint-il à exhaler d'un air à peu près dégagé, vivant ?

— Bien vivant, paraît-il.

— Tonnerre de Dieu !

Le crépuscule était tout à fait venu, embrumant de violet la terrasse. Dans le silence du soir qui enveloppait les deux hommes, la respiration du colporteur faisait un bruit sifflant et rauque.

Minuto semblait ne pas remarquer cette émotion, absorbé, semblait-il, par les événements dont il parlait.

Il reprit d'un ton songeur :

— Tu vois que j'avais raison.

— Oui... Oui...

— Eh ! pardi ! Je te le disais bien, moi, cette manière de toile, si caractéristiquement découpée...

— Oui...

— Est-ce qu'elle pouvait être là sans raison ?

— Non... non... elle ne pouvait être là sans raison... haleta Guertez, les coudes sur ses genoux et la tête basse, enfoncée dans ses épaules ployées. Elle ne pouvait... elle ne pouvait être là sans raison... C'était évident... tout à fait... tout à fait évident... Il était fou... fou de croire... de croire le contraire... C'était clair... Je le sentais bien au fond de moi, que c'était évident... Elle n'était pas là... elle n'était pas là sans raison... voyons... voyons...

Il parlait d'une voix machinale, blanche, métallique, d'une voix d'automate de cirque, dont la main d'un clown invisible aurait fait jouer les ressorts de la gorge. Comme un automate aussi, ses doigts s'ouvraient et ses poings se fermaient entre ses genoux et parfois un de ses poings se serrait dans une de ses paumes avec un craquement d'ar-

ticulations, ou se frottait avec un bruit de râpe

— Enfin, reprit Minuto, il s'en est tiré.

— Aah... tant mieux... tant mieux pour lui... il s'en est tiré... il s'en est tiré.

— Du moins du gouffre...

— Ah.

— Car de sa fièvre cérébrale...

— Aaah ?... fit Guertez en relevant soudain la tête, de sa fièvre... de sa fièvre cérébrale ?...

— Ça, fit Minuto en hochant la tête, c'est autre chose... Il a été ramassé, délirant, par des muletiers navarrais, sur l'autre versant, près d'un glacier. Ils l'ont porté à cette cabane abandonnée, tu sais, qui est près du pont d'Alborretta...

— Oui... oui... je la connais.

— Tu sais... cette petite maison en ruine, accrochée tout au bord des rochers, dans cet endroit complètement désert, sur les roches élevées où le pont est jeté au-dessus du torrent...

— Oui... oui... Il n'y a personne là.

— Si, par moments... une vieille chevrelière qui lui a donné son grabat et qui va coucher, elle, dans l'étable qui est à une dizaine de pas de là... Eh bien, on ne le sait que de ce matin par le hasard de la rencontre de ces muletiers avec ceux de l'équipe de Roncevaux, il est là depuis dix jours, et depuis dix jours, il n'a pu encore prononcer un mot.

— Ah ?... exhala malgré lui Guertez, essuyant furtivement la sueur glacée de son front, il n'a... il n'a pu prononcer un mot ?... le... le pauvre diable !

— Non, pas un mot depuis ces dix jours. Il se pourrait, paraît-il, qu'il meure ainsi.

— Ah ?...

— Comme il se pourrait, des fois, qu'il s'en tire.

— Ah ?

— Sait-on ?... Il a une telle force de vie

— Ah ! oui ! exhala Guertez entre ses dents, il a l'âme chevillée au corps, celui-là !... Tant mieux... tant mieux pour lui, hé !... Parce que je ne lui en veux pas, moi, malgré ses mauvaises façons à mon égard. Non, je ne lui en ai jamais voulu... Jamais... Enfin, il a, dis-tu, une fièvre cérébrale ?

— Oui.

— Ah ! tant pis... tant pis... Et tu dis qu'il ne peut rien dire ?

— Non, rien pour l'instant, mais...

— Mais ?

— Mais il a parlé.

— Ah ?... Il a ?...

— Disent les muletiers de passage, qui, l'ont porté là, des gens qu'on ne connaît pas, des gens de l'Aragon ou de l'Andorre, je crois, des gens enfin qui parlaient le charabia catalan qu'on ne comprend qu'à moitié. Il aurait parlé avant que la fièvre l'ait complètement terrassé. Et...

— Et ?...

— Je ne veux pas trop y croire, moi... Mais enfin... ce qu'il aurait dit... C'est drôle tout de même...

— Ah ? fit Guertez les dents un peu claquantes, c'est drôle ?

— Le plus surprenant en effet de la nouvelle, dit Minuto en mesurant son effet, c'est qu'il paraît, d'après ce qu'aurait fait entendre Ramuntcho,

que ce n'est pas un accident qu'il a eu. Il paraît qu'on a tenté de l'assassiner.

Guertez se tassa sur son banc. Il essaya d'allumer un nouveau cigare sans y parvenir, tant ses mains s'étaient prises à trembler.

— Enfin, dit Minuto d'une voix nette, il accuse.

— Qui?... exhala Guertez dans un filet de voix.

— Il n'a encore pu rien dire, à cause de sa fièvre qui n'a fait qu'empirer.

— Il ne le pourra peut-être jamais.

— Qu'en sait-on ?

— Son accusation, et cette histoire de tentative d'assassinat, c'est du délire.

— Eh ! Eh !

Guertez essayait de se ressaisir, de s'efforcer au calme. Surmontant son désarroi, il pesait en lui-même l'événement. Ramuncho n'avait pas encore pu prononcer de nom, ne pourrait peut-être le prononcer jamais. Cette fièvre cérébrale était venue fort opportunément pour lui coller la langue et enténébrer son cerveau. Il fallait éviter qu'il puisse parler.

Et puis, la parole lui serait-elle possible, quelle accusation pourrait-il porter valablement contre lui ? Nul témoin n'avait vu la chose. La simple accusation de Ramuncho ? Allons donc ? Qu'était ce que ça ?... Une méchanceté pour essayer, vainement d'ailleurs, de perdre un rival.

Minuto l'observait à la dérobée, suivant sur son visage, où l'allumette, enfin allumée et tant bien que mal rapprochée du bout de cigare, mettait un petit rayon de clarté, les fluctuations de sa pensée, et les violents soubresauts de lutte entre sa volonté et son angoisse...

Ce visage, entrevu dans cette lueur, se durcissait peu à peu dans un évident étayage de réflexion.

Le colporteur éteignit lentement son allumette d'une bouche où se plaquait aux angles une vague forme de confiant sourire.

Ce sourire, dernière convulsion d'une assurance qui voulait s'accrocher, Minuto n'allait pas tarder à le faire disparaître.

— Enfin, dit Guertez, d'une voix un peu raffermie, tout cela, mon vieux Minuto, du délire ! du délire !... Le vertige du gouffre, vois-tu, s'il n'a pas emporté l'homme en entier, a du moins emporté sa tête. N'est-ce pas ton avis ?

Minuto eut une moue grave.

— Enfin, pour un attentat, comme il dit, le fiévreux, il faudrait, pardi, qu'il ait pu y avoir quelqu'un là... Qui donc serait tombé du ciel juste à point sur le bord de l'Erriquidor, où personne ne va, autant dire, jamais. Tu y crois, toi, à cette histoire ?

— Il faut voir.

— Voir quoi ?... Voir quoi ?

— Ce qu'il va dire, pardi, s'il parvient à parler. Savoir ? Ça peut arriver qu'il retrouve un peu de lucidité et sa parole. On verra bien alors qui il accuse.

— Encore faudrait-il des preuves !

— Mais, il y en a, paraît-il.

— Hé ? ? ?

— On a parlé d'un bout de corde encore fixée à un crochet.

Guertez devint livide.

— Ce bout de corde, continua Minuto imperturbable, serait, il paraît, sectionné par une lame de couteau.

— C'est faux !

— Qu'en sais-tu ?

— Heu... eu...

— Enfin, qu'en savons-nous ? reprit Minuto pour remettre son hochet sur pied, sans y paraître et sans paraître avoir remarqué l'aveu spontané qu'il avait laissé échapper dans son cri : Qu'en savons-nous ?

— Sans dou... oute... sans doute, fit passer le colporteur à travers sa gorge.

— Enfin, pourra-t-on savoir ce nom... si toutefois il peut arriver à parler.

— Oui, si toutefois il peut parler.

— Enfin, nous verrons bien cela quand Ramuncho sera devant nous.

— On va le porter ici ? s'enquit Guertez, l'air sombre et les yeux rivés au sol.

— Le porter ? se récria Minuto. Il n'y faudra pas penser et c'est assez regrettable de le savoir là-bas, dans cette cabane à l'écart de tous et de tout.

— Et cette vieille chevière ?

— Elle ne compte pas, la malheureuse. Elle est à demi folle, et se saoule tous les jours. Elle aussi aurait besoin qu'on la veille. Les sous qu'elle mendie ou qu'elle tire Dieu sait comme des muletiers de passage sont pour l'anisette. Dès que vient le soir, elle va cuver son eau-de-vie dans la paille de son étable ou dans les rochers. La belle garde pour un malade qui est tout seul dans une cabane isolée, dans une chambre qui n'a plus de fenêtre.

Une lueur sinistre passa dans l'œil de Guertez.

— Enfin, reprit Minuto, on va voir là-bas. On va tâcher d'arranger ça et surtout de le faire parler, de savoir ce nom qu'on a hâte de connaître. On va demain emmener là-bas un médecin qui va sans doute pouvoir donner à sa fièvre un moment de répit. Il est probable, pardi, qu'il parlera... qu'il pourra au moins donner ce nom...

Guertez était d'une pâleur livide.

— Oh ! continua Minuto d'un air confiant, il parlera sûrement. Rappel-toi le père d'Ydrac et la pizère qu'on lui a faite. On est arrivé comme ça à le faire parler, avant qu'il ne meure. Il est probable que Ramuncho parlera aussi.

— Non, il ne parlera pas ! se murmura Guertez à lui-même entre ses mâchoires serrées.

Minuto l'observait du coin de l'œil.

Le visage du colporteur, entrevu dans le crépuscule, était en ce moment effrayant à voir.

— Allons, dit Minuto, je te quitte. Je vais porter la nouvelle à la grand-mère de Ramuncho, ainsi qu'à la maison, et prendre une couple d'heures de sommeil, afin de me mettre en route de bonne heure demain matin.

Minuto quitta son compagnon sur ces mots et s'éloigna en roulant une cigarette.

— Demain matin... se répéta tout bas Guertez en regardant la maigre et souple silhouette de Minuto, au-delà des bornes de pierre de la terrasse s'éloigner et se fondre dans le crépuscule.

Quand cette silhouette eut disparu, il quitta à

son tour la terrasse et, prenant une ruelle détournée, il gagna d'un pas fiévreux son logis, d'un pas qui se raidissait pour ne pas être titubant, la nuque glacée et le cerveau tumultueux.

CHAPITRE VII

Parvenu chez lui, Guertez resta adossé, dans sa chambre, contre la porte refermée derrière lui par le propre poids de son corps qui vacillait. Il resta quelques instants là, les omoplates plaquées contre l'huis, abruti, l'œil fixe dans l'obscurité qui l'environnait, le regard perdu dans le rayon de lune qui glissait de la fenêtre et s'étalait en nappe miroitante à ses pieds sur le carrelage de la pièce.

Il restait figé là, dans une annihilante stupeur. Pour l'instant, une pensée, une seule, battait et rebattait son crâne. Elle y sonnait un bourdon sourd. Elle y faisait un bruit de glas qui venait vibrer jusque dans ses vertèbres. Elle imprimait à sa mâchoire de petits mouvements spasmodiques qui lui faisaient hacher des mots entre ses dents tremulantes.

— Ce bout de corde !... ce bout de corde !...

Il passa machinalement le revers de sa main sur son front, où la sueur lui faisait l'effet d'un cataplasma de glace.

— C'est vrai... c'est vrai... je... je n'avais pas pensé à cela !... Ce bout de corde !... Ce bout de corde !...

Cette pensée paralysait en ce moment en lui toute autre faculté mentale. Elle le figeait dans une stupeur morbide qui confinait à l'hébètement. Elle l'écrasait.

— N'avoir pas pensé à cela !... N'avoir pas pensé à cela !... Ai-je été bête ! Ai-je été bête !... N'avoir pas songé à ce bout de corde !... à ce bout de corde ! Et... à présent !... à présent !...

Cet « à présent !... » lui donna un brusque frisson tragique, un frisson qui l'arracha à cet enlèvement dans la stupeur, et le rendit à lui-même, mais plus angoissé encore, plus affalé, le cœur gélatineux et tremblotant.

— A présent !...

Ce mot, ce mot énorme d'angoisse, grondant de dangers, qu'il se répétait d'une voix blanche et héguyante, l'aplatissait plus encore contre cette porte, lui mettait des aiguilles dans la nuque, lui tordait l'estomac.

Avait-il été assez bête, de ne pas prendre suffisamment garde à ce bout de corde !

Il s'était naïvement tenu, pardi, à le faire disparaître d'un geste satisfait et péremptoire, en le jetant dans les flots du torrent qui emportaient tout au gouffre... Imbécile, qui n'avait pas prévu les caprices des eaux et les surprises des remous !

Il aurait dû, vingt dieux, prévoir cela ! Il aurait dû...

Eh ! pardi, il lui était même si facile d'éviter cette terrible maladresse !... Un geste plus simple et sûr aurait suffi, s'il y avait pensé alors... Détendre la corde d'une tirée et libérer le crochet de l'aiguille rocheuse, et c'était tout. Voilà... voilà ce qu'il fallait faire ! Voilà ce qu'il aurait dû faire, si la hâte et la fureur n'avaient nui alors à la réflexion.

Ainsi, aucune preuve visible. Ainsi, rien de possible contre lui. Une corde dont le crochet lâche son point de soutien, c'est l'accident. Une corde coupée, c'est le crime avéré... C'est le crime patent... le crime prouvé.

Le crime...

Ce mot sonna d'une étrange façon en ce moment à son oreille. Il y produisit comme un petit cinglement sec qui se répercuta bizarrement dans ses nerfs. Jamais, ce mot, quand il l'avait entendu ou prononcé, n'avait fait cet effet dans son tympan, un effet qui lui arrondissait les yeux, lui allongea le cou et lui asséchait la gorge comme sous le coups d'une invisible pompe.

Ce mot prenait, un sens avec les événements qui l'enveloppaient, un sens qui mettait comme dix petits glaçons au bout de ses doigts.

Devant ses yeux fixes, dans le rayon de lune qui devant lui coupait l'obscurité d'une bande transversale de clarté, des images se dessinaient, se créaient, flottaient, précisées par sa fièvre et son souvenir en vision de plus en plus nette.

Dans l'impétueux passage des eaux, cette barque et cet homme, immobilisés tous deux, avec une à l'étrave, une mugissante gerbe d'eau qui venait se briser et passait en haut talus liquide contre les flancs du bordage... cette barque encore un instant immobile, puis soudain filant, emportant son bondissant tronçon de corde soudain libérée de sa tension... ah ! cette vision d'une ou deux secondes à peine !... la chute !... cet imperceptible temps d'arrêt de la barque à demi dressée au bord du vide !... puis de cette barque basculant !... Puis... puis... plus rien... plus rien... plus rien que la course continue et indifférente des eaux...

Plus rien, qu'un cri peut-être, un cri jeté et perdu dans le perpétuel grondement.

Et voilà que ce cri, ce cri de victime, revenait aussi à son oreille en ce moment.

— Assassin !

Ce cri, lancé du seuil du néant, que ses oreilles seules avaient pu entendre, il l'avait entendu alors avec d'autant plus de cynique indifférence, qu'il était exhalé par des lèvres qui allaient, sur-le-champ et pour toujours, s'immobiliser dans la mort.

Et voilà que soudain, voilà que ces lèvres qu'il croyait à jamais fermées, à jamais muettes, allaient peut-être de nouveau s'ouvrir pour crier un autre mot :

— Guertez !

Le colporteur saisit ses joues blêmes dans ses mains crispées. A cette pensée, il sentait la folie gagner son cerveau.

Ah ! cette bouche, qu'il croyait bien définitivement close ! Cette bouche pouvait donc se rouvrir !

Il croyait bien pourtant que c'était son dernier adieu, ce mot qu'elle lui avait crié au-dessus du vide. Ce mot, alors, n'avait fait, pour lui, que passer, n'avait duré qu'un quart de seconde à peine et n'avait laissé aucun écho en lui jusqu'ici. Voilà qu'à présent il trouvait subitement un écho dans ses vertèbres, un écho singulier qui semblait naître d'un frisson d'angoisse.

— Assassin !... As... sas... sin !

Il venait, au milieu des événements présents, faire à son tympan le petit bruit métallique et obsédant d'une mouche qui tourne obstinément contre votre oreille.

Ce que Guertez éprouvait en ce moment, était-ce du remords ? Non certes, c'était de la peur... de la peur... de la peur... Ce cri, jusqu'ici unique, jailli d'une seule bouche, qui devait la seconde d'après se taire définitivement, ne lui laissait aucun trouble.

Mais ce cri allait être répété maintenant par des multitudes d'autres bouches, qui, elles, n'allaient pas se taire, qui allaient le vociférer autour de lui, avec des voix menaçantes, tandis que des mains se tendraient vers lui pour le saisir.

Ah ! si Ramuntcho parvenait à parler ! S'il retrouvait un instant de lucidité !... s'il parlait !

Guertez, livide contre la porte où étaient soudées ses omoplates, les dents claquant, les doigts crispés dans ses joues, regardait à présent, halluciné, dans cette même clarté lunaire qui glissait de la fenêtre et traversait l'ombre opaque de la pièce, se dessiner devant ses yeux agrandis et fixes une autre vision, une image horrible qui lui glaçait les vertèbres.

Son épouvante lui faisait voir dans cette clarté pâle une sorte de petit jour... de petit jour blême... et dans ce lever du jour blafard apparaissait progressivement à sa vue une autre image... Il voyait, dressée devant ses pas une guillotine.

Un frisson d'horreur, qui le secoua des talons à la nuque, l'arracha à cette hallucination, l'arracha à la porte où il était collé et qui lui avait fait soudain l'effet de deux mains plaquées à ses épaules et qui le poussaient... le poussaient vers ce qu'il venait de voir.

Un éclat de rire nerveux fit faire à ses dents un bruit de castagnettes.

— Suis-je bête ! hoqueta-t-il.

Il était parvenu à rassembler quelques bribes de vigueur et à reprendre contact avec le réel.

— Allons ! Allons !

Il se redressa, essuya de son mouchoir ses tempes, sa nuque et ses poignets.

— Oui, certes, fit-il sortir de sa gorge sèche, il en serait ainsi... si l'autre ouvrait encore la bouche et s'il disait, vingt dieux !... s'il disait le nom... le nom qu'il ne doit pas dire !... Mais...

Sans allumer de lampe, il alla jusqu'à la cruche sur laquelle tombait, dans un angle de la salle, la clarté lunaire et but avidement, longuement, à longs traits bruyants qui apaisaient le feu ardent de sa gorge.

Il reposa la cruche et, essuyant du revers de sa main ses lèvres hoquetantes :

→ Mais il ne parlera pas ! dit-il d'une voix

rauque et farouche. Non, ce nom... ce nom, il ne le dira jamais !

Il resta un instant méditant, un rictus plaqué aux coins de sa bouche, d'où glissait un filet d'eau que sa main mal assurée avait fait couler tout à l'heure hors de ses lèvres.

Les paroles de Minuto, sur la terrasse de l'église, revenaient une à une, posément, à son esprit qui les avait d'ailleurs enregistrées avidement et non sans raison.

Il se rémémorait et précisait les détails, en appelait aussi à ses souvenirs.

Oui... il se rappelait. Il connaissait le lieu. Il connaissait même cette vieille chevière, une ivrognesse, à demi folle, qui rôdait la nuit, cherchant on ne sait quoi, ou qui cuvait son eau-de-vie dans les bruyères ou dans l'étable couchée entre ses chèvres.

Quant à la cabane, il la connaissait aussi, pardi. Uneasure à demi en ruines où une seule pièce était encore à peu près debout, avec une porte disjointe et une moitié de fenêtre. L'autre moitié, culbutée par quelque coup de vent, était remplacée quand le besoin s'en faisait sentir par quelque loque ou une vieille couverture trouée tendue sur deux clous.

Guertez était passé vingt fois devant quand il se rendait pour ses affaires à Casas del Rey, ou qu'il avait eu l'occasion de franchir le pont d'Alborreta pour aller à Roncevaux ou à Burguete. Une fois même, il s'était arrêté là, pour faire boire ses mules à une petite source et avait déjeuné, assis sur le sol, à l'ombre de la cabane et adossé à son mur.

Les chèvres broutaient à l'abandon. La vieille chevière devait être couchée quelque part à l'ombre d'un buisson ou devait être allée mendier tout en bas, sur la route de Burguete.

Le lieu était sauvage et désert.

La cabane était perchée dans des rochers élevés, au-dessus desquels était jeté à quelques pas de là le pont d'Alborreta sur le lit encaissé de l'Urbetcha qui roule tout en bas de roche en roche ses eaux torrentueuses.

Le lieu était isolé et farouchement désert.

Personne encore auprès du malade. Les autres devaient y venir au commencement du jour seulement, avec le médecin, ainsi que l'avait dit Minuto.

La chose était facile.

Guertez tâta son couteau dans sa poche, puis resserra autour de ses reins sa ceinture dénouée.

— Non, certes ! grinça-t-il, ce nom qu'il n'a encore pu dire, il ne le prononcera pas !

Dans le silence de la nuit, l'horloge de l'église sonnait au loin. Elle sonna dix heures.

Guertez quitta sa chambre et gagna le jardin qui était placé derrière la maison et séparé d'une petite sente déserte, qui descendait vers la vallée, par une petite claie basse.

Il écouta et épia autour de lui et dans les environs un peu plus lointains.

Tout était solitude et silence.

Il traversa le jardin, enjamba la claie et se glissa sur la sente, surveillant au loin devant lui et dans le voisinage les ombres et les bruits.

— Vingt dieux ! non ! souffla-t-il farouche-

ment entre ses mâchoires effroyablement contractées. Ce nom, il ne le prononcera pas, je le jure !

Il s'éloigna et se perdit dans le lointain, serrant au fond de sa poche son couteau dans sa paume crispée.

Il allait, dans la nuit, d'un pas rapide, l'œil en feu et le visage blême.

Ce n'était plus le même état d'âme qui l'emportait à présent vers le crime.

La première fois, c'était la haine.

Maintenant, c'était la peur.

Et la peur le faisait plus féroce encore.

CHAPITRE VIII

Autour du pont d'Albovieta, jeté sur les hauts rochers au-dessus de l'Urbetcha, passage seulement fréquenté des muletiers de la vallée d'Ahescoa ou de quelques rares chevriers de Casas del Rey, le lieu était sauvagement désert. La nuit surtout, nulle âme humaine, sauf, si on pouvait toutefois la considérer comme telle, une vieille chevrrière, qui s'était depuis des années confinée là et y vivait à peu près à l'état sauvage, n'aurait pu être aperçue dans cette haute et lointaine Thébaïde.

On était assez surpris d'y trouver un vestige de demeure, si tant est que l'on puisse donner ce nom à une espèce de cabane qu'on apercevait dans ces parages.

Accrochée aux bords des rochers qui surplombaient de soixante à quatre-vingts pieds la torrentueuse rivière qui courait en bas en grondant et se brisant de roche en roche, cette habitation de pierre, ancienne venta en pleine montagne, où les muletiers et leurs bêtes prenaient jadis entre les étapes leurs repos méridiens ou nocturnes, était une ruine depuis longtemps délaissée. Elle servait encore, par-ci par-là, de refuge occasionnel aux moments de tempête aux voyageurs qui se trouvaient dans les passages environnants.

Depuis de longues années, une demi-folle, la vieille Amadra, venant on ne savait exactement d'où, chassée, croyait-on, d'un village du pays d'Abodi, parce qu'on la suspectait de sorcellerie et de vol, était venue, au hasard de son vagabondage, s'y réfugier. Elle y vivait, Dieu sait comment, avec trois chèvres, et trouvait l'effarant moyen, Dieu sait comment encore, d'aller s'approvisionner assez fréquemment à la venta de Casas del Rey, à presque une lieue de là, de cette anisette fortement alcoolisée, liqueur du pays, ou trouvait encore le plus effarant moyen, le diable cette fois sait comme, de se fabriquer elle-même de l'alcool avec des prunelles et des baies sauvages,

ou de se combiner des boissons fermentées avec une ingéniosité de vieille sorcière.

De toutes façons, comme on peut voir, cette sauvagesse arrivait à sa soulerie quotidienne et à se terrasser elle-même chaque soir.

On la disait, par surcroît, atteinte du haut mal. Elle restait parfois des heures entières sur quelque rocher, rôtie par le soleil et l'alcool, les membres contorsionnés par l'épilepsie et la bave écumeuse bouillonnant à ses lèvres tordues, épousant le diable, selon un dicton ancien du pays.

Cette nuit-là, la lune déclinait déjà sur l'horizon, quand, dans ce lieu, totalement désert, une tête émergea doucement d'une arête de rocher.

C'était celle de Guertez.

Le colporteur promena autour de lui un regard attentif et méfiant. Son oreille auscultait longuement le silence.

Tout était silencieux, immobile, désert. Personne à redouter, ni dans les environs, ni dans cette cahute où n'habitaient en ce moment qu'une fièvre cérébrale et un enivrement, sans doute, et renforcé encore de demi folie. Enfin deux cerveaux détraqués nullement à craindre.

Il surgit de son rocher, et, du pas étouffé de ses espadrilles cordées, se rapprocha de la cabane, l'oreille et l'œil aux aguets quand même, tournant un instant autour, se glissant de buisson en buisson, prêt à s'aplatir au sol derrière l'un d'eux au moindre bruit ou à la moindre ombre qui eussent pu lui paraître suspects.

Soudain, devant lui, presque sous ses pas, il aperçut, près d'une broussaille, quelqu'un d'allongé. Il eut un violent tressaillement et resta cloué sur place.

Il fut assez vite rassuré.

C'était la vieille folle.

Amadra était couchée là, terrassée par son ordinaire ivresse. Hideusement débraillée, ses cheveux gris épars, dont quelques mèches s'étaient accrochées aux ronces, la lèvre baveuse et la paupière violacée, elle cuvait son alcool. Une violente odeur d'anis s'exhalait de cette loque humaine écrasée au sol. Elle était anéantie. Il eût pu lui écraser une main sous son espadrille sans lui arracher le moindre réflexe.

Elle avait son compte, et ne pouvait pas être plus inquiétante en ce moment qu'un rocher ou une bûche.

Tranquille sur ce point, Guertez s'approcha de la mesure.

La fenêtre disloquée en était ouverte. Elle formait, dans la paroi du mur baigné de clair de lune, un noir petit quadrilatère béant. Le colporteur, à travers cette ouverture, le cou tendu, promena son regard aigu dans la chambre, où la clarté lunaire diffusait un vague clair obscur.

— Il est bien là !... souffla Guertez.

Sur un grabat, en effet, il apercevait une forme humaine gisant sous une méchante couverture. Cette silhouette allongée, dont la vue seule fit affluer le sang à ses tempes, avait sur ce grabat une immobilité totale.

— Il est assoupi... murmura Guertez. Tant mieux... J'aime mieux cela... Il ne criera pas !

En ce moment, un bruit léger, un froissement de paille, le fit tressaillir violemment.

Il se retourna d'un bond, le regard vacillant et les doigts crispés.

Ce froissement de paille fut suivi d'un long bêlement. Ce bruit et ce bêlement venaient de l'étable.

Guertez éclata d'un rire nerveux.

Il se dirigea de ce côté.

Ce qu'il venait d'entendre, c'était l'émoi et le long appel dans la nuit d'une chèvre.

Amadra avait tué aujourd'hui son chevreau pour le saler. La bête égorgée était précisément là encore, près de la porte de l'étable, sur le billot qui avait servi à l'opération et qui était encore tout souillé de sang, ainsi que le couteau qui avait servi à le saigner. Tout cela avait été laissé sur place, en tas, par la vieille ivrognesse qui avait dû achever de se saouler complètement avant d'achever sa besogne, qu'elle se proposait sans doute de reprendre après avoir cuvé son excès d'anisette.

Ce couteau sanglant devant lequel il s'était arrêté, ce couteau sanglant que le hasard avait placé là devant lui, rendait Guertez subitement songeur.

Un rictus se dessina au coin de sa bouche.

Il s'empara du billot et de l'animal égorgé et les jeta du haut des rochers dans le torrent. Le billot alla s'y disloquer, ses trois pieds broyés, sa masse supérieure s'enfonçant dans le lit sablonneux. Le chevreau fut roulé et emporté par les eaux. Les loutres et les rats d'eau n'allaient pas tarder à en faire ripaille.

Guertez alla prendre alors le couteau et, avec une sinistre astuce, alla le déposer dans la main inerte de l'ivrognesse.

De la sorte, le crime découvert, point ne serait besoin de chercher autre part pour en désigner l'auteur.

Ce meurtre, tout autrement inexplicable, s'expliquait de lui-même de la sorte, par le geste d'une hystérique. Le drame de l'épilepsie sautait aux yeux de tous.

Le colporteur avait combiné en quelques secondes tout cela d'un esprit très lucide. En tout ceci, le hasard se mettait de la partie pour lui d'une façon très heureuse. Tout cela couvrait son geste mieux qu'il n'eût pu l'espérer.

Et maintenant, il allait pouvoir agir en toute sécurité et se débarrasser de son accusateur possible sans rien avoir à redouter de son second crime.

Guertez se dirigea vers cette fenêtre basse et, le cou tendu et l'oreille en éveil, jeta un nouveau regard circonspect dans l'intérieur, scrutant de l'œil ces demi-ténèbres. La pièce était bien déserte. Seul, le malade sur son lit, et toujours immobile.

Le dessein du bandit, que la réflexion avait modifié en cours de route, était, lorsqu'il venait d'atteindre ces lieux, d'étouffer ce malade sans défense sous la couverture ou sous l'oreiller. La chose, ainsi, n'aurait pas laissé de traces apparentes et la mort pouvait tout naturellement apparaître comme une conséquence normale de sa mortelle maladie, se disait-il.

A présent, les circonstances lui permettaient un moyen plus expéditif, plus rapide, plus sûr

surtout, et sans rien avoir à redouter, un moyen qui satisfaisait plus âprement sa fureur grondante et son irréductible haine. Un furieux coup au cœur était plus définitif. Cela fermait sûrement une bouche.

Il prit et ouvrit doucement son couteau.

— Non, certes ! Il ne parlera pas !... murmura-t-il entre ses mâchoires serrées, en enjambant la fenêtre.

Dans la pénombre de la pièce, son couteau à la main, il se dirigea à tâtons, d'un pas silencieux, vers le grabat.

Complètement immobile, sa victime, couchée sur le dos, paraissait assoupie, sur l'oreiller où elle était à demi enfoncée, sa tête était tournée vers le mur. Dans la demi-clarté que donnait là dedans la diffusion de la clarté nocturne, on ne distinguait de lui qu'une partie fuyante d'un profil maigre, une mâchoire osseuse et saillante. Une respiration un peu oppressée et sifflante, une respiration de fiévreux s'évadait de ses lèvres.

Guertez, penché sur ce corps sommeillant, éleva son couteau de toute la hauteur de son bras.

— Ah ! non !... Non !... Tu ne pourras jamais plus m'accuser ! s'écria-t-il dans un strident éclat de haine, en abattant avec violence sa lame sur cette poitrine.

Mais son poing armé ne trouva que le vide soudain et l'arme en s'enfonça que dans le matelas.

Avant que cette lame ait achevé sa violente et rapide trajectoire, celui qu'elle allait atteindre, d'un souple bond de chat, avait esquivé le coup, se dressait dans le lit, comme mû par un ressort, devant Guertez hébété de surprise et tendait vers lui un index péremptoire.

— Assassin !... tu viens de t'accuser toi-même ! lui lançait au visage la voix triomphante de Minuto.

Guertez exhala une sorte de rugissement.

— Tu viens, pardi, de t'accuser toi-même !... Et non seulement du geste qui te dénonce, mais encore de la voix !... reprit l'ami de Ramuntcho, d'un ton narquois et terrible.

Guertez eut un second rugissement et serra son couteau dans son poing crispé.

— Eh bien, toi, du moins, expectora-t-il avec rage, tu ne pourras le dire !

Écumant, il se lança vers lui, le couteau levé, surveillant son esquivé pour ne pas manquer sa gorge.

Mais avant que son arme ait pu s'abattre, il se sentit rudement immobilisé par une main vigoureuse qui venait de saisir son poignet et le broyait en le tordant avec une telle force que son couteau s'échappa de ses doigts.

Avant qu'il fût revenu de ce nouvel effarement, une autre main lui avait saisi la gorge, deux bras le ceinturaient. De multiples voix éclataient à ses oreilles.

— Assassin !... Assassin !...

Une lanterne sourde s'alluma dans la pièce, éclairant l'intérieur de la mesure.

Guertez vit autour de lui les rudes visages des compagnons de l'équipe, Amardheil, Ydrac, les autres, qui l'encerclaient de leurs yeux terribles.

— Je suis perdu... haleta-t-il.

— Oui, bien perdu, certifie Minuto en s'avançant vers lui, menaçant, et c'est, tout ficelé, que tu vas être jeté aux gendarmes. Il fallait des preuves, tu nous les a fournies.

Le colporteur les considérait d'un regard égaré, comprenant soudain son étonnante sottise et les machinations du frère de Gracieuse.

— Ah ! je savais bien, dit narquoisement celui-ci, que je te forcerais, pardi, à l'avoué, en te travaillant, comme je l'ai fait par la peur... la peur qui te rongait le ventre chaque jour et qui creusait ton visage que j'ai fait vingt fois blêmir à mon gré. Je savais bien, que, les nerfs limés, incapable désormais d'écouter toute raison ou de sentir réagir en toi le moindre soupçon, la moindre défiance, tu tomberais fatalement dans le piège que je t'ai tendu.

— Bandit ! parvint à exhiler Guertez entre ses dents serrées.

Le misérable suffoquait entre les mains des compagnons qui le tenaient.

— Imbécile ! lui lança la voix impitoyable de Minuto, Ramuncho est mort.

Le colporteur fit saigner ses lèvres entre ses dents.

— Le seul qui pouvait t'accuser, reprit implacablement Minuto, est dans le gouffre, hélas ! Le seul qui pouvait révéler le nom de son assassin n'était plus là pour le dire. Toi seul pouvais le dénoncer. Tu n'as pas manqué de le faire... Assassin !

— Assassin !... Assassin !... haletaient autour de lui les voix rudes des équipiers.

Le misérable laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec accablement.

— Je suis perdu... hoqueta-t-il.

Ces voix qui sonnaient implacables, auprès de ses oreilles, évoquaient en lui les voix qu'il entendait, dans sa chambre, avant de quitter sa demeure, bourdonner à son oreille, dans son angoisse fiévreuse. Ces cris... ces mains, qui allaient le saisir... tout cela... tout cela se réalisait... tout cela, que son épouvante, alors gratuite, faisait jaillir dans son cerveau anxieux, c'était l'intuition sourde de son destin, tout cela se dessinait en lui dans l'obscurité de sa chambre, alors que ses yeux fixes se perdaient pensivement dans ce rayon de lune qui descendait de la fenêtre.

Ah ! ces voix vociférantes !... ces voix qu'il appréhendait d'entendre un jour autour de lui !

Et devant ses yeux de nouveau fixes, dans ce rayon de lune de là-bas, ce qu'il avait hideusement entrevu vint de nouveau se préciser, en nouvelle vision, dans son souvenir.

Ah ! cette chose entr'aperçue alors ! Ce rayon de lune, qu'il contemplait, halluciné par la fièvre, et les doigts crispés d'horreur dans ses joues, tout cela allait donc être une réalité... une réalité...

Cette clarté pâle et tranquille qui descendait dans sa chambre, qui lui faisait l'effet, dans son égarement, d'une clarté de jour blême... et dans ce lever du jour blafard, ce qui était apparu dans son délire, ce qui s'était dressé dans ce rayon capricieux de lumière... cette vision de la machine, tandis que contre ses omoplates, le contact de la porte à laquelle il s'appuyait lui faisait l'effet

soudain de mains plaquées à ses épaules et qui le poussaient... le poussaient... vers cette image de la guillotine.

— Ah !... Aaah !... pas cela !... pas cela !... hurla-t-il d'une voix étranglée, les yeux exorbités et une suee glacée aux tempes.

Cette fois, cette vision, qui venait de nouveau se préciser, plus près du réel, était autrement tragique, plus hallucinante. Elle glaçait plus profondément les vertèbres. Elle empoignait les chairs avec des griffes acérées.

Il la voyait se préciser, se rapprocher, grandir, comme s'il eut déjà marché vers elle.

Des silhouettes noires, des silhouettes lugubres, se dessinaient autour d'elle dans le livide crépuscule matinal.

Il se sentait ligoté, entravé, poussé...

— Pas cela ! !...

D'un brusque soubresaut, violente explosion de désespoir, il s'arracha avec un formidable hurlement d'horreur aux mains qui le tenaient et, fonçant comme un bolide, avant qu'on ait eu le temps de le ressaisir, il sauta par la fenêtre et se rua devant lui, bondissant de rochers en rochers.

Mais la ruée derrière lui fut non moins vive et se déclancha non moins prompte.

Minuto, Garcia et leurs compagnons, gars non moins alertes et non moins tenacement résolus, revenus de leur seconde de saisissement, franchirent aussi comme une volée de balles cette fenêtre et se lançant furieusement à sa poursuite, eurent tôt fait d'être sur ses talons. Equipiers de montagne et équipiers de pelote, il eut été dur de leur échapper.

Guertez l'essayait désespérément.

L'issue était fatale pour lui.

Le bandit, bondissant de roche en roche, traqué de près, toute retraite bientôt coupée, se vit de nouveau encerclé par ses poursuivants, acculé au torrent, dans l'impossibilité totale de trouver, par quelque crochet que ce soit, la moindre direction où il eût pu aiguiller sa fuite.

Il se sentait irrémédiablement perdu.

A bout de souffle et de courage, défaillant, il se dressa au sommet d'une roche qui surplombait le vide, promenant farouchement son regard autour de lui.

— Je suis perdu !... exhala-t-il dans un halètement.

Toute retraite lui était coupée. Il était acculé. Toutes ces mains hostiles allaient bientôt le saisir, le ficeler.

C'était fini... fini.

Il se balançait sur ses hanches, comme un ours dressé pour la défense, devant l'attaque des chasseurs. Et devant ses yeux, à travers un brouillard rougeâtre, vint apparaître encore la hideuse vision de la guillotine. Elle lui arracha un cri hurlant.

— Pas cela !

C'était pourtant l'inéluctable, ou le saut dans l'abîme qui était derrière lui.

Il promena autour de lui des regards qui voyaient rouge. La folie s'engouffrait dans son cerveau.

Ils étaient là !... Ils approchaient !... On allait s'emparer de lui... le livrer... le livrer... Il croyait

déjà sentir à ses épaules, à sa gorge, à ses poignets des mains le saisir.

— Bandits ! hurla-t-il.

Et soudain ses mâchoires se prirent à s'agiter avec les trémulations spasmodiques propres à certains fous ou aux chiens atteints d'hydrophobie, hachant des sons rauques, que les dents semblaient déchirer au passage.

— Oui !... Oui !... éclata-t-il, les yeux sanglants, c'est moi... moi, qui ai tué Ramuntcho !... Moi !... Je l'ai tué !... tué !... tué ! ! ! Entendez-vous ? Je vous le crie... Je vous le crie. Je l'ai tué !... Et je n'ai qu'un regret... entendez-vous ? qu'un regret... c'est qu'il n'ait pas été vivant, tout à l'heure... devant moi... là !... là !... pour le tuer encore !... ah !... ah !... ah !... pour le tuer encore, pour lui enfoncer mon couteau dans le cœur !... ah !... lui enfoncer... oui... lui enfoncer mon couteau dans le cœur !

— Assassin !

— Assassin, oui !... oui !... oui !...

Il essuya d'un farouche revers de main l'écume qui bouillonnait à ses lèvres.

— Assassin, oui !... oui !... Il est mort mort ! mort !... Il ne l'aura pas, elle !... Il ne l'aura pas !... Il ne l'aura pas !

Le cercle se resserrait autour de lui. On allait le happer.

Il eut un violent recul subit qui le porta à l'extrême point de la roche.

— Non... Je les ai séparés !... Il ne l'aura pas ! ! Non !... Et moi... et moi...

Il eut un rire strident qui glaça les compagnons.

— ...Et moi... moi... vous ne m'aurez pas vivant !... pas vivant ! Vous ne me livrez pas !... Pas cela ! !... Pas cela ! ! !...

Avec un cri sauvage, d'un bond prodigieux, il se lança en tournoyant dans le vide.

Dans le subit silence, on distingua tout en bas le choc mat de son corps qui allait s'aplatir sur les roches basses qui émergeaient des eaux basses de la rivière.

Quand les témoins de ce drame descendirent à travers les rochers jusqu'au lit de l'Ubetcha, ils ne trouvèrent plus en bas qu'un corps affreusement disloqué qui semblait un pantin brisé ployé en deux sur une roche, et dont le crâne ouvert épandait des fragments de cervelle sur l'angle de cette roche.

Le bandit avait échappé par le suicide à la justice des hommes.

CHAPITRE IX

Dans cette nuit splendidement constellée, un calme auguste descendait sur le jardin, où les

dernières giroflées épandaient leurs dernières senteurs d'août.

Sur le vieux banc de bois, Minuto et Gracieuse étaient assis l'un près de l'autre, épaule contre épaule. Un silence, tout gonflé de lourdes pensées, régnait, troublé seulement par le chant des grillons et, d'instant en instant, par le lointain petit cri limpide de quelque reinette.

Le cœur des deux jeunes gens ne semblait pas s'unir au calme cristallin de cette nuit féerique qui les enveloppait de son silence et de son parfum.

Minuto, les coudes sur ses genoux, regardait fixement devant lui la bordure de géraniums à laquelle la lune prêtait de fausses teintes d'argent. Par instants, un long souffle rauque sortait avec quelque difficulté de sa poitrine qui semblait gonflée.

Faisant un effort sur elle-même, Gracieuse rompit ce lourd silence.

— A quelle heure vient demain le voiturier ? demanda-t-elle.

— Six heures, dit laconiquement Minuto, sans relever la tête.

Dans une affectueuse caresse, Gachoutcha passa sa main sur cette tête penchée.

Dans le silence qui tomba de nouveau, on entendait, dans l'intérieur de la maison, mama Nénia, qui allait et venait, d'un pas désespéré, qui semblait un peu tourner en rond dans la demeure, rangeant et pliant du linge. Par instants, on l'entendait se moucher bruyamment, avec ce spécial bruit nasal des gens qui pleurent.

— Pauvre chère mama ! murmura Gracieuse d'une voix gonflée et assourdie.

Sa main tendrement sororale continuait à caresser doucement les cheveux rudes de son frère.

— Il ne faut pas, Minuto, objurga-t-elle d'une voix où tremblaient des larmes contenues, être triste. Il ne faut pas, fréro.

— Le puis-je ? répondit-il d'une voix rauque.

Sans relever la tête, il lui prit la main qu'il attira sous son bras entre ses genoux et qu'il garda, serrée, dans la sienne.

— Ma petite Gachoutcha !... dit-il.

— Je devine, hélas ! tes pensées, va, mon Minuto, murmura-t-elle en portant sa tête sur son épaule.

— C'est facile, pardi... Je pense que demain soir, sœurlette, tu ne seras plus là, sur ce vieux banc, près de moi... et que tu n'y reviendras plus jamais.

— Minuto !... fit-elle, les yeux humides... Tu viendras me voir, au couvent d'Orthez.

Minuto secoua lentement la tête.

— Oui, pardi... de temps en temps, dit-il avec tristesse... je sais... de loin en loin... Nous ici, nous penserons à toi, nous parlerons de toi, et... ce sera tout pour nous. Tout ce qui restera de la Gachoutcha, à mama Nénia et à moi. Tu seras un souvenir chéri, mais tu ne seras plus qu'un souvenir seulement... rien qu'un souvenir. Tu ne seras plus à nous.

— Je serai à Dieu, Minuto. Et je prierai pour vous deux, et pour ménine Carola, et pour... lui.

Minuto serra plus fortement dans les siennes la petite main qu'il tenait.

— Puisses-tu trouver le repos du cœur, Gachoutcha, dit-il avec une émotion concentrée. Vois-tu, te voir souffrir en silence, comme je te vois souffrir, et voir diminuer chaque jour ton pauvre visage, j'aime mieux encore te savoir où tu peux trouver, sinon l'oubli, du moins, sœur, l'apaisement.

Dans la maison, on n'entendait plus à présent les allées et venues désespérées de mama Nénia. La pauvre femme devait être sur quelque chaise, le mouchoir en tampon sur sa bouche, assise devant une malle bouclée.

Le chant familier du vieux coucou de bois fit entendre dix heures de son petit cri d'ocarina naïf, qui les extasiait tous deux quand ils étaient tout petits.

— Il faut aller se coucher, invita Minuto en soulevant Gracieuse par sa main qu'il avait gardée dans la sienne. Demain, sœur, il va falloir te lever de bonne heure, pour être prête à partir quand le voiturier viendra.

— Je ne dormirai guère, Minuto.

— Il faut tâcher, ma Gachoutchetta. Il te faut du repos pour le voyage.

Avant d'entrer dans la maison, elle alla prendre près du seuil, ainsi qu'elle avait coutume, la cage où étaient ses deux palombes, pour la rentrer comme chaque soir et la porter dans sa chambre. Avant de la décrocher, elle souleva la couverture de toile qu'elle jetait dessus à la tombée de la nuit et les contempla quelques secondes.

Elles dormaient, serrées l'une contre l'autre, la tête sous l'aile, et leur belles gorges arrondies avaient sous le rayon de clarté lunaire qui vint un instant jouer sur elles un reflet nacré et irisé.

Elle secoua la tête. Son cœur se fit un peu plus gros.

— Quand je ne serai plus ici, tu prendras bien soin de mes palombes, Minuto, recommanda-t-elle avec une instante sollicitude.

Elle avait pour elles une particulière tendresse. Elle les avait gagnées à la danse de la cruche. C'est depuis le jour de la fête d'Etchobar qu'elle les avait, le jour où elle avait échangé son amour avec Ramunteho.

— Tu les soigneras, mon Minuto, et tu les aimeras, comme je les soignais et je les aimais... Tu verras... tu verras... dit-elle, la voix gonflée de larmes contenues, dans leurs jolis roucoulements, elles te parleront de moi, comme elles me parlaient de lui.

Minuto avait des yeux de braise incandescente et des lèvres si minces qu'il semblait ne pas avoir de bouche. C'était, avec un pli particulier près des oreilles, la façon dont l'émotion se manifestait dans ce visage osseux et rude.

— Allons, parvint-il à faire entendre d'une voix qui sonnait le fêlé, rentrons.

Dans la maison, mama Nénia était en effet assise sur une chaise, devant cette malle. C'était le même visage que Minuto. On eût pu en ce moment plus que jamais les confondre, n'était que celui de mama avait les paupières et le bout du nez un peu rouges. Dans ce dur visage brunâtre, l'émotion était une chose qui saisissait par son immobilité même. Le chagrin muet restait accro-

ché aux dents serrées, et les joues brunâtres avaient une légère teinte cendrée.

Gachoutcha alla s'agenouiller devant elle et passa ses bras autour de son cou avec tendresse.

— N'aie pas ainsi de la peine, ma mama, implora-t-elle, en serrant sa joue contre la sienne et en donnant à sa tête un mouvement consolant et berceur, n'aie pas ainsi de la peine, puisque ta Gachoutchetta, qui t'aimera toujours et n'oubliera jamais sa mama, va être moins malheureuse sans doute.

— Bien sûr... bien sûr... balbutia entre ses lèvres rentrées la pauvre femme, bien sûr... Si, sous le voile de religieuse, il est vrai que les plaies se cicatrisent... bien sûr... bien sûr... Il vaut mieux, que de te voir passer ici les jours et surtout les nuits que je te vois passer... Il vaut mieux... Il vaut mieux... Je me sens devenir insensée de voir ainsi, lentement et sans y pouvoir rien faire, ton corps se fondre et ton âme s'en aller... Enfin... ça te fera du soulagement au cœur aussi, de savoir en partant que le misérable est puni.

Elle lui mit doucement son doigt sur les lèvres.

— Je dois, désormais, dit-elle avec une sérénité mélancolique, tout oublier du mal qu'on m'a fait, tout pardonner, mama. C'est à ce prix seul qu'on retrouve la paix.

— Bien sûr... bien sûr... exhala sans grande conviction la Basque, avec des yeux de charbon rallumés.

— Allons, dit Minuto, il faut se coucher, Gachoutcha.

Il l'accompagna au seuil de sa chambre et la tint un instant serrée contre sa poitrine, où grondait un souffle qui paraissait ne pas trouver de passage pour sortir.

— C'est la dernière fois, sœur, que je te dis bonsoir.

Toute la nuit, dans la demeure, on entendit dans les trois chambres de petites toux brèves et étouffées. Ce fut une nuit d'insomnie pour tous trois. L'aube en entrant par les trois fenêtres trouva six paupières ouvertes, qui ne s'étaient pas fermées.

Le petit déjeuner du matin fut morne. Trois statues pâles, devant trois bols intacts.

Un radieux soleil inondait et diaprât le jardin, envahissait peu à peu la demeure de joyeuse clarté. Ils se sentaient tous trois le cœur écrasé, et ne trouvaient aucun mot possible à se dire. Ils furent arrachés à cet abatement par le roulement grandissant des roues d'une voiture sur le chemin et le bruit des sabots de deux chevaux. Devant le clayon, un fouet claqua.

— Allons, dit Minuto en s'arrachant à sa chaise, voilà Bénacot. Mets ton foulard, sœur. Je vais pendant ce temps m'occuper avec lui du bagage.

— Mênine Carola n'arrive donc pas ?

— Elle ne va pas tarder, tu penses.

Tandis que Gracieuse allait nouer son foulard et dire un dernier adieu à ses palombes, Bénacot entra dans la salle.

C'était un vieux du pays, sec comme l'âme d'un pendu et ridé comme une vieille pomme, jovial comme un merle et bavard comme une pie borgne. Il avait été jadis, comme presque tous les autres

pardi, équipier de montagne. Quand il avait été trop vieux pour porter le sac, il s'était installé avec ses économies voiturier et faisait les « messageries », ce qui lui permettait bien des combinaisons commerciales discrètes qui lui rappelaient son premier métier.

— Salut à la compagnie !

Il siffla d'un trait à la santé de ses hôtes le verre de cidre que mama Nénia lui avait empli jusqu'au bord, et, s'essuyant les lèvres du revers de sa main :

— Merci de la politesse... Alors ? fit-il. Elle nous quitte donc, hé ? notre Gachoutcha... Oui... oui... je vois, ça ne vous fait pas le cœur aise, hé ?... A personne non plus, dans le pays. Une si brave petite ! C'est trop de malheur, tout de même, à la maison d'à côté et à celle-ci, hé... Elle est prête, la pitchounette ?... Ce n'est pas pour vous bousculer, pardi, mais le train est à onze heures et il faut encore aller chercher la gare par de mauvais chemins.

— Allons, dit Minuto, en prenant une poignée de la malle, attrape ça.

Comme il aidait, sur la route, le voiturier à assujettir le colis sur le siège, il s'entendit appeler par une voix un peu lointaine.

— Minuto !... Eh ! Minuto, donc !

C'était, là-bas, devant son clayon, la vieille ménine Carola qui l'appelait avec force gestes.

Il s'étonna un peu que la grand'mère de Ramuntcho, qui devait être là ce matin à la première heure, pour prendre le café au lait avec eux et passer avec sa Gachoutchetta ses derniers instants avant son départ, ne soit pas encore venue et, en ce moment, reste là, devant son clayon.

Il supposa quelque empêchement.

— Espérez un peu, ménine ! lui cria-t-il en s'appêtant à nouer le colis, Gachoutcha va, pardi, aller vous embrasser. Elle noue son foulard.

— Ça, je le sais, nigaud, mais ça n'est pas de ça qu'il s'agit pour l'instant... Accours, toi !... Vite !... J'ai besoin tout de suite de toi !

La ménine semblait étrangement agitée.

Minuto, frappé de cette agitation anormale, lâcha aussitôt la malle et accourut, un peu inquiet de cet appel si véhément.

— Qu'y a-t-il donc, ménine ?

— Eh ! viens vite, tu vas le savoir... si toutefois tu peux, toi, dit-elle en le poussant par les épaules à travers le jardin. J'ai à la maison un homme que je ne connais ni d'Adam ni d'Eve, une sorte d'Espagnolas, qui arrive de je ne sais où, qui a dû marcher toute la nuit et qui n'en peut plus. Je ne comprends pas un mot à ce qu'il me dit, mais il y a cependant, dans son charabia, des mots qui m'ont fait un peu tourner la tête. Il parait, m'a dit l'enfant qui l'a conduit chez nous, qu'il demandait au café Garigou la maison des Ibar.

Minuto trouva dans la salle un homme assis devant un bol de café au lait que lui avait servi la ménine, et dans lequel il trempait un coupon de pain bis. A l'arrivée du nouveau venu, il tourna vers celui-ci sa face basanée.

— Saluté ! exprima-t-il en posant sur la toile cirée le morceau de pain dans lequel il mordait avec un furieux appétit.

— Salut ! répondit Minuto, qui comprenait ce mot courant.

L'homme avait un visage olivâtre et des prunelles bleues, comme en ont les Navarrais espagnols de certaines contrées. D'ailleurs, ses espadrilles indiquaient aussi son pays, ces espadrilles, dont étaient chaussés ses pieds nus, sans tiges de toile, étaient faites d'une simple semelle de cordes et attachées sur le pied par des lanières. On était chaussé comme ça, là-bas, dans les montagnes d'Abodi ou d'Udi, du côté d'Ochagavia et d'Izalzu, et comme ça aussi, on avait les cheveux coupés sur le front en forme de calotte. Cet inconnu devait être de par là.

En outre, l'usure en long aux épaules renforcées de sa courte blouse de toile à carreaux clairs disait aussi aux yeux d'un confrère son métier de porteur. Il devait faire partie de quelque équipe de cette région. Son maquila à poignée de cuir de couleur et son bérêt bleu, posés sur la table, indiquaient aussi qu'il devait être Navarrais.

L'homme, repoussant son bol et son coupon de pain, essaya de se faire comprendre.

La chose était difficile.

Il ne parlait ni le français ni le basque, quant à son espagnol, c'était une sorte d'insaisissable patois qui ressemblait au catalan que l'on parle du côté de l'Andorre.

Dans sa conversation patiente et martelée, deux mots seulement pouvaient être compris : « Ybar » et Ochagavía ». L'Espagnol unissait sans cesse ces deux mots et prononçait ce dernier en touchant sa poitrine de l'index.

Que diable voulait-il dire ? Minuto et ménine Carola se regardaient l'un l'autre avec une certaine émotion dans les yeux. Pourquoi cet inconnu venait-il ici, avait-il demandé cette demeure et prononçait-il ainsi ce nom d'Ybar ?

Les gestes mêmes étaient vains.

En désespoir de cause, l'homme se prit à promener dans la salle son regard autour de lui.

Il crut avoir trouvé ce qu'il paraissait chercher et esquissa un geste de satisfaction.

Son regard, en effet, venait de s'arrêter sur une des photographies qui étaient appendues à la muraille, entourées d'un chapelet disposé en forme de cœur. Dans ce cœur dessiné par les grains bénits se trouvaient les reliques de ménine, le portrait de son homme, celui de son fils et celui de son petit-fils Ramuntcho.

L'homme, le cou tendu, penché sur sa chaise, observait les trois portraits.

Se levant soudain en hochant la tête, il se dirigea vers ces trois portraits et posa son index sur celui de Ramuntcho.

— Ybar... dit-il.

Et ramenant son index sur sa poitrine :

— Ochagavía... ajouta-t-il.

Ménine Carola et Minuto se regardèrent tous deux, un peu pâles.

Que voulait dire cet homme, en désignant Ramuntcho et prononçant le nom d'un vilage ?

— Aurait-on, dit à mi-voix Minuto, retrouvé le corps de Ramuntcho ?

— C'est peut-être... c'est peut-être cela, murmura ménine. Mais...

Soudain, elle se laissa retomber sur sa chaise, le regard fixe, le buste raidi.

— Mais... parvint-elle à ajouter, comment ceux qui l'auraient trouvé auraient-ils pu savoir... son nom ?

— C'est juste ! fit Minuto, non moins pensif que la vieille.

Ramuntecho n'avait sur lui, cela était certain, aucun papier qui puisse permettre d'établir une identité quelconque.

Au surplus, malgré les traces de fatigue que portait le visage de l'homme, ce visage ne semblait avoir rien de particulièrement contristé. Sa façon de dévorer son pain devant ce bol de café au lait, tout à l'heure, ne semblait comporter aucun sentiment de commiseration.

Enfin, il fallait savoir. Minuto allait se livrer à un nouvel assaut d'explications, quand, soudain, il saisit l'homme par le bras et lui fit signe de le suivre.

Il venait de se rappeler tout à coup que Garcia comprenait et parlait quelque peu le patois de ce pays.

— Espérez-moi un peu, ménine ! s'écria-t-il ! en entraînant son homme, espérez-moi un peu ! Je vais débrouiller cela !

Mama Nénia et Gracieuse, sur la route, près de la voiture, où Bénacot, le fouet à la main, était déjà sur son siège, à côté de la malle, virent avec effarement Minuto, le visage fou et le feu aux talons passer sans s'arrêter, courant en compagnie d'un inconnu qu'il tirait par la manche.

— Espérez-moi ! leur lança-t-il en passant, sans même ralentir sa course.

— Mais, lui objecta Bénacot, les guides déjà en mains, tu sais que le train...

— Je m'en...

La fin de la phrase se perdit dans le lointain.

Les trois personnes s'entre-regardèrent avec surprise, ne comprenant rien à cette signification péremptoire.

— Pour arriver, à présent, pour le train d'Orthez, grommela le voiturier, ce sera plutôt dur !

— Mais que se passe-t-il donc ? murmura mama Nénia dans le mouchoir qu'elle tenait en tampon sur ses lèvres.

— Sûrement quelque chose ! murmura Gracieuse qu'avaient étrangement frappée le visage et l'allure de son frère.

— Mais où va-t-il donc ainsi, comme un hurluberlu, avec cet homme ? clama mama Nénia avec quelque inquiétude.

— Où il va ? renseigna le voiturier, qui, debout sur son siège, pouvait apercevoir le tournant du chemin par-dessus un pommier bas, tenez, les voilà qui entrent tous deux chez Garcia... Hé ! il entre dans la maison comme s'il enfonçait la porte !

— Ah ! quelque histoire de métier, sûrement ! Depuis qu'il s'est mis aussi de l'équipe, il y a des moments où je ne me sens plus tranquille !... Que vont-ils faire chez Garcia à cette heure ?

— Ah ! dame, fit l'ancien équipier, c'est peut-être un de Roncevaux qui vient prévenir de quelque chose. Espérons que ça ne sera pas long !

Un quart d'heure passa, puis vingt minutes, pendant lesquelles Bénacot avait consulté vingt

fois sa grosse montre d'acier et poussé vingt jurons.

Enfin les deux hommes reparurent, Minuto tirant toujours son compagnon par la manche. Il paraissait plus fou encore. Il arriva à vive allure et s'élança vers la voiture.

— Ah ! maugréa Bénacot, si tu crois que nous allons, à présent, arriver pour le train d'Orthez !...

— Il n'est plus question, vingt dieux ! de train d'Orthez ! clama Minuto en arrachant du siège la malle qu'il enleva comme une plume et lança près de la claie sur le chemin.

— Mais il est déchainé ! s'exclama mama Nénia en saisissant au vol un des angles de la malle pour éviter qu'elle se brise.

— Et alors ?... fit Bénacot abasourdi.

Mais Minuto ne parut pas l'entendre. Il venait de saisir Gracieuse par les épaules et la soulevant dans ses mains, il l'envoyait sur les coussins de la voiture.

— Mais enfin, s'écria le voiturier, où va-t-on ?

— Je vais te le dire... ou plutôt non. Dégringole-moi de là et donne-moi tes rênes. Tu n'irais pas assez vite.

— Mais, saperlipotte...

— Dégringole ! intima Minuto, péremptoire. Tiens, monte près de ma sœur. Toi, l'homme, cria-t-il à l'Espagnol, en appuyant l'explication du geste, monte près de moi sur le siège. Tu me renseigneras sur la route quand nous approcherons de là-bas... Et toi, mama, laisse cette malle là et cours vite chez ménine Carola, dis-lui que je vais à Orchagávia, chercher quelqu'un... Tu lui diras bien « chercher quelqu'un », hé !

— Mais, enfin, dis-moi, au moins...

— Elle comprendra et t'expliquera, pardi !

Il détacha un double cinglement de fouet et partit à fond de train, traversant le village en trombe.

Gracieuse était, sur ses coussins, blanche comme un linge, et son cœur, dès l'instant où Minuto l'avait ainsi jetée dans cette voiture qui les emportait, s'était pris à battre à coups violents dans sa poitrine.

Pourquoi Minuto faisait-il tout ce qu'il faisait ?

Elle savait que son frère ne faisait rien sans raison.

Alors ? que se passait-il, mon Dieu ?

Cet inconnu, arrivé on ne sait d'où, qui était venu précisément chez ménine Carola, l'appel véhément de ménine, ainsi que lui avait dit le voiturier, surpris aussi de cette façon d'appeler. Et tout à coup Minuto courant comme un fou avec cet homme chez Garcia, puis revenant bousculer sa malle sur la route et l'emportant à Orchagávia. Et enfin, surtout ces mots jetés à mama Nénia : cours vite chez ménine, lui dire que je pars tout de suite à Orchagávia chercher quelqu'un... n'oublie pas de lui dire « je vais chercher quelqu'un ». Elle comprendra...

Mais, qui ça ?... qui ça, ce « quelqu'un ».

Son cœur l'étouffait.

Elle s'était dressée dans la voiture et avait accroché ses mains à la ceinture de son frère.

— Qui ça, Minuto ?... qui ça ? dis-le-moi !

Il ne lui avait répondu que par un rire si inten-

sément joyeux qu'elle en avait reçu un choc à l'âme et s'était laissée retomber sur la banquette, suffoquée par un espoir qui la rendait à demi folle.

Pendant que les chevaux dévalaient le village, mama Nénia était restée quelques instants sur la route, interdite de ce qui se passait, continuant à ne comprendre rien de rien.

— Certainement, soupira-t-elle, il y a quelque chose, que je ne sais pas, qui me l'a rendu subitement fou !... Où emporte-t-il sa sœur ?... Allez voir vous autres ! Et puis, que veut-il me dire avec cette commission à Carola... et qu'elle m'expliquera ? Décidément, se moquerait-il de moi ?

Elle n'en alla pas moins d'un pas hâté chez la vieille ménine. Sa surprise redoubla en voyant aux mots qu'elle venait lui répéter, la pauvre femme se laisser tomber sur une chaise, la respiration soudain coupée.

Elle resta quelques instants immobile, branlant par petites secousses ses bandeaux blancs, la main contre son cœur, comme pour en comprimer les battements.

Mama Nénia se pencha vers elle, prise d'inquiétude.

La ménine avait en ce moment les joues aussi blanches que les bandeaux qui les encadraient. Et ce pâle visage vieillot semblait soudain rajeunir... rajeunir... Il y eut dans ces joues blanches un sourire où appaissaient comme des fossettes.

— Il est... il est parti ?... dit-elle.

— Mais oui, ma bonne Carola, à l'instant même, et comme un fou. Il a dévissé Benacot de son siège et a pris les guides lui-même. Si vous l'aviez vu fouetter et fouetter les chevaux ! Ils vont rester bien sûr dans quelque ravin !

— Il est parti, sans rien venir me dire ?... Ah ! le galapiat !... Enfin, il a bien fait, en y pensant bien... bien que l'autre n'ait pas achevé son déjeuner.

— Il m'a dit de venir tout de suite vous dire cela.

— Il a bien fait... Il a bien fait.

— Il aurait tout de même pu faire un saut ici, s'il savait que vous l'attendiez tant.

— Oh ! que non pas. Il a bien fait, le brave pitchounet. Ça lui aurait bien fait perdre trois ou quatre minutes.

— C'est donc si pressé, ce qu'il va faire ?

— Je pense bien !

— Enfin, il a dit qu'il allait vous chercher quelqu'un.

— Eh ! oui... mon Ramuntcho, pardi.

Mama Nénia trouva par bonheur une chaise derrière elle.

— Vous... vous dites ? balbutia-t-elle en se laissant choir sur le siège. Il est... Il est donc vivant ?

— Il paraît, pardi.

— Mais comment ?... Comment ?

— Ça, je n'en sais rien... Nous le saurons quand il sera là. Mais, je frissonne à l'avance d'avoir à entendre ce que je vais entendre. Ce petit, s'il continue, me fera devenir folle !

— Mais enfin, qui était cet homme qui est venu vous demander pour vous dire cela ?

— Je ne sais pas. Quelque envoyé de la Providence, bien que, pour un envoyé du ciel, il parle un drôle de charabia.

Ce qu'était cet homme, qui venait du lointain village d'Orehagavia, c'est ce que nous allons apprendre, nous, au lecteur.

Peut-être, malgré son visage olivâtre et son étrange patois, un envoyé de la Providence, comme disait ménine d'un cœur ému.

Le patron Garcia, on s'en souvient, avait parlé ces jours derniers, au café Garigou, le jour même où il avait eu son altercation avec Guertez au sujet de Ramuntcho, des avatars d'une équipe navarraise, qui avait été durement refoulée et traquée par les carabiniers espagnols, des gens, avait appris Garcia, qui avaient dû aller chercher un refuge vers le nord, très loin de chez eux, dans les sommets français.

Ces refoulés étaient remontés jusqu'à l'Erriquidor.

Cette aventure avait eu lieu, avait encore dit Garcia, la même nuit où était arrivé le malheur à Ramuntcho.

Cet homme était un des gens de l'équipe traquée.

C'est à ce moment que Ramuntcho, après sa chute, se trouvait accroché à cet éperon de rocher où Minuto avait découvert un lambeau de sa chemise.

Minuto croyait Ramuntcho perdu. Et il l'était certainement, si quelque miracle ne l'arrachait à sa situation désespérée.

Ce miracle s'était accompli.

Dans sa situation précaire, isolé de tout point de contact accessible, et dans un lieu où pas une âme humaine ne pouvait venir à son secours, il était inéluctablement la proie du gouffre. Sa chute désormais n'était plus qu'une question d'heures, de minutes peut-être, quelle que soit son énergie.

Ses amis, ne le voyant pas à Casas del Rey où il devait aller, viendraient certainement, dès le point du jour, à sa recherche dans ces parages, mais trop tard, hélas !

Le vertige s'emparait déjà de lui et ses lanières de toile, faites de sa chemise déchirée et avec lesquelles il s'était fixé au rocher, glissaient sur cette roche lisse et humide, à chaque paquet d'eau qui venait par intermittence s'abattre sur lui et le poussait peu à peu vers l'abîme.

Aplati sur la roche pour donner moins de surface à ces choses, il essayait vainement de ramener en arrière ces lanières qui sans cesse gagnaient vers l'extrémité de l'éperon. La pointe de son espadrille trouva vers le fond de ce roc une aspérité qui lui servit pendant quelques instants de point de résistance, mais une glissade de quelques centimètres, sous un choc plus violent, en écarta son pied définitivement. Il ne put parvenir à se relever jusqu'à elle.

Désormais, il était perdu. Une seule lanière, qui avait par miracle tenu encore à point fixe, glissait à son tour.

Suffoqué par les gerbes d'eau, puis peu à peu par le vertige auquel jusqu'ici il avait résisté, il se sentait déjà happé par le vide. Sa pensée désespérée alla vers Gracieuse, vers ménine, vers ses amis. Des images et des souvenirs passèrent en élichs rapides devant ses yeux déjà défaillants.

Il allait choir.

En ce moment, était-ce une hallucination ? il avait cru entendre, à travers le mugissement continu qui doublait son vertige, des voix humaines.

Il avait tendu désespérément l'oreille.

Oui, on parlait sur les rives du torrent, à sa droite, il ne savait où.

Il lança un appel.

Des voix lui répondirent.

Que se passa-t-il alors ? Il n'aurait pu le dire. Il avait perdu connaissance, accroché encore là par cette dernière lanière maintenue encore à l'extrémité recourbée de l'éperon...

Quand il reprit, ses sens, il se trouvait dans un lieu inconnu, qu'il distinguait vaguement à travers un brouillard rouge qui passait et repassait devant ses yeux. Il vit autour de lui des murs de chaux où il distinguait des images saintes comme en ont les Espagnols, une madone de plâtre devant laquelle était allumé un petit lumignon. Il lui semblait qu'il était dans un lit.

Tout cela lui avait coûté un effort cérébral qui faisait battre ses tempes. A ses oreilles mugissait... mugissait toujours ce bruit infernal du torrent. Ces images qu'il était parvenu à discerner un faible instant s'effacèrent dans ce perpétuel brouillard rouge. Et dans ce brouillard rouge qui passait, passait, comme emporté par un vent de tempête, il lui semblait voir de l'eau, de l'eau rouge, qui fuyait en torrent, qui'emportait, qui'emportait ce lit auquel'il se cramponnait par des lanières. Puis tout s'abolit. Ce fut le gouffre !

Puis, quand il retrouva un peu l'usage de ses sens, il revit les images saintes, et la madone, et le lumignon. Puis, il aperçut une fenêtre derrière laquelle était une treille. Au delà de cette treille, il y avait du soleil, du soleil...

Du soleil...

Quelle jolie chose à voir, quand la dernière image qui était dans vos yeux était un gouffre nocturne sur lequel on était en bascule ! Ah ! Dieu quelle jolie chose à voir ! Que c'est doux, la vie !

Combien de temps était-il resté sans connaissance ! Il n'eût pu le dire.

Comme il portait machinalement la main à son visage, il s'aperçut avec surprise que sa barbe avait terriblement poussé.

Il venait, pardi, d'être malade !

Où était-il ?

Le peu qu'il pouvait voir autour de lui, lui révélait un pays qui n'était pas le sien. Cette treille aux gros raisins noirs, ce figuier aux fruits violets, ces images saintes aux couleurs très vives, et cette cruche à forme d'alcarraza, tout cela n'était pas de chez lui.

Une femme entra, portant, noué sous le menton, un foulard noir avec des dessins rouges.

Il essaya de parler et ne put que faire entendre des sons vagues.

La femme parla à son tour. Elle prononçait des mots qu'il ne comprenait pas. Puis vint aussi un homme, qui s'approcha de lui, un homme au visage olivâtre et aux yeux bleus. Il avait une blouse courte de toile à carreaux clairs.

Puis l'homme, la femme, les murs et les images saintes se prirent à tourner un peu devant ses yeux. L'effort avait été trop grand pour sa tête affaiblie.

Il ferma les paupières.

Quand il les rouvrit, la nuit était venue. Dans l'obscurité de la pièce, brillait le petit lumignon devant la madone de plâtre, faisant dans son perpétuel clignotement s'agiter la statuette. Cette madone qui le regardait, le sourire aux lèvres et les bras entr'ouverts en hochant la tête dans ce jeu d'ombres et de clartés, lui parut ressembler, dans sa douceur tendre à Gachoutcha.

Ses paupières battirent doucement.

Que faisait-elle ?... Elle devait le croire mort... le pleurer.

Son nom passa entre ses lèvres.

Il s'aperçut alors qu'il pouvait un peu parler, des sons passaient entre ses dents.

Le matin, il revit encore la femme au foulard noir. Elle lui fit boire dans un bol quelques gorgées de lait de chèvre.

Il lui dit merci. La femme parut comprendre et eut un sourire. Tout autre mot fut impossible à faire entendre ou à entendre.

Vers le milieu du jour, l'homme revint.

Ramuntcho le vit se débarrasser d'un sac qu'il accrocha près de la fenêtre et dont il reconnut aussitôt l'usage. C'était un sac à provisions, comme en emportent avec eux les équipes des montagnes. Et Ramuntcho pensa à ménine, quand elle garnissait le sien avec sa tendre sollicitude d'aïeule.

Son cœur se serra.

Pauvre ménine ! Elle devait pleurer... pleurer... toutes les larmes de ses vieux yeux d'aïeule.

Une larme glissa du coin de la paupière de Ramuntcho et tomba sur l'oreiller.

L'homme s'était rapproché du lit et se penchait vers lui. Il fit entendre quelques mots dans un langage incompréhensible pour une oreille basque.

Ramuntcho essaya de parler. Il y parvint cette fois avec facilité, mais l'homme ne semblait pas le comprendre.

— Ybar... prononça Ramuntcho en accentuant les syllabes.

L'homme hocha la tête.

Il comprenait que le malade lui disait son nom.

— Etchobar... dit de nouveau Ramuntcho.

L'homme eut un nouveau hochement de tête.

Etchobar, il connaissait cela. C'était un village français, derrière le col d'Orgambidesca.

Il posa la main sur celle de Ramuntcho et eut un signe de tête qui signifiait qu'il comprenait bien ces deux mots.

Puis il alla manger sa soupe et Ramuntcho ferma les paupières. Il les rouvrit en entendant près du lit un pas léger. La femme au mouchoir noir lui apportait une tasse de lait et une figue.

Il lui fit signe qu'il aurait voulu de quoi écrire.

La femme secoua la tête et fit claquer sa langue. Elle n'avait pas de quoi le satisfaire. Mais, avec un cordial sourire, elle lui fit entendre par des gestes que son homme était parti.

Ramuntcho ne comprit qu'à demi la signification de ces gestes.

La journée se passa, puis la nuit.

Le lendemain, au lever du soleil, Ramuntcho se sentit alerte. Il parvint à se lever.

Aidé de la femme, il gagna, devant la porte, un banc qui était sous la treille. Il éprouva dans le

soleil qui emplissait ses yeux et ses sens une béatitude infinie. La vie entraît à flots dans ses poumons. Devant lui, ces montagnes de la Navarre espagnole étendaient leur décor splendide et leur grandiose sérénité.

La montagne !

Dieu ! que c'est beau à voir la montagne, quand on a échappé à un gouffre et qu'on sort d'un lit de fièvre.

Ramuntcho en emplissait sa vue et son âme.

Et peu à peu, une lassitude exquise s'empara de son être. Ses paupières se fermèrent doucement, sa tête s'appuya contre la muraille où était adossé le banc.

Et Ramuntcho, comme en rêve, crut sentir une petite main tiède se poser sur la sienne. Comme en rêve il sentit à son oreille la caresse d'une douce voix cristalline.

— Mon Ramuntcho...

Ce rêve était si saisissant que Ramuntcho en eut un frisson de volupté ! Il rouvrit doucement ses paupières, et soudain il les ouvrit toutes grandes, secoué par un frisson plus violent qui l'ébranla jusqu'à l'âme.

Près de lui sur le banc, penchée vers lui, était Gachoutcha. Elle ! C'était bien elle ! Elle, qu'il serrait éperdument contre lui et dont les lèvres s'unirent aux siennes.

Et derrière elle, Minuto, et le vieux Bénacot, et l'homme à la courte blouse à carreaux.

Ramuntcho se dressa comme mû par un ressort, ses forces soudain retrouvées, la poitrine gonflée de bonheur, les yeux brillants de larmes...

Une heure plus tard, ses amis chaudement remerciés, il repassait, dans la voiture, aux côtés de Gracieuse, la route qui le ramenait vers la France, vers Etchobar, vers sa vieille ménine adorée.



Prochain volume à paraître :

LA PIERRE D'AMOUR

par Jean VALDIER

1 fr. 25 le roman complet

JEAN VALDIER

LA PIERRE D'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

EN PLEINE DÉTRESSE

CHAPITRE PREMIER

Lugubre soirée d'hiver.

Dans une atmosphère d'intense brouillard, le boulevard Beaumarchais n'est plus qu'un long sillon de nuit sur les côtés duquel tremblotent les vagues et blafardes clartés des lampadaires électriques...

D'un ciel d'encre, tombe, pulvérisée, une pluie glacée sous laquelle les gens attardés fuient, le corps ployé en deux, les membres secoués de pénibles frissons...

Dans l'encoignure de la porte d'entrée du théâtre Déjazet, une forme humaine, comme fondue dans la nuit plus sombre de ce renfoncement, un peu à l'abri des morsures de la bise, révèle sa présence au moyen d'une sorte de plainte, parfois déchirante et qui se perçoit à intervalles réguliers :

« Tran... pré... ze ! »

« L'Intran !... Presse !... »

Et cette voix qui s'élève avec des langueurs tristes de mélodie funèbre dans cette nuit lugubre, n'est pas encore flétrie ; elle est caressante et grave...

C'est une voix de femme, de très jeune femme même dont la mince silhouette, un peu affaissée, dit toute la misère et toute la douleur d'être ».

Soudain, à deux pas d'elle, une autre silhouette, d'homme, cette fois, se précise et s'arrête dans sa course...

L'homme se penche sur la pauvre, son regard fouille la pénombre au sein de laquelle se blottit

l'épave, et sa main, avec des gestes impatients, disparaît dans l'une des poches de la pelisse pour y chercher des sous...

Et la main se tend vers la pauvre loque, cherche les doigts gourds, en griffes, sur le paquet de journaux...

La femme a un sursaut de crainte fugitive...

Elle offre, machinalement, sa poignée de feuilles dont l'homme s'empare d'un geste un peu brusque en laissant tomber, dans la main tendue, plusieurs pièces de bronze et un billet de cinq francs.

La femme, sans compter, jette cette dernière et inespérée recette, dans un loque qui a été un réticule et s'en va, sans même remercier...

A peine a-t-elle fait trois pas qu'un spasme la tord, la casse en deux, et qu'elle chancelle en tournoyant...

L'homme se précipite, la reçoit dans ses bras.

La femme pousse un profond et long soupir qui finit en plainte...

Elle défaille...

L'homme la traîne jusqu'à un banc sur lequel elle s'écroule, en tas, et gémissant...

L'homme prend les mains qui s'abandonnent dans les siennes...

Et l'homme jette un regard inquiet autour de lui...

Autour de lui, c'est le désert boueux...

Alors, il laisse retomber les mains de glace et fait flamber la mèche de son briquet...

Il approche la flamme du visage de la femme, soulève un peu le châle qui tombe, en voile, contre les traits convulsés et, sur la seconde, il fait un petit bond, et mâchonne, en proie à une profonde émotion :

— Oh !... Oh !... pauvre petite !... Elle ?... Ce n'est pas possible !...

D'un souffle bref, il éteint son briquet, le jette dans la poche de sa pelisse, passe un bras sous la taille de la pauvre, l'autre sous les genoux et, sans efforts apparents, charge la pauvre chose contre sa poitrine et reprend sa course, le regard rivé sur ce masque cireux qui roule sur son épaule.

Cent pas faits, il s'arrête devant la porte d'un important immeuble, cale, tant bien que mal, le corps inerte sur un de ses genoux et, de la main

Lire la suite dans quinze jours : LA PIERRE D'AMOUR

A. FAYARD & C^{ie}, éditeurs, 18-20, Rue du St-Gothard, PARIS (14^e)

LE LIVRE POPULAIRE

Beaux volumes sous couverture illustrée en couleurs

Mettre à la portée de tous, à un prix modique, les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Marcel ALLAIN
Midinette et Nouvelle riche
Cœur rouge.
Paradis d'Amour.

Emile ARCHER
Les Masques rouges.

G. AVRIL et P. BOREL
A la Conquête de l'Amour.

Jules BEAUJOINT
L'Auberge Sanglante de Peirebeilhe.

Adolphe BELOT
La Femme de Feu.

Paul BERTNAY
Le Poche de Marthe.
Le Louvetau.
L'Espionne de Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passeur de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pêcheresse.
Arlette Saphir.
Le Secret de la Flamme.
Les Lèvres closes.
Prince et Assassin.
Le Secret mortel.
L'Héritier de Chanterin.
Désespérés.

Georges de BOISFOREL
L'Anneau d'Argent.

Eug. CHAVETTE
Aime de son Concierge.

Pierre DECOURCELLE
Le Crime d'une Sainte
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Deux Yeux.
Les Ouvrières de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toi-jours
Les Deux Gosses.
Panfan et Claudinet.
La Voleuse d'Honneur
Gigollette.
Amour de Fille.

La Million de la Bonne.
La Mendicante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qu'on tue.
La Princesse Milliard.
Fille de Forçat.
La Danseuse assassine.
Quand on aime.
La Reine des Perles.

Charles ESQUIER
La Couronne de ronces.
Les Vendeurs de larmes.

Paul FEVAL
Le Bossu.
Le Chevalier de Lagarde.
Le Capitaine Fantôme.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Le Cavalier Fortune.

Paul FEVAL Fils
Mam'zelle Flunberge.
Les Chevauchées de Lagarde.
Cocardasse et P.asepoll
Les Bandits de Londres

Emile GABORIAU
La Corde au Cou.
Le Dossier n° 113.
Monsieur Lecocq.
L'Affaire Lercogé.
Le Crime d'Orçival.
L'Argent des autres.

Gustave GAILLARD
Sous la Dague.
Crêvetout, nussard de la Grande.
La Démone.

G. de GASTYNE
La Dame de Pique.
Henri GERMAIN
Vengée.

Paul JUNKA
Larrons d'Amour.
Henri KEROUX
Le Petit Muet.

Georges de LABRUYÈRE
Chanterine.
Les Possédés de Paris.

Edmond LADOUCKETTE
Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Halles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orpheline de Bazellies.
Les Faiseurs d'Epaves.

Maurice LANDAY
Blanchette.
La Robe Rouge.
Fleur d'Amour.
Les Amants de Florence.
Les Martyrs d'un amour
Calvaire de gosses.

Louis LAUNAY
Le Bon Roi Henriot.
Le Reino des Cambrioleurs.

Georges LE FAURE
La Dame aux Ousittis.
Edmond LEPelletier
Madame Sans-Gêne.
La Maréchale.
Le Roi de Rome.

Gaston LEROUX
Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
Le Reino du Sabbat.
Chéri-Bibi

Georges MALDAGUE
La Boscotte.
Mam'zelle Trotin.
La Parigote.
Deux Bâtards.
Les deux Micheltes.
Trablon d'Amour.
Le Jeu de la Mort.

Jules MARI
La Fée Printemps.
Guet-Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Ténébreuse.
Les Dames de Paris.
L'Outrage.
La jolie boiteuse.

Charles MEROUVEL
Chimie et Flétrie.
Le Péché de la Générate.

Mortel Amour.
La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.
Riches et Pauvres.
La Revanche des humbles.

Lucien-Victor MEUNIER
Le Caporal.

Xavier de MONTEPIN
Les Filles du Salfimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

Yves MORA
L'Ensorcelleuse.

Michel MORPHY
Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mlle aux Balsers.
Le Gosse de Paris.
Mirette.
Fiancée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.
La Sultane Blonde.
La Dame Blanche.

PONSON du TERRAIL
Cadet Fripouille.

Rene de PONT-JEST
Aveugle.

Paul ROUGET
La Faute de Jeannine.
Fille d'Ève.
La Femme de l'Autre
Belle Amie.

Pierre SALES
Fille de Soldat.
La Course aux Millions.
La Marquitta.
Le Docteur Miracle.
Le Secret du Fakir
Coqueluche 1^{er}.

Georges SIM
Miss Baby.
Chair de Beauté.

Eugène SUE
Les Mystères de Paris.
Le Juif-Errant.

Georges SPITZMULLER
Réveil d'Amour.
Le Crime du Docteur.

Michel ZEVACO

Borgia.
Les Pardallian.
L'Épopée d'Amour.
Le Capitain.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Pol.
Jean Sans Peur.
La Marquise de Pompadour.
Le Rival du Roi.
Pardallian et Fausta.
Les Amours du Cielco.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

